CHRONIC'ART

CHRONICART.COM - #78 - 09-10/2012

MAGAZINE_CULTUREL_CONNECTÉ

CAMILLE REDOUBLE
Le cinéma US sauvera-t-il la comédie française ?

EXCLU
Au fait, il devient quoi
DANTEC ?

REPORTAGE
RDV chez Arkane, les créateurs du déjà mythique Dishonored

ENQUÊTE
COMMENT SAMSUNG ET APPLE ONT DÉCLENCHÉ LA 3e GUERRE MONDIALE ?

ANIMAL COLLECTIVE
Toujours à la pointe ou simple étendard hipsters ?

NOUVELLE FORMULE
LA VIE SUR 5 !
CINÉMA, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, MUSIQUE, PHILO, SÉRIES-TV, BD...
LA RÉDACTION PASSE AU CRIBLE TOUTE L'ACTU (+ NOS TRANCHES DE VIE)

Aurélien BELLANGER

Du Minitel au Web 2.0, façon Houellebecq

LA CLAQUE DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE !

M 03754 - 78 - F: 5,90 € - RD


LA-003-AU
Löschen
Navigation
OK
Suchbegriff
INGOLSTADT
AAA
0-9
Nouvelle Audi A3 avec MMI touch®*.
Un temps d'avance.
Le design de la nouvelle Audi A3 est basé sur un nouveau style architectural. Son écran optionnel de 7 pouces ultra fin et rétractable permet une lecture optimale des informations. Combiné avec l'interface utilisateur MMI touch®*, il offre un graphisme 3D incomparable. Votre esprit est libre de se concentrer sur des choses plus importantes, comme le plaisir de la conduite. Découvrez la nouvelle Audi A3 sur Audi.fr/a3
*En option selon finitions. Gamme nouvelle Audi A3 3 portes : consommations en cycle mixte (l/100 km) : 3,8 - 6,6. Émissions massiques de CO_2 en cycle mixte (g/km) : 99 - 152.
Volkswagen Group France S.A. – RC Soissons B 602 025 538. Audi recommande Castrol EDGE Professional. Vorsprung durch Technik = L'avance par la technologie.


Suivez votre intuition.
Audi
Vorsprung durch Technik

ÉDITO

Voilà ce qu'on va dire : *Chronic'art* propose sa 441e nouvelle formule (sur 78 numéros, oui, c'est de la magie), *ahem* ! Sauf qu'ici, comme vous allez pouvoir le constater, c'est vraiment LA REVOLUTION, comme d'autres ont su si bien la faire avant nous – les gros malins. On a donc passé tout l'été à réviser nos classiques journalistiques (en reprenant même quelques cours au CFJ), à interroger des spécialistes de la presse qui compte (y compris les vieux de la vieille) et à compulser 2000 résultats de sondages expressément commandés pour nos lecteurs auprès des plus grands instituts internationaux. En prime, vous trouverez dans ce numéro décidément pas banal de quoi jouer vous aussi les chroniqueurs au-delà du magazine, dans la vie réelle (p.69 et 71). Voilà ce qu'on va faire : si tout cela ne vous convient pas, on appelle à la rescousse un *people* pour diriger la rédaction. On fera même un tout dernier sondage auprès des téléspectateurs de NRJ 12, pour viser au plus juste. Bienvenue chez *Chronic'art*, encore une fois, comme à la maison. Profitez-en, c'est plus douillet.

Cyril De Graeve









SOMMAIRE

MAGAZINE

CHRONIQUES

CHRONIC'ART

CHRONIC'ART#78 www.chronicart.com 19 rue Béranger – 75003 Paris Tél : 01 40 29 83 30 / Fax : 01 40 29 83 39
DIRECTEUR DE PUBLICATION : Cyril De Graeve
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : Cyril De Graeve cdegraeve@chronicart.com
DIRECTRICE ARTISTIQUE : Audrey Elbaz audreyelbaz@gmail.com
RESPONSABLES DE RUBRIQUE : Jérôme Momcilovic (responsable Cinéma) mkusnierz@chronicart.com / Mathias Kusnierz (responsable Musique) olamm@chronicart.com / Jérôme Dittmar (responsable Jeux Vidéo) jdittmar@chronicart.com / Bernard Quiriny (responsable Livres) bquiriny@chronicart.com / Victor Maas (responsable Bande Dessinée) vmaas@chronicart.com
ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO : Hossein Adibi, Florence Alcaide Villanueva, Ludovic Barbiéri, Martin-Pierre Baudry, Julien Bécourt, Matthieu Bennet, Michaël Berland, Matthieu Clervoy, Julie Coutu, Khanh Dao Duc, Yann François, Vincent Garreau, Julien Gosselin, Frédéric Hanak, Pierre Jouan, Murielle Joudet, Stanislas Kraland, Mathias Kusnierz, Cyril Lener, Olivier Lamm, Gladys Marivat, Jean-Clet Martin, Pierre Martin, Guy Mercier, Stéphane Du Mesnildot, Sylvain Monier, Aurélien Noyer, Guillaume Orignac, Wilfried Paris, Sylvain Quément, Tristan Ranx, Yal Sadat, Eric Sadin, Romaric Sangars, Jean-Pierre Théolier, Thierry Théolier, Pacôme Thiellement, Brendan Troadec, Johann Trümmel , Benjamin-Jacob Walter-Godard
INTERVENANTS EXTERIEURS : Jean-Christophe Menu, Pierre Mounier
ILLUSTRATIONS / PHOTOS : Thomas Bertay, Salma Brian, Jacob Khrist
VISUELS COUVERTURE + OUVERTURE DOSSIER : Jacob Khrist
REMERCIEMENTS : Clément Briend, Hélène Coutard, Candice Vanhoorne
COMMUNICATION / PARTENARIATS : info@chronicart.com
ABONNEMENT (P. 97) : abonnement@chronicart.com / 01 40 29 83 30
GESTION ET INSPECTION DES VENTES : Agence AME – 4 rue de Jarente – 75004 Paris – N°vert : 0800 590 593



RÉGIE PUBLICITAIRE : M*I*N*T (Média Image Nouvelle Tendance) 125 rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 Paris. www.mint-regie.com.
Directeurs associés : Philippe Leroy philippe@mint-regie.com / 01 42 02 21 62 / Fabrice Régy fabrice@mint-regie.com / 01 42 02 21 57
Directrice de la pub : Lauréline Jouanneau / laureline@mint-regie.com
CHRONIC'ART est une publication LES ÉDITIONS RETICULAIRES S.A. au capital de 74 995,60 euros
MEMBRES FONDATEURS : Cyril De Graeve & Vincent Montagnana
Distribution : PRESSTALIS
Impression (imprimé en France) : Centre Impression
Dépôt légal à parution Commission paritaire : 0412 K 81513 / ISSN : 1632-1340

CHRONIC'ART SUR 5

Puisque vous aussi vous avez un avis, et que voici venu « le temps des juges », Chronic'art vous laisse vous exprimer et noter comme il se doit le dernier numéro paru. Remember : ce n'est pas parce que vous n'êtes pas des artistes que vous n'avez pas le droit de juger une œuvre.



COMMENT JE T'EMBROUILLE

« Votre numéro 77 sur le « long maintenant » était imbitable – et je dis pas ça parce que je viens de me taper 0/20 au bac en philo. Vous me dégoûtez de la *life*, je vous lirai plus jamais – et je dis pas ça parce que j'aime plus la vie. Je suis sûr que vous êtes tous profs, en vrai, et que ça vous suffit pas de tuer des élèves à petit feu, alors vous vous vengez en notant des artistes et en embrouillant vos lecteurs – et je dis pas ça parce mes parents sont profs et qu'ils ont chacun leur petite tribune de merde dans des pages culturelles de journaux régionaux. Profs + journalistes = même combat ».



FUMIERS DE BOBOS

« Votre Stewart Brand, il a au moins 85 balais, et tout ce qu'il veut, c'est qu'on se mette à vivre lentement. Normal, il va bientôt basculer dans l'éternité où il se passe absolument rien. C'est quoi ce retour au tempo d'escargot ? Déjà qu'on n'a plus le Concorde pour aller en teuf à NYC, que la fibre optique tient pas trop ses promesses et que nos routes sont bardées de radars, on va pas en plus s'auto-infliger une discipline globale de ralentissement, si ? Ah ben ça permettrait d'observer la moisissure qui se forme dans les toilettes sèches. Vous m'avez encore fait perdre mon temps, fumiers de bobos ».



MAIS IL EST OÙ L'ENTRETIEN-FLEUVE ?!?

« Dans votre dernier numéro, je n'ai pas trouvé d'entretien-fleuve et j'en ai été fort déçue. Avez-vous pensé à vos lecteurs, qui attendent tous les deux mois avec impatience de découvrir cet incontournable rendez-vous ? Je note même la date de parution, bien qu'aléatoire, dans mon agenda. Je dois admettre que le reste de ce qui fait *Chronic'art*, au mieux m'indiffère, au pire, m'angoisse ou me scandalise. Je songeais à m'abonner à votre magazine, mais si je ne reçois pas un courrier de votre part, vous engageant à réintroduire de manière pérenne l'entretien-fleuve, je renoncerais à mon projet. Cordialement ».



MOINS IGNORANT

« Cher *Chro*, merci d'avoir mis à l'honneur l'inestimable et pourtant décrié Drieu la Rochelle et de m'avoir fait découvrir le Tampographe Sardon, dont j'ignorais tout, de ses débuts dans la bande-dessinée à ses créations de tampons fielleux. Ce que j'apprécie le plus en te lisant, c'est que tu ne me prennes pas pour un abruti, gavé de télé-réalité ou de magazines plus creux que le corps caverneux de mon pénis. Cela dit, il arrive que je me sente largué sur certains dossiers, mais si je ne suis pas trop bourré, je me rue sur *Google* et finalement, je peux dire que tu me rends un peu moins ignorant ».



NOUVELLE FORMULE #156

« Quand j'ai appris que vous prépariez une nouvelle formule, j'ai fait une crise de tachycardie. Je ne vous dis pas merci. Je suis une fille sensible et réfractaire au changement : on a beau me dire, par-ci, par-là, que mon magazine préféré va sortir encore meilleur à la rentrée, j'angoisse, je frissonne, je sue. Parce que le changement, on voit bien que ça peut être pour le pire, avec Audrey Pulvar nommée rédactrice en chef des *Inrocks* (par exemple). Et puis votre dernier numéro était vraiment très à mon goût, alors je vous le dis recta : ça ne va pas être facile de continuer à me plaire autant ».



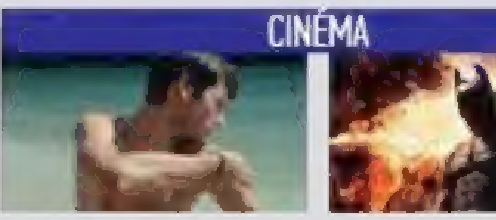
LONG NOW MAGAZINE

« Etant adepte du « long maintenant » et de la projection à long terme, sachez que le dossier de votre dernier numéro m'a fait planer encore plus haut que mes drogues habituelles. Il n'y a que *Chronic'art* pour consacrer tant d'espace à un sujet aussi marginal et pourtant universel. J'ai d'ailleurs pris le temps pour vous lire et j'ai mis deux mois pour venir à bout de votre magazine, que je trouve particulièrement dense et qui mérite de ne pas être parcouru en diagonale. On m'a toujours reproché ma lenteur, mais maintenant, je sais que j'appartiens spirituellement à la *Long Now Foundation* ».

IN THE MOOD FOR FUN
IN THE MOOD FOR LOL

Depuis les deux derniers mois, on n'a rien vu de mieux ou rien vu de pire. Pas la peine de tergiverser, la messe est dite !

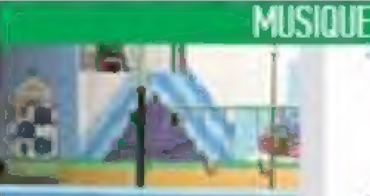
CINÉMA



↑ **L'ETÉ DE GIACOMO**
d'Alessandro Comodin

↓ **THE DARK NIGHT RISES**
de Christopher Nolan

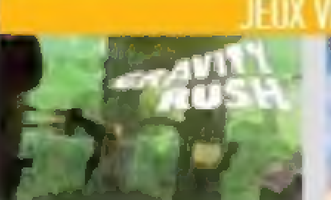
MUSIQUE



↑ **THE SEA AND CAKE**
Runner
[Thrill Jockey]

↓ **THE XX**
Coexist
[XL Recordings]

JEUX VIDÉO

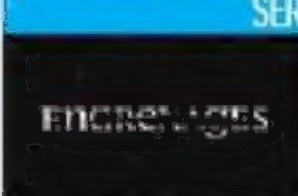




↑ **GRAVITY RUSH**
SCE
[PlayStation Vita]

↓ **SPEC OPS : THE LINE**
Yager/2K Games
[PC, PS3, X360]

SÉRIES-TV





↑ **ENGRENAGES**
[Canal+]

↓ **THE NEWSROOM**
[HBO]

LIVRES



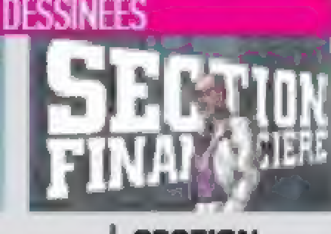


↑ **A. BELLANGER**
La Théorie de l'information
[Gallimard]

↓ **C. ANGOT**
Une Semaine de vacances
[Flammarion]

BANDES DESSINÉES





↑ **LA GRANDE ODALISQUE**
de B. Vivès et Ruppert & Mulot
[Dupuis]

↓ **SECTION FINANCIÈRE VOL.4**
de R.Malka et A.Mutti
[Vents d'Ouest]

LA TNT, ÇA EXPLOSE TOUT !

TELLEMENT VRAI

Pour se vider le cerveau comme il faut, on aurait tort de se passer des mirifiques chaînes et fameuses émissions offertes par la TNT. Gros badtrip, enjoy !



Depuis ses débuts, la TNT est le lieu du refoulé des chaînes hertziennes qui s'autorisent, dans cette sorte de *no man's land*, à décliner leurs concepts en pire, donnant presque l'impression d'échapper à tout contrôle du CSA et à toute surveillance humaine, quelle qu'elle soit. La TNT, c'est un peu comme le *Skyblog* d'une ado anorexique qui crierait à l'aide sans que personne ne l'entende. Depuis 2011, *Tellement vrai* (sur NRJ 12) est ainsi le jumeau maléfique d'émissions comme *Confessions intimes* et *Strip-tease* à l'exception près qu'on y délaisse la confession thérapeutique de l'un, le regard pseudo-sociologico-bobo de l'autre pour ne plus filmer que des losers glauques qu'aucun montage et aucun « *ce que j'ai retenu de cette vidéo...* » ne pourra sauver. Aucun psychologue de TF1 ou autre forme de rédemption ne sera là pour nous torcher un petit *happy end* en mousse autour de ces stars en toc, *wannabe* queutards, parents adolescents et autres perdants magnifiques. Le cynisme revendiqué de *Tellement vrai*, c'est le dernier obstacle franchi pour s'autoriser le voyeurisme le plus outrancier, car il autorise l'émission à se passer de toute éthique du regard, dans une sorte d'accord tacite avec son spectateur heureux de regarder la télé comme on fréquenterait une zone de non-droit. Plus de prétextes, juste la promesse de la bonne tranche de rire, qui, bizarrement, se termine en spleen post-TNT, l'impasse du ricanement, qui ne sait plus très bien pour quoi il voulait rire. Car si *Tellement vrai* nous promet les hautes cimes du LOL, l'émission ne montre que la télé-réalité en train de se réveiller de sa gueule de bois, cueillant malgré elle elle quelques instants de poésie cauchemardesque, incapable de filmer autre chose que le bruit et la fureur d'existences qui s'autorisent la folie par excès de solitude. **Murielle Joudet**

LA PIN-UP DE LA RENTRÉE



Le cinéma, c'est l'art de faire faire de jolies choses à de jolies femmes, a-t-on dit. Pas faux.

Son timbre acidulé, digne des bimbos acnéiques de sitcoms AB, semble d'abord condamner Juno Temple à n'inspirer qu'une consommation sur le pouce, en *pay per view*. Elle ne serait pourtant rien sans ces glapissements suraigus, masque habile d'une pétillante intelligence – cf. sa répartie fatale dans *Kaboom*. Fleur poussée sur le fumier *white trash*, elle est dans *Killer Joe* (de William Friedkin) le dernier rempart d'humanité dans un monde de coyotes psychotiques. C'est pour ça qu'on t'aime, Juno : ta fausse nigauderie, ta façon de nous traiter comme les vieux clients d'un strip-club qui ne demandent qu'à être dupés. **Yal Sadat**

VUE DE L'E-SPRIT

LE CLOUD

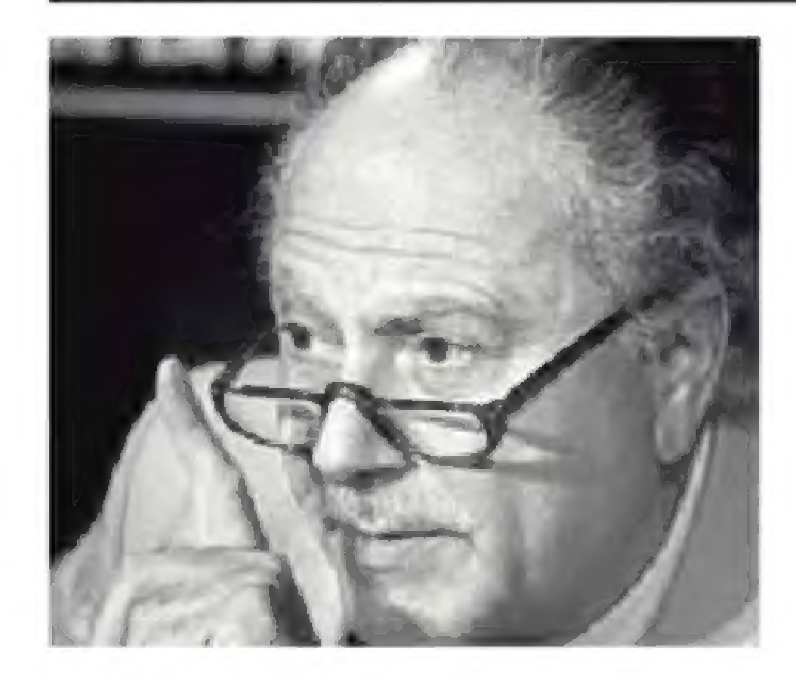
« C'est comme ça », « tout va trop vite », « on réfléchira plus tard »... Lorsqu'on entend ça, c'est qu'il est temps de tordre le cou à quelques idées reçues. Dont acte.



Le *cloud* est à la mode. On ne compte plus les services qui offrent aux particuliers comme aux professionnels de stocker leurs données dans ce fameux nuage et d'y accéder à tout moment, depuis n'importe quel appareil. Pourtant, derrière le *buzzword*, il n'y a rien de plus que des disques durs et des serveurs dont l'architecture ne diffère en rien de celle des ordinateurs personnels, et ceux qui vantent les qualités du *cloud* vendent moins des nuages que du vent. En réalité, avec l'amélioration des solutions libres et gratuites, tout un chacun peut créer son propre *cloud* et accéder à distance à des données stockées sur son ordinateur. Alors qu'un ordinateur est une machine incroyablement polyvalente(1), le *cloud* tel qu'il est *marketé* tend à limiter le rôle de l'ordinateur personnel (et de son utilisateur) à celui de simple client. Loin d'être une rupture technologique(2), le *cloud* révèle ainsi une nouvelle fracture numérique, qui distingue une pratique libre et maîtrisée d'un acte de consommation permanente. Ignorée des politiques et des industriels, cette fracture oppose deux visions radicalement différentes de l'informatique. Alors que la logique du *cloud* s'inscrit dans l'usage d'une technologie omniprésente, cette distinction est capitale.
Aurélien Noyer

(1) Cory Doctorow le rappelle dans un article fondamental : framablog.org/index.php/post/2012/01/28/doctorow-lockdown
(2) Voir à ce sujet la partie sur le *cloud* de l'article de Laurent Chemla pour *Reflets* : reflets.info/laurent-chemla-ils-sont-trop-forts-ces-voleurs-2-0/

MESSAGE D'OUTRE-MONDE



MICHEL POLAC

Mort cet été à 82 ans, Michel Polac nous a accordé une brève interview posthume. Droit de réponse exclusif du plus provocateur des disparus, qui parle déjà de mettre le barouf au paradis.

Chronic'art : Vous avez pris des livres de la rentrée pour lire dans l'au-delà ?
Michel Polac : Vous n'êtes pas fou, non ? Déjà que je ne lisais presque plus mes contemporains de mon vivant, je ne vais pas m'encombrer avec des nanars dans l'autre monde. De toute façon, pour le peu que j'en ai vu avant ma mort, il n'y avait rien de très aguichant. Petites choses tristes. Littérature lisse. Rien qui tienne debout. Lisez plutôt des russes morts, comme ceux que je viens de retrouver au paradis.

Vous n'avez même pas jeté un œil aux succès annoncés, Laurent Binet, Christine Angot ?
Encore moins qu'aux autres. Vous auriez voulu me rendre l'agonie encore plus pénible, ou quoi ? Laurent Binet, ça ne m'intéresse pas. Un livre sur l'élection de Hollande Ier, quel intérêt ? Ca passionnera les journalistes politiques, pas les amateurs de littérature. C'est du consommable, date de péremption mi-novembre. Quant à l'autre dont vous me parlez, là, comment s'appelle-t-elle, déjà... Enfin, la folle, quoi, je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'en pense.

Que pensez-vous de la suppression de la chronique de Philippe Sollers dans le *JDD* ?
Ce qui me fait rigoler, c'est la façon dont ces gars-là tournent les affaires à leur avantage. On lui supprime sa chronique ? C'est forcément parce qu'il *dérange*, voyez-vous, parce qu'il avait osé je ne sais quelle petite pique innocente contre je ne sais quel puissant. Et pourtant, non : c'est juste qu'elle était nulle, et qu'on ne savait plus quoi faire de Sollers sinon le mettre dehors ! Mais les moutons crient à la censure, c'est un réflexe, chez eux. Souvenez-vous de Stéphane Guillon, c'était pareil. Et voilà comment une décision de gestion raisonnable se transforme en grave atteinte à la liberté d'opinion, à supposer que Sollers ait encore des opinions.

Et la nomination d'Audrey Pulvar aux *Inrocks* ?
Audrey qui ?

Propos recueillis par Ludovic Barbiéri

AH OUAIS QUAND MÊME !

L'IPHONE KILLER

Débauchée en mars 2012 par Google, Regina Dugan, ancienne chercheuse du DARPA a été affectée cet été chez Motorola. Sa mission : inventer le futur de la téléphonie mobile...

Mettre au point des capteurs capables de reconnaître les personnes présentes dans une pièce en fonction de leurs voix, des batteries très longues durées, des appareils photo qui prennent des clichés plus nets que les normes actuelles, voilà la nouvelle mission de Regina Dugan. A la tête d'une équipe d'une douzaine de personnes, cette chercheuse ayant fait la majeure partie de sa carrière dans les labos du Pentagone, doit sauver Motorola, nouvelle propriété de Google, figurez-vous ! Gestionnaire de programmes au DARPA (à qui l'on doit la création d'Arpanet, l'ancêtre d'Internet), elle est connue pour sa gestion du projet des « chiens renifleurs d'explosifs ». Le *New York Times* explique que les chercheurs embauchés par Regina auront deux ans pour mettre au point leurs projets. « *Une idée qu'elle a empruntée au DARPA, où les gens portent leur date de fin de contrat sur leurs badges* ». Apple va encore morfler. **Brendan Troadec**



WESH !

THE HOBBIT

La gauche au pouvoir, il fallait s'y attendre : on applaudit des quatre mains le grand retour de « Wesh ! ». Pour tout savoir sur le buzz-movie qui va tout déchirer, c'est là que ça se passe...

Wesh *les tissmés et les renois les plus soiiiiiinw*, bienvenue dans cette nouvelle formule de Chronic'art (la 47ème du nom, oui), formule ***bijoutesque*** **et alléchante** s'il en est **puisqu'entièrement axée autour de Wesh** et, plus généralement, de ma personne tellement ***swag***, ma plume vive et taquine, mes **calembours dévastateurs**, ma connaissance encyclopédique et ma compréhension parfaite du Cinéma ~~et beaucoup, beaucoup d'antisémitisme~~. Eh oui, on a enfin décidé de **vendre du mag' à la tractopelle**, de ramener **du flouze**, du biff, du *ca$h rules everything us, dolla dolla billz yo*. Bienvenue dans ce qui sera désormais (et aurait toujours dû être) le « Chronic'art normal » : le **Chroni'wesh**. L'annonce de cette nouvelle formule n'est d'ailleurs **pas tombée dans l'oreille de sourds** puisque, pour la petite anecdote, le morceau de **bravoure gonzo**, la petite *#tweetstory* comme disent les jeunes_connectés aujourd'hui, c'est Peter « *I used to be fat but not anymore* » Jackson *himself* qui, enthousiasmé par cette **rupture éditoriale**, cette **audace** typiquement française, ce « *je-ne-sais-quoi de so Chronic'art* », m'a invité dans son ranch Néo-Zélandais pour une projection privée exclusive de ***The Hobbit***, plus de 6 mois avant sa sortie mondiale. Enfin, « *pas si exclusive que ça* » lui ai-je *acerbement* fait remarquer, **passablement énervé** de voir un **tocard** du *New York Times* m'accompagner dans le Falcon que Peter avait eu **le bon sens** d'envoyer me chercher. *The Hobbit* est donc le *prequel* du cauchemardesque *The Lord of the Rings* - a.k.a. *Le Seigneur des anneaux* pour ceux d'entre vous qui ne maitrisent pas **aussi parfaitement que moi** la langue de Shakespeare ;-) - trilogie boulimique ayant porté Jackson du rang d'obscur réalisateur de films **destinés principalement aux zombies de Miami** à celui d'idole hollywoodienne. Tourné en 3D gyroscopique à 2800 images par nanoseconde, *The Hobbit* est surtout là pour **arnaquer la plèbe crédule** et soutirer le moindre centime restant aux hordes de nerds, informaticiens et autres **étudiants en physique-chimie** attendant ~~comme des gros bolosses~~ fiévreusement la prochaine adaptation en 12 parties d'un bouquin pour ~~enfants mongoliens~~ jeunes adultes de 300 pages. Oui, je parle de ces individus qui font la queue 5 mois avant la sortie du film devant le cinéma, dorment dans des tentes *Augustin Legrand-steez* et **s'alimentent de fiente de pigeon par intraveineuse** pour avoir l'insigne privilège de pénétrer en premier dans la salle, **fièrement déguisés en chevaliers Jedi**. Divisant son film en 2 3 pour des raisons purement artistiques, *Jackson* offre ici la genèse de l'univers ridicule d'irréalisme qu'est « la Terre du Milieu », territoire maudit (peut-être irradié ? l'histoire ne nous le dit pas) où **les personnes de petite taille pullulent** et des sortes de **gnomes aux pieds velus** font la loi. Non non non, je vous vois venir les coquins, ce n'est pas une allégorie de Neuilly ou de la Hongrie. Le protagoniste est d'ailleurs l'un de ces *hobbits*, un certain Bilbo, entraîné dans des aventures supposées être *extraordinaires* par Gandalf, un magicien surpuissant mais interprété, hélas, par **l'acteur homosexuel** Ian McKellen, ce qui **enlève évidemment toute crédibilité au personnage**. Pour ne rien *spoiler* du scénario tout bonnement **famélique**, une bande de nains (et non de *hobbits*, dans cette histoire les nains sont relativement ... grands :S) vient réclamer l'aide de Bilbo, nul ne sait trop pourquoi, lorsqu'un **astucieux dragon qui parle** vole leur trésor. Une foule d'Orcs et d'araignées géantes essaie de les empêcher de récupérer ledit trésor mais, à la fin, un *motherfucking* **escadron d'aigles** (qui bien évidemment parlent eux aussi) débarque et défonce tout le monde. En cours de route, Bilbo aura récupéré un anneau magique qui deviendra le prétexte à **l'horrible trilogie** du *Seigneur des anneaux*. Cerise sur le gâteau, les 45000 images par seconde **donnent le sentiment d'être sous crack** (je connais bien cette sensation), ce qui fait que l'apparition de la moindre araignée géante à l'écran **donne envie de manger le visage de son voisin.** En somme, *The Hobbit* est une **mascarade**, une **triste parodie de cinéma** et la fin d'une amitié de 25 ans avec celui que je considère désormais comme un ennemi. *I'm out like Ian McKellen.*

Hossein Adibi

WHAT THE FUCK ?!

SYLVAIN CHAUVEAU

Stephan Mathieu lance Schwebung, son label 100% indé. Première sortie : un disque de soundscapes sur lequel, on ne l'attendait pas du tout ici, Sylvain Chauveau reprend Smog au chant.

Chronic'art : Comment est né ce disque?
Stephan Mathieu : En 2010 j'ai enregistré des instruments reprocessés en *soundscape*. Sylvain proposait d'y ajouter des textes de Smog. Qu'il ait entendu ce potentiel dans mes morceaux me surprend encore, comme sa façon d'y insérer les textes de Bill Callahan. *Palimpsest* suit la trajectoire d'un cadavre exquis.

Les chansons sont méconnaissables...
Sylvain Chauveau : Ce sont moins des reprises que des compositions de Stephan. J'ai ajouté des parties de chant de Smog en y restant mélodiquement fidèle. Une reprise n'est intéressante que si on la propose dans un style différent de l'original. Ces musiques, c'est vraiment Stephan. Et ce chant grave avec vibrato, c'est vraiment moi.

Quel est votre rapport à la musique de Callahan ?
S.M. : J'ai toujours associé Callahan au lo-fi et je pense ma musique en ces termes. Je reste persuadé qu'un son lo-fi peut sonner avec beaucoup de puissance.
S .C. : En 1995, j'ai interviewé Bill. Je lui avais demandé de se dessiner et quand il est revenu il avait dessiné une chaise... En 1999, mon groupe a fait sa première partie. Je lui ai demandé s'il connaissait notre reprise de *Bathysphere* : il a grommelé « *oui* », l'air de dire « *je m'en fous* ». Après le concert, ses musiciens avaient vraiment envie de faire la fête ; lui n'a quasiment pas sorti les mains de ses poches de la soirée.
Propos recueillis par Mathias Kusnierz

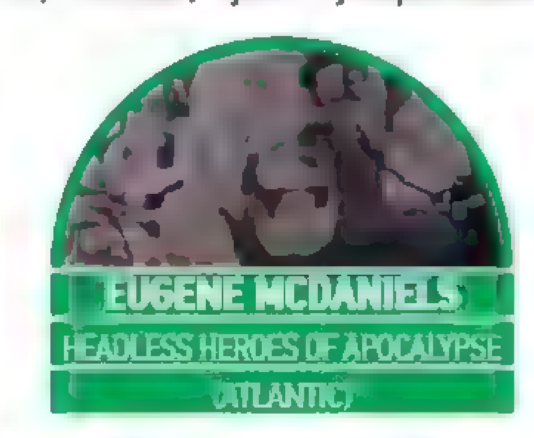
Sylvain Chauveau & Stephan Mathieu – *Palimpsest* (Schwebung)

TRÉSORS CACHÉS

C'est pas dans l'actu (on s'en fout), c'est pas connu du tout (on s'en fout), mais ça vaut tout l'or du monde. A voir, à lire, à écouter, à jouer... jackpot sensitif assuré !



Juste après *Halloween 2*, Rob Zombie a réalisé ce film d'animation injustement écarté de la distribution française. Dommage, tant la fièvre trash et comique du moindre plan laisse dans un état d'euphorie et d'admiration totalement béates. Idéal pour patienter avant l'arrivée de *Lords of Salem*. **V.G.**



Il y a tout juste un an, McDaniels décédait dans l'indifférence générale. Sa carrière a popularisé la batterie cyclothymique d'Alphonse Mouzon (samplé par Madlib ou Jungle Brothers) et sa voix fera bondir les amoureux de la musique noire. Magnifique. **F.H.**



Petite bombe éditée sur Amiga en 1990, *The Killing Gameshow* est une B.O. électro de légende, et surtout un plateformer-shooter nerveux où aux commandes d'un robot inspiré de l'ED209 (Robocop), on enchaîne des niveaux d'une difficulté hallucinante. **J.D.**



Après *Alias*, bientôt repris dans les *Cahiers de la NRF*, Maurice Sachs (1906-1945) remet en selle son *alter ego* Blaise Alias dans ces chroniques sur la vie d'un dandy parisien désargenté de l'entre-deux-guerres, futile, artiste, homo et tourmenté. Petit livre posthume du plus fascinant mondain des années 1930. **B.Q.**



Une histoire courte où scintille la ligne claire de François Avril. Chaque jour ou presque, deux amis se retrouvent pour déjeuner. Le chemin emprunté pourrait n'être qu'un trajet connu et fastidieux, à moins qu'une rencontre ne vienne perturber les habitudes. **V.M.**



L'héritier méconnu de *Freaks & Geeks* raconte les vicissitudes de la vie sur un campus universitaire US. Apatow lâche Jay Baruchel et Seth Rogen en représentants de cette étape de la vie où tout le monde est un *loser* en rédemption. 17x22mn de pur *LOL*. **H.A.**



MICHAEL MANN PRODUIT UN POLAR BRUXELLOIS POUR HBO

Après Luck, sa malheureuse série hippique stoppée dès la première saison, Michael Mann a déjà un nouveau projet en production pour HBO...

[illegible]

AND NOW, FOR SOMETHING COMPLETELY DIFFERENT

Les autres ne s'en rendent pas bien compte, mais le monde tel que nous le connaissons est en pleine mutation. Futur immédiat, checkpoint !



LE RETOUR DES NAZIS

La crise économique, avec des relents des années 1930, aura vu le retour des nazis sur tous les fronts de la société du spectacle. En Grèce, avec le parti de l'Aube Dorée dont les milices attaquent les immigrants ; en Allemagne, où trois fous sont soupçonnés d'être responsables des meurtres de neuf Turcs ; en Hongrie, où les fascistes du parti Jobbik défilent en uniformes de nains de jardin pendant qu'un criminel de guerre à la retraite, Laszlo Csatary, est débusqué par un journaliste du *Sun* ; en Suisse, où le compte secret de Hitler est retrouvé, avec la recette de ses droits d'auteurs de *Mein Kampf* ; en France, où Madonna utilise des svastikas pour décorer sa pauvre musique. On n'a donc pas fini d'entendre parler de post-nazisme, comme un vieux cuir dégueulasse et puant, oublié dans un placard.



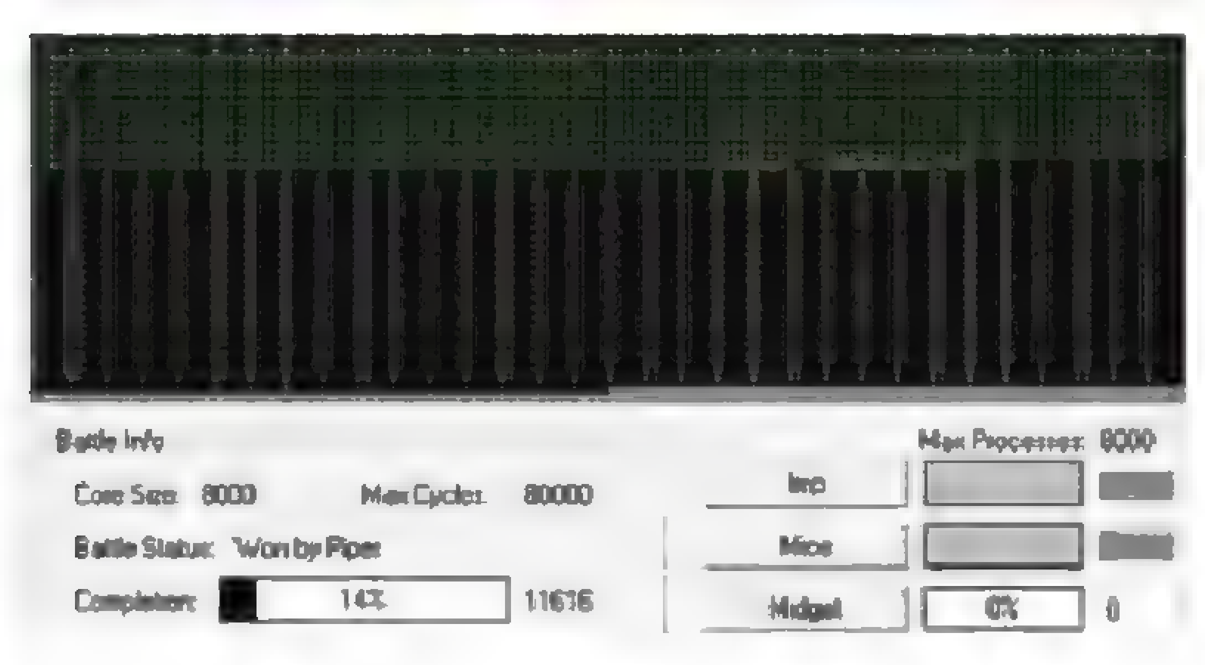
LE SACRIFICE DE SOI [PAR LE FEU]

L'auto-immolation était autrefois réservée à quelques cas particuliers, hautement martyrogènes, pour lutter contre la guerre au Vietnam ou contre le totalitarisme soviétique. Aujourd'hui, l'auto-immolation est devenue une forme démocratisée de protestation économique, politique et sociale. En Tunisie, Mohamed Bouazizi s'immole pour protester contre les conditions difficiles de la vente des légumes à Sidi Bouzid. Son auto-immolation déclenche immédiatement l'étincelle des révolutions arabes, avec son cortège de guerres civiles. Le succès grandiose de cette immolation tunisienne aura provoqué une véritable épidémie d'auto-immolations, y compris en France, dans nos lycées, nos entreprises, et même devant l'Elysée pour protester contre des problèmes de logements. L'année prochaine, sortez avec votre extincteur portatif.



ADIEU LES GUEULES NOIRES

La classe ouvrière est en voie de disparition programmée. Adieu nos gueules noires, les soldats-métallos de nos guerres et les petites mains des 30 glorieuses. Obsolètes, dépassés, les ouvriers, on les vire, en les laissant finir leurs vies sans faire de vagues : trop coûteux pour fabriquer des produits bon marché et dans l'incapacité de fabriquer de la haute technologie désormais soumise à l'embargo national-communiste sur les métaux rares produits à 97% en Chine. Et ce ne sont pas les moteurs hybrides qui sauveront les ouvriers ! Les familles d'industriels et leurs actionnaires ont, depuis les années 1980, organisé le transfert de la technologie et des usines vers l'Empire du Milieu, un pays merveilleux avec de beaux dividendes à la clé et un système de corruption magnifiquement organisé. Que demandent les patrons du futur ? Rien d'autre !



POP HACKING

La grande époque des virus informatiques, véritables œuvres d'art technologiques, est définitivement révolue. L'artisan hacker qui forgeait ses lignes de code comme un musicien compose sa musique est à reléguer dans la légende de la cyberculture, comme *Core War* (1970). Les virus ont longtemps été des pièces de joaillerie virtuelle, des chef-d'œuvres de compagnons codeurs, souvent admirés pour la beauté de leur grammaire en ingénierie informatique. Après une répression sans merci dans les milieux pirates, les services gouvernementaux se sont emparés de cette technologie en lui appliquant les méthodes de fabrication industrielle. *Stuxnet* et *Flame*, conçus par des hordes d'ingénieurs, barbouzes, spécialistes, espions et politiciens, sont à la musique originelle des hackers virtuoses ce qu'est le *Requiem* de Mozart interprété par André Rieu. **Tristan Ranx**

KISS ME AGAIN

On le sait bien : le cinéma est là, avant tout, pour nous apprendre la vie. Par exemple, avec Hong Sang-soo : comment échanger un deuxième baiser ?



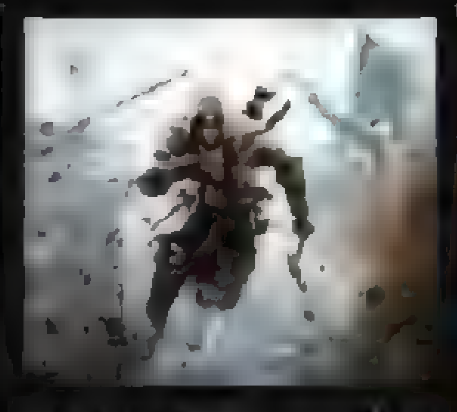
« *You remember our kiss ?* » demande un homme à Isabelle Huppert dans *In Another Country* (en salles le 17 octobre), où se raconte trois fois l'histoire d'un maître-nageur et d'une touriste qui n'en finissent pas de se draguer. Cette question, lancinante, apparaît ça et là chez Hong Sang-soo, par exemple dans son précédent film, *The Day He Arrives*. Au fond, rien de mieux que cette question-là pour ranimer la tension sexuelle évanouie entre deux rendez-vous – comme s'évaporaient dans l'été, au temps du collège, les déclarations d'amour faites la veille des départs en vacances : à la rentrée, on n'en parlait déjà plus. Au contraire, reparlez-en, convoquez poliment ce souvenir jusqu'à en faire une subtile invitation : « *Un jour vous avez eu envie de m'embrasser ; et aujourd'hui ?* ». Le premier baiser est affaire de spontanéité, le second question de stratégie. Convoquez donc le premier comme un rêve, parce que les rêves n'offrent aucune résistance. « *You remember our kiss ?* » Par cette question c'est tout le cinéma qui est bouleversé, lui qui lui préfère les premières fois. Et c'est tout le style, toute l'originalité de Hong Sang-Soo qui se révèlent : avec lui le cinéma devient affaire de deuxième fois, de troisième fois, comme si le deuxième baiser nous réveillait du rêve du premier, et ainsi de suite - rêve dans le rêve, baiser dans le baiser, on n'est pas très loin d'un *Inception* du flirt. Toute la beauté de l'amnésie chez lui consiste à tout repousser dans le rêve, sauf le présent. « *You remember our kiss ?* » : on ne sait même pas si l'homme ment ou dit vrai, on ne sait pas si le baiser a eu lieu. Reste que la question semble imparable, parce qu'elle suggère à l'autre que du passé, ou du rêve, il n'y a que ce baiser à sauver. Et si vous êtes du côté de celui qui doit répondre, c'est encore plus simple, il s'agira simplement de nier en bloc tout souvenir, même vague (vous étiez pompette ou le baiser était oubliable) : l'amour propre de votre prétendant(e) devrait l'encourager à vous rouler un gros patin, du genre à régler une bonne fois pour toutes vos problèmes d'amnésie.

Murielle Joudet

SAME PLAYER, SHOOT AGAIN !

VOUS VOUS DEMANDEZ À QUOI JOUER ? SAME PLAYER SHOOT AGAIN CONNAIT LA RÉPONSE, SANS HÉSITATION.

Jérôme Dittmar



ASSASSIN'S CREED 3

(UBISOFT)

SORTIE PRÉVUE LE 31.10.12

Après avoir traîné ses guêtres de templier au temps des croisades et de la renaissance italienne, *Assassin's Creed* prend ses valises pour le Nouveau Monde et s'installe en pleine révolution américaine. Ambiance *Blek le roc* assurée pour un épisode très attendu.



PERSONA 4 ARENA

(ARC SYSTEM WORKS / ATLUS)

SORTIE PRÉVUE LE 12.09.12

Référence pointue du RPG japonais, *Persona 4* devient un pur jeu de baston entre les mains expertes d'Arc System Work (*Guilty Gear*, *Blazeblue*). Fort d'une solide réputation en arcade au Japon, le jeu débarque sur console. A réserver aux amateurs, mais putain que c'est bon !

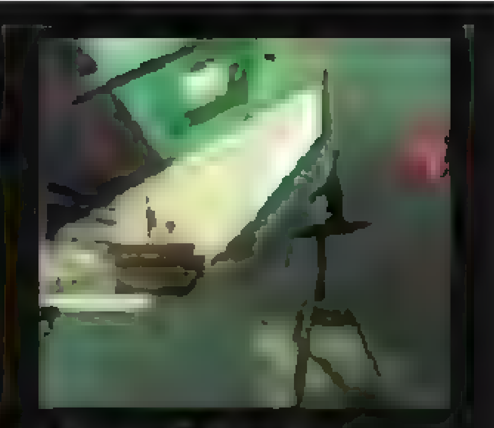


BORDERLANDS 2

(GEARBOX SOFTWARE / TAKE TWO INTERACTIVE)

SORTIE PRÉVUE LE 21.09.12

Deuxième épisode de son FPS-RPG brutal et remarqué, *Borderlands 2* prouve que Gearbox en a encore sous le pied. Encore plus violent et varié dans son gameplay, le jeu rappelle au moment où sort aussi *Dishonored* que jeu de rôle et vue subjective font décidément bon ménage.



THE WITNESS

(NUMBER NONE INC.)

SORTIE PRÉVUE FIN 2012

Nouvelle star de la scène indé depuis le succès de *Braid*, Jonathan Blow est très attendu avec *The Witness*. Un *Myst-like* aux couleurs pop où, entre exploration et puzzle, le game designer promet une expérience de non linéarité narrative révolutionnaire. A suivre.

SHOCKING ASIA

MONDOMANILA

Vous aimez l'odeur de l'écolière zombie grillée au petit matin ? Vous aimez les ladyboys de Pattaya et le Rockabilly vietnamien ? Vous hésitez entre un sextoy Hello Kitty et une vidéo porno underground avec des poulpes ? Bienvenue en Orient extrême !



Sous la caméra du punk philippin Khavn (nom de guerre de Khavn De La Cruz – khavn.com), un bidonville de Manille devient un cirque baroque peuplé de délinquants juvéniles flamboyants, de percussionnistes pyromanes, de dealers amputés au visage tatoué et de sœurs jumelles naines et incestueuses. Khavn nous offre une expérience unique : entrer dans Mondomanila... et en ressortir vivant, ce qui n'est pas donné à ses habitants. Eux resteront là, les pieds dans la merde et la tête dans les cristaux de meth, jusqu'à l'apocalypse, lorsque Shoeshine Pablo (Palito, le Sim philippin), grattera l'allumette qui foutra le feu au quartier ou lorsque les bulldozers des promoteurs véreux viendront raser les bidonvilles. Que deviendra alors Baby Jesus, 13 ans, et son gang Paranoid X ? Et sa mère toujours en robe blanche et colliers de nacre qui croit qu'elle deviendra une star de la chanson ? Et le flic Sergent Pepper et ses sept filles dont l'une est un garçon ? « *Mondomanila, c'est l'enfer*, nous disent-ils, *mais cet enfer est à nous, c'est même la seule chose qui nous appartienne !* ». Même Whiteboy, le pédophile américain, massacré par Baby Jesus pour avoir violé son frère, revient d'outre-tombe, l'œil pendant et le crâne en compote, pour chanter un couplet au karaoké final... C'est une ordure, un raciste et un prédateur sexuel, il a donc toute sa place dans l'enfer de Mondomanila et même la mort ne lui permettra pas d'en sortir. Avis à tous les étranges festivals du monde : une rétrospective s'impose de ce cinéaste, auteur de 100 courts et 30 longs, qui signe tous ses films « *This is not a movie by Khavn* » ! **Stéphane du Mesnildot**

***Mondomanila (How I Fixed my Hair After a Rather Long Journey)*, de Khavn (2012)**
youtube.com/watch?v=ZyXMI_qwe8Y (bande-annonce)

AH OUAIS QUAND MÊME !

QUAND LE CINÉMA DES FILLES FAIT PIPI LA PORTE OUVERTE

D'Apatow à Letourneur, les filles sont de plus en plus à l'aise au rayon comédie. Un peu trop ?

[illegible] **Murielle Joudet**

LA LISTE

Que serait une grande maison d'édition amputée de son Albin ? A quoi songe une Amélie qui digère mal les fruits pourris ? Et pourquoi Patrick évite-t-il la Place de l'Etoile ? A cause des embouteillages ? Les uns vont nous faire chier chez François Busnel, les autres se font un prénom dans La Liste.







MICHEL

Michel, 62 ans, a le cheveu blanc, jaune, rare mais très long. Du coup, il fait un tabac sur Meetic. Il sert de *compagnon occasionnel* aux vieilles divorcées du sud de la France. Après une première nuit d'amour, elles n'ont plus d'yeux que pour cet original, que lascivement elles surnomment Mickey, à sa demande. Michel aime à se définir comme un hédoniste : « Moi j'aime la vie, moi », murmure-t-il en trempant sa moustache dans le rouge à lèvres qu'elles ont plein les dents. Michel ne nie pas son *vieux côté baba cool*. En attestent ses pantalons zoulous fluos et ses t-shirts humoristiques (« Nique »). Lesquels ont succédé au survet' martial que son employeur, une société de gardiennage stéphanoise, lui a fait enfiler tous les matins pendant quarante ans jusqu'à *la quille*. Quant à sa Méhari orange, elle remplace sa *légitime*, dont il ne veut pas le divorce (« pension alimentaire »). Michel vient de lancer la première pizzeria échangiste (Le Basilic Instinct), pas au Cap d'Agde mais presque (« impôts locaux »). Comme de bien entendu, il escroque la CAF.

AMÉLIE

Amélie insiste : « La tomate est un fruit ». S'agissant de la mode, elle est moins catégorique. Dans une jupe droite en jean Gémo, elle gère le bibliobus de plage, à Biville-sur-Mer, dans la Somme. C'est là qu'elle a fait la connaissance de Ludo, un animateur sportif désireux de découvrir la philosophie et la science. Elle lui conseilla *Les Fourmis*. En lui rendant l'ouvrage, métamorphosé, il l'invita tout naturellement au Flunch. Ce midi-là, elle avait mis ses boucles d'oreille ananas ; elle prit le Menu express steak haché 125 g. C'était sympa. Hautboïste, elle a hérité du *virus* familial. Ses parents, mélomanes, géraient le deuxième plus gros fan club français de C. Jérôme. Pour sa part, elle préfère Charlélie Couture, plus foutraque. Elle l'a déjà rencontré en backstage, dans la salle polyvalente Pierre Bérégovoy, après un show. Ce soir-là, elle avait un peu forcé sur le cidre. Depuis peu, Amélie se sent prête à faire l'amour, à s'offrir : Ludovic est peut-être *le bon*.

PATRICK

Patrick, 51 ans, trouve l'invention de la table billard transformable clairement plus ingénieuse que celle d'Internet. Homme élégant, aux joggings repassés, Patrick a fait le choix d'un style passe-partout, si ce n'est son briquet, orné d'une photo de femme, à poil, qui se doigte. Si personne ne connaît vraiment son métier – il travaillerait *à l'usine* – tous se souviennent du combat qui fit de lui une icône, à Oye-Plage : à la ducasse, alors qu'on avait refusé à Mikaël, un de ses gamins, l'entrée au « bateau pirate géant qui fait dégueuler », Patrick avait frappé un forain. Chez lui, lorsqu'il tombe sur sa photo de mariage accrochée au-dessus du plasma 127 cm, il remarque qu'à l'époque, Valérie était déjà grasse. Patrick a trois garçons : les deux premiers ont un DUT ; le troisième est au chômage, mais il est champion départemental de bowling. Naturellement, Patrick préfère ce dernier. Tatillon, Pat s'occupe beaucoup de sa 406, mais sa maison pue le chien.

Johann Trümmel, Julien Gosselin & Pierre Martin

MEA CULPA

KALASH'

Parce que même au bord de la faillite, la vie est trop courte pour ne pas prendre mon travail de journaliste au sérieux.

C'est à la rentrée que s'éprouve la vraie fortitude du critique. Le voilà qui rentre de congés délibérés dans le Salzkammergut ou de hiatus forcé dans le 18e, lance simultanément *Twitter* et *Facebook*, scanne la quantité de messages envoyés par les attaché(e)s de presse, vide la boîte aux lettres, prend la température des divers états de hype autour des disques mollement célébrés ou molestés au moment du dernier bouclage, juste avant de prendre le train, juste avant de remplir la valise avec la bio d'Hitler, les chaussettes en coolmax et la crème solaire. Dans le meilleur des milieux, son retour au boucan devrait s'accompagner d'une fébrilité joyeuse, de la variété qui claironne le bonheur des nouveaux départs, les abonnements annuels à la piscine ou à l'Opéra. Comment expliquer, donc, que la moindre évocation par un pair de la pochette du dernier Grizzly Bear ou du courage sonore du deuxième XX, fasse remonter en lui des torrents d'aigreurs de l'envergure de la Werhmacht de 41 ? Se pourrait-il que l'asthénie tant redoutée depuis des années, qui pousse sa mie à laisser couler le torrent de la radio nationale sans discontinuer dans ses oreilles plutôt que ses incunables rincés de rock anglais, le force finalement à changer de métier ou à le continuer cyniquement, comme ses anciens maîtres à gribouiller, tous largués, chauves et bedonnants ? Et puis il s'enfile le nouveau maxi de Pearson Sound, feuillette le nouveau Cory Doctorow, se connecte sur deux-trois sites et se dit, le temps d'une tasse de café, que tout reste à faire, que tout doit être réinventé, encore une fois. « *Rien n'est admissible ; sauf la vie, à condition de la réinventer chaque jour* » (Cendrars). **Olivier Lamm**

MAL-ADDICTION

BOLL SHIT

Infréquentables, infamous, nasty, ou juste trop bizarro pour Le Figaro, Chronic'art ouvre la cage aux maudits... First shoot : nouvel Ed Wood tendance IIIe Reich ou franc-tireur hyperactif du 7e art, Schlockmeister Uwe Boll délaisse les jeux vidéo pour s'attaquer à du lourd : l'enfer carcéral, l'Amérique post 11/09, les massacres au Darfour et même... Auschwitz !

Par Martin-Pierre Baudry



Ses calamiteuses adaptations de jeux-vidéo (*House of the Dead, Alone in the Dark, Far Cry, Bloodrayne...*) lui ont valu le titre envié du réalisateur le plus détesté de la planète. Catalogué « *Master of error* » par la presse US, Uwe Boll est devenu la cible privilégiée des gamers qui font circuler une pétition sur le Net pour qu'il arrête de tourner. Loin de se décourager, Uwe Boll persiste et signe. Fidèlement servi par une tripotée d'acteurs *has been* (Michael Paré, Jürgen Prochnow, Edward Furlong, Billy Zane... des mastodontes), le réalisateur allemand a trouvé le bon filon : acheter pour pas cher des licences de jeux à la renommée internationale. Le résultat ultra Z et fauché, mais garanti retour maxi-brouzouf automatique, importe peu. Malin, Uwe (prononcez « *Uh-vé* ») exploite aussi les subtilités de la fiscalité allemande qui lui permettent pendant plusieurs années de déduire légalement son investissement initial des impôts. Bien vu. Angela ne s'en était pas vantée... *Self made man* qui ne doit rien à personne, il jouit aussi d'un ego largement supérieur à la moyenne qui donne tout son sel aux commentaires audio délirants de ses films. Il faut l'entendre pour le croire, n'hésitant jamais à se comparer à Lynch ou Scorsese, distribuant les bons et les mauvais points : « *Terence Malick c'est de la merde et Lars von Trier est un débile mental !* ». Uwe dit tout haut ce que personne n'ose penser tout bas. « *Pourquoi suis-je toujours pris pour un crétin ?*, s'interroge-t-il. *Je ne suis pas comme Robert Rodriguez ou Quentin Tarantino qui ont passé toute leur vie dans un vidéoclub et qui ne savent pas parler d'autres choses que de films. Je suis Docteur en littérature ! J'ai fait des études d'économie ! Les critiques se trompent complètement sur mon compte* », s'insurge le réalisateur qui n'a pas digéré le déferlement de haine des *Boll-haters*. Pas du genre à se laisser faire, Uwe Boll rend coups pour coups. Coup de génie, il invite ses principaux détracteurs à un combat de boxe, sans préciser qu'il a été boxeur professionnel dans une autre vie. Résultat (à savourer dans les bonus de *Postal*), la rencontre bon enfant vire au règlement de compte sanglant. Cinq fois vainqueur par K.O., le réalisateur prouve qu'« *un bon coup de poing dans la gueule, c'est le meilleur moyen d'aimer (s)es films!* ».

UWE BOLL :
« TERENCE MALICK C'EST DE LA MERDE ET LARS VON TRIER EST UN DÉBILE MENTAL ! »

Raging Boll

Coup d'éclat, Herr Doctor Boll commence son improbable résurrection cinéphilique avec *Postal* (2007), son chef d'œuvre – selon lui – qui n'a jamais trouvé le chemin des salles françaises, les distributeurs craignant une réaction des milieux islamistes. Tiré du jeu vidéo du même nom, à la base déjà pas mal contro-

versé vu sa violence, *Postal*, le film, n'est pas toujours aussi drôle que voulu. Totalement gratuit, foutraque et mal branlée, la première scène est pourtant exemplaire : deux kamikazes du 11-Septembre renoncent à écraser leur avion sur les tours après que Ben Laden leur a annoncé qu'il y avait rupture de stock de vierges au paradis. Uwe Boll flingue à tout va, surtout des enfants et des handicapés, parce que ça rapporte plus de points. Repoussant dans les limbes les limites du bon goût, le réalisateur s'y présente lui-même en culotte courte bavaroise, propriétaire d'un parc d'attraction à thème, « *Little Germany* », fleurant bon le Reich éternel. Il avoue aussi financer ses films avec le trésor de guerre nazi et payer ses acteurs avec des dents en or. Kolossale finesse ! Poursuivant sur sa lancée, l'année 2009 est un excellent cru (pas moins de cinq films !) dont *Tunnel Rats*, Vietnam-movie claustro où tout le monde meurt à la fin, *Stoic*, un huis clos carcéral étouffant, tourné en à peine six jours, qui ne donne pas envie de traverser en dehors des clous ; et, surtout, *Rampage*, direct-to-vidéo radical filmé comme un FPS (on ne change pas une formule qui gagne). Moins gaucho que Michael Moore et moins pédé que Gus Van Sant, *Rampage* (*Sniper en liberté*) suit l'incroyable parcours d'un digne émule d'Anders Breivik. D'un cynisme absolu et bien plus profond qu'il n'y paraît, Uwe Boll surprend tout le monde et gagne définitivement ses galons de réalisateur. Adoubé par L'Etrange Festival en 2010, Uwe Boll est pourtant encore loin d'avoir dit son dernier mot.

Auschwitz

« J'ai interviewé des ados qui n'avaient pas la moindre putain d'idée de ce qu'était l'holocauste. Dans des écoles allemandes ! Alors vous imaginez ce que ça peut donner dans le reste du monde... ». Avec *Auschwitz* (2010), Uwe Boll s'attaque au tabou ultime de la représentation de la Shoah à l'écran. Comme pour son précédent film sur les massacres au Darfour, le réalisateur ne tergiverse pas et filme l'obscène réalité du génocide droit dans les yeux, caméra à l'épaule, dans un style docu-fiction des plus crus. Est-ce de l'art ou du cochon ? Même Ruggero Deodatto (*Cannibal Holocaust*) n'avait pas osé aller si loin. Pour un peu, on aurait presque envie d'y croire, mais quel crédit accorder au réalisateur qui tourne en même temps et dans les mêmes décors un *Bloodrayne 3*, contre le IIIᵉ Reich, tout en nichons et swastika, et en même temps une parodie de ce dernier film (*Blubberella*), avec une obèse nymphomane à la place de la bonasse vampire et lui-même dans le rôle d'Hitler !!? Uwe plaide la bonne foi, ce n'est pas ce que vous croyez : tourner *Bloodrayne 3* lui a permits d'économiser le budget pour réaliser ensuite *Auschwitz*, et s'il apparaît aussi dedans en tant qu'officier SS qui mène les déportés à la chambre à gaz, ce n'est pas par goût de l'uniforme mais uniquement parce que personne d'autre ne voulait tenir le rôle... L'enfer est pavé de bonnes intentions.

LANGUES DE PUTE

VOILÀ CE QU'ON DIT (OU CE QU'IL DIT) DE LUI. AMBIANCE...

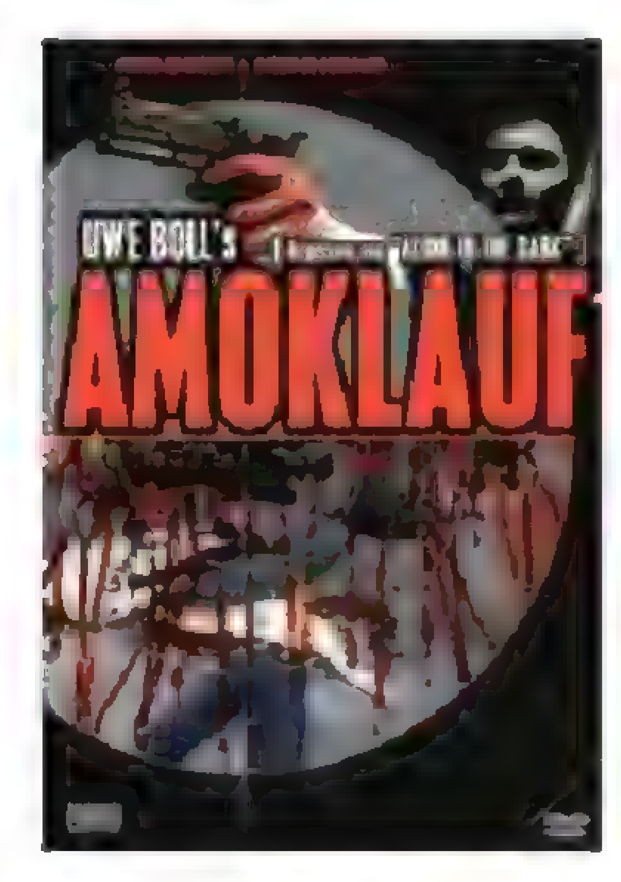
« Nous ne vendrons pas les droits [de World of Warcraft*], et surtout pas à vous. Parce qu'une mauvaise adaptation cinéma pourrait définitivement ruiner le succès de la franchise »*
Paul Sams, responsable de Blizzard Entertainment.

« Sans remonter jusqu'à Ed Wood, le cinéma bis américain fourmille de personnalités aberrantes, depuis Al Adamson jusqu'à Ted V. Mikels. Le problème est qu'il n'est plus possible de faire ce type de cinéma en 2012. De ce point de vue, Uwe Boll est un sacré roublard. Il surfe sur des thèmes suffisamment sensibles et choquants, qui lui assurent la médiatisation et une rentabilité d'office. Mais au final tout cela ne sert qu'à masquer l'essentiel: il n'est qu'un cinéaste tristement médiocre, ni plus, ni moins... »
Laurent Aknin, spécialiste du cinéma bis, dernier livre paru : *Mythes et idéologie du cinéma américain* (Editions Vendémiaire).

« Ron Howard a dit de mon film Darfur *que c'était un chef-d'œuvre et Amnesty international que c'était le meilleur film sur la situation actuelle en Afrique »*
Uwe Boll.

LAST BUT NOT LIST...

PETITE FILMO SÉLECTIVE ET SYMBOLIQUE DU CINÉASTE, HISTOIRE D'EN FAIRE LE TOUR.



Amoklauf (1994)

Uwe Boll avait réalisé sept films avant sa période jeux vidéos, dont *Amoklauf*, film culte outre-Rhin, qui annonce déjà clairement la couleur des tueurs de masse à l'œuvre dans *Heart of America* et *Rampage*.



Postal (2007)

Enfin en DVD chez Bach Films. Ici, les chats servent de silencieux, tandis que Bush et Ben Laden dansent main dans la main sur fond d'apocalypse nucléaire. Uwe Boll déclenche la guerre totale (*Totale Krieg*).



Rampage (2009)

Après un premier jet brouillon et chaotique (*Postal*), l'épure. Et si la critique s'était complètement trompée sur son cas. Pire que nazi, Uwe Boll est un dangereux nihiliste !



Auschwitz (2010)

Exploitation *or not* exploitation ? L'impayable Uwe Boll ne trompe pas sur la marchandise... La caméra est ici carrément cachée au fond du four ! Ames sensibles, s'abstenir (*a minima*).

AUDREY PULVAR À LA TÊTE DES INROCKS ? ET ALORS ?

« Non mais moi j'ai pas de télé, tu vois ». Mouais... Nouvelle star du petit-écran, éminence grise de l'industrie médiatique, potiche pas si neuneu qu'elle en a l'air... Portrait-vérité d'une personnalité symbole du monde d'avant. Audrey Pulvar, qui nous a bien fait loler tout l'été, par exemple, c'est qui ?



Ça commence par une photo. Celle parue dans *Paris Match* le 23 juillet 2009. Audrey Pulvar a 37 ans, et la rumeur prétend qu'elle vient de se faire écarter – officieusement – par Nicolas Sarkozy du 19/20 de France 3. Lors de son dernier JT, elle aura d'ailleurs ces mots en guise d'au revoir : *« A jamais irrésolue... »*. On décèle alors chez elle - outre une *« rebellitude »* de bon aloi - une nette propension à la théâtralisation de sa personne. Quelques semaines plus tard, on apprend qu'Audrey rebondit sur i>Télé où elle aura en charge le 18/20. *« J'ai trouvé ce job en envoyant un SMS »*, précise-t-elle dans la presse. C'est cool ces gens qui dénichent un job sympa, par le truchement d'un inoffensif texto, se dit-on, un peu jaloux et amer... Mais passons, car pour la journaliste cette nomination est surtout l'occasion de frapper un grand coup : en posant dans la foulée pour *Match* donc, façon « Belle des champs », la fourche à la main, vêtue d'un mini-short en jean et d'un « Marcel » blanc, dans la grange de la ferme de son compagnon d'alors, le chef étoilé Alain Passard. Une atmosphère érotico-dorcelienne, un peu ridicule certes, mais censée casser l'image rigide acquise sur France 3, se dit-on mollement, à cet instant, avant de passer à autre chose... Viendra l'année 2010, où l'on apprendra qu'Audrey est devenue, entre-temps, la fiancée d'Arnaud Montebourg. Et comme celui-ci décide, à l'époque, de se présenter aux primaires socialistes, la journaliste se verra écartée d'i>Télé et de France Inter dont elle animait les matinales. S'ensuivra un débat d'un autre temps, dont seule la France a le secret, sur le mode : *« Est-il normal de supprimer les émissions politiques d'Audrey Pulvar pour la simple raison qu'elle partage la vie d'un homme politique qui se présente à la présidentielle ? »*. Ben oui... La suite, ce sera en 2011 lorsqu'elle remplacera Eric Naulleau pour jouer les cautions « de gauche » dans le talk-show de Laurent Ruquier, *On n'est pas couché*. Pendant un an, elle alternera le pire et le meilleur, et le plus gênant aussi. Le pire ? Lorsqu'elle se mettait à parler musique ou littérature. On ressentait la douloureuse impression de voir une alpiniste gravir l'Everest avec des sandalettes aux pieds. Le meilleur ? Ses interviews politiques, domaine où elle touche sa bille manifestement, avec une mention spéciale pour celle de Jean-François Copé, quand elle évoqua, devant lui, ses vacances dans la villa du trafiquant d'armes libanais, Ziad Takieddine. C'est dingue ces mecs de droite qui ne payent jamais leurs vacances dans des villas savoureusement vulgaires, se disait-on alors, un peu jaloux et amer... Le gênant ? Ses interviews politiques, domaine où l'on percevait un net conflit d'intérêt, mention spéciale pour celle de Ségolène Royal, candidate aux primaires socialistes face à... Arnaud Montebourg ! Une situation ingérable, peu confortable, qui suscita le courroux de bon nombre de téléspectateurs. Du coup, Rémy Pflimlin décida de la virer, sous l'injonction dit-on, de Jean-François Copé, parti pleurnicher, dans la foulée, dans le bureau du boss de France Télé.

Tricarde – pour le moment – sur le petit écran, Audrey était donc en passe d'aller pointer au Pôle Emploi des journalistes, rue de Paradis à Paris (X[e] arrondissement), à l'instar de bon nombre de ses confrères, se disait-on alors tristement et un peu naïvement. C'était sans compter sur l'intervention d'un homme providentiel, le « banquier punk » Mathieu Pigasse. Attardons-nous un peu sur le concept de « banquier punk » : le truc le plus foireux qui soit. Car franchement, entre nous, un « banquier punk », c'est un peu comme un « boucher végétarien », ça n'existe pas. Si ? Ok passons... Mathieu Pigasse donc, banquier à la banque Lazard, proprio des *Inrocks*, coproprio du *Huffington post*, du *Monde* et futur proprio de *Libération* (?), et fan des Clashs (un punk quoi...) a fait appel, cet été, à Audrey pour diriger la rédaction de l'hebdo culturel qui connut son heure de gloire dans les 90's. D'où gros tollé dans les réseaux sociaux sur le mode : *« Comment, qu'est-ce que j'entends ? C'est un scandale ! etc. »*. On se demande bien pourquoi tant d'indignation, eu égard au fait que ce canard moribond se dote de la directrice qu'il mérite finalement. Et que l'on ne nous bassine pas avec la supposée incompétence ou l'indigence intellectuelle de la nouvelle promue. S'il suffisait de travailler ou même d'avoir du talent pour réussir, ça se saurait. Audrey Pulvar dirige dorénavant les *Inrocks* et c'est très bien comme ça.

Sylvain Monier



LA FRANCE D'EN BAS DÉBIT

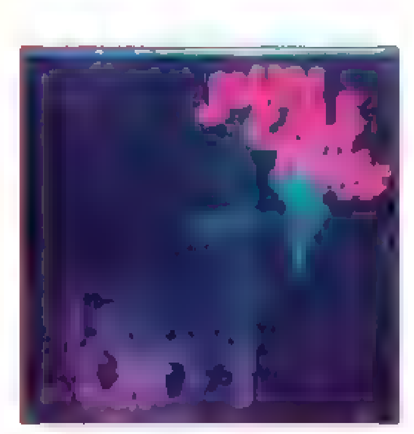
Une firme toulousaine met en place un réseau sans fil très bas débit couvrant l'intégralité de l'Hexagone pour la fin de l'année. Sept grandes villes sont déjà couvertes.

[illegible]

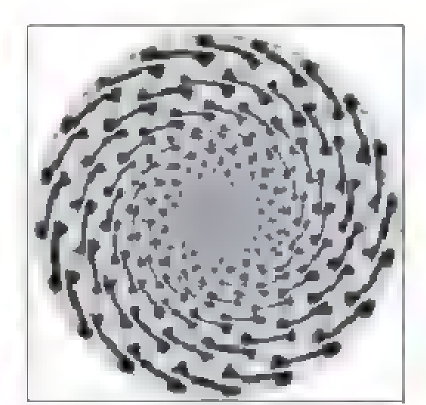
PLAYLIST À L'ARRACHE

Bouclage oblige, on n'a pas eu le temps de vous en parler comme il faut (même si on y revient sur le web). Voilà ce qu'on écoute à l'heure où vous lisez ces quelques lignes...

POWERFUL



Sa Seigneurie Cale a concocté un album annoncé comme un retour à l'expérimentation foldingue (du glitch et du drone en veux-tu en voilà), mais bien sage malgré quelques morceaux de choix. Son usage et abusage de l'*autotune* surtout laisse sceptique. Son timbre de voix ainsi botoxé fait bizarrement songer à celui d'un Lil Wayne en descente de *syrup*.
John Cale – *Shifty Adventures in Nookie Wood* (Domino)



Compagnon de route de AFX, Pita, Autechre, Hecker et autres gourous de l'*extreme computer music*, le sauvageon Russell Haswell a mis quelques tracks de son album à venir entre les mains d'artistes pas forcément rompus à l'exercice du remix : Regis, William Bennett et Kevin Drumm. Abstrait, brutal et *powerful*, comme il se doit.
Russell Haswell – *Remixed by Regis, William Bennett, Kevin Drumm* (Downwards)



Echappé de Wolf Eyes, Nate Young mijote avec son pote Dave Shettler d'incroyables épopées space-techno, low-fi et distordues, sous le nom de Moon Pool & Dead Band. C'est leur premier LP. Evidemment, ils viennent de Detroit.
Moon Pool & Dead Band – *Human Fly* (Not Not Fun)

Julien Bécourt

WIKIGAMES

Le vocabulaire du critique de jeu vidéo est une novlangue cryptée pas très sexy ? Wikigames est fait pour vous.

GAMEPLAY

A une époque où on apprenait à lire le jeu vidéo dans *Tilt*, le terme de *gameplay* n'était pas encore utilisé dans nos contrées. On disait alors jouabilité ou maniabilité, mais les mots n'avaient pas le syncrétisme de l'anglais. Plus que résumer une série de mécaniques, le *gameplay* tient d'une philosophie à mi-chemin entre l'esthétique et la pratique. La notion synthétisant moins l'ergonomie du jeu que le sens de son expérience globale. Un peu comme ce qui justifie, génère et approfondit notre rapport au monde. Appliqué au quotidien, le *gameplay* c'est un peu comme sortir en soirée. Tout dépend de la distribution des événements, des lieux, des actions, des rencontres et des possibilités offertes à chacun pour rendre le moment inoubliable. Et finir avec la princesse au petit matin.

FPS

On a coutume de dire que le FPS (*First Person Shooter*) commence avec *Wolfenstein 3D*, alors qu'il débute dans les 70's avec *Spasim*, simulateur de bataille spatiale (déjà) jouable en réseau. Cette fameuse vue subjective qui a fait les beaux jours des *Counter Strike* et autres *Modern Warfare*, est devenue le point de vue favori du jeu de tir. Contrairement au cinéma ou la photo qui l'a inventé, la caméra n'est personne, puisqu'elle est supposée se substituer à notre regard. Nous serions donc totalement dans la réalité du jeu. Appliqué au quotidien, le FPS semble ainsi couler de source et dire que le « Je » du jeu, est le même que le « Je » prenant le métro chaque matin. C'est oublier que le FPS substitue avant tout l'œil avec le viseur d'une arme. Heureusement, on ne se balade pas tous avec une Kalashnikov dans le métro.

PNJ

Avant que le jeu vidéo soit connecté, les choses étaient simples. Il y avait le joueur et la machine. Tous les personnages qu'il pouvait croiser en chemin étaient donc des non joueurs. Des *Non Player Character*, ou *Personnage Non Jouable*, terme inspiré du jeu de rôle. Figurant, ami ou ennemi, le PNJ est celui qui peuple la fiction du jeu, comme si elle pouvait exister sans nous et ainsi mieux valider son existence. Appliqué au quotidien, le PNJ c'est un peu l'employé de station service zombifié derrière sa caisse ou le technicien de surface que personne ne veut regarder. Celui à qui on parle par nécessité ou qu'on ne voit plus parce qu'il fait partie du décor. Au fond, il n'y a rien de plus triste qu'un PNJ. Automate d'une réalité dont il est prisonnier, il donne l'illusion de la vie, et donc de la mort. **Jérôme Dittmar**

EXPRESSION DIRECTE



POUR UNE DÉMOCRATIE À L'ÉTAT LIQUIDE

Doucement mais sûrement, le Parti Pirate fait aussi son chemin dans le réel. Parce que la démocratie Internet (ou plutôt le retour aux sources de la démocratie), c'est demain, Chronic'art s'engage (c'est rare) à ses côtés. Aujourd'hui, la démocratie liquide, explications.

Nous sommes le 20 décembre 2005, 21 heures passées. L'Assemblée Nationale reprend sa séance. Ce soir-là, il s'agit d'examiner un projet de loi visant à adapter – une nouvelle fois – le droit d'auteur au nouvel environnement numérique qui le bouscule. Pour le Ministre de la Culture Renaud Donnedieu de Vabres, il s'agit d'abord de lutter contre le piratage. C'est au socialiste Christian Paul qu'il revient de s'opposer au texte. Sur la tribune, à quelques centimètres de sa feuille de papier, il a déposé un iPod. Incongru dans l'antique décor parlementaire, l'appareil sera brandi par le député à l'appui de sa démonstration : nous avons changé d'époque. Ceux que le gouvernement appelle « pirates » ne sont en fait que des utilisateurs partageurs. De l'autre côté de leur écran d'ordinateur, des dizaines de milliers de ces « pirates » suivent en direct le discours de Christian Paul. Sur les espaces de discussion instantanée – les canaux IRC-, sur les forums de discussions et les listes de diffusion, les commentaires vont bon train et s'enflamment lorsqu'il est fait allusion aux milliers d'e-mails qu'ils ont envoyés au Ministre. Beaucoup ont le sentiment que quelque chose d'exceptionnel est en train de se produire. Le moment est fondateur ; quelques mois plus tard, le Parti Pirate sera créé en France, comme dans d'autres pays européens. Depuis 2006, la réflexion a bien avancé au sein des mouvements pirates et ailleurs. Tous font le même constat : une obsolescence dramatique à la fois du cadre et du personnel politiques. Face au déficit démocratique du système représentatif, ils cherchent à développer une forme de démocratie directe. Si les Indignés expérimentent dans des réunions « IRL », les Pirates sont plus avancés sur les méthodes de concertation en ligne. Les Allemands en particulier, le plus fort Parti Pirate en Europe, utilisent des plateformes de « démocratie liquide ». Il s'agit de systèmes de vote en ligne qui permettent aux participants de déléguer temporairement leur vote à d'autres, sur des sujets précis. Ceux-ci peuvent à leur tour déléguer leur voix. Le vote devient ainsi « liquide » : les petits ruisseaux individuels peuvent former de grands fleuves par agrégation. Mais contrairement au système habituel de délégation qui est général et à durée fixe, celui-ci est à géométrie variable et flexible. La représentation y est faible voire abolie. Ce système est une bonne illustration de ce que le sociologue Dominique Cardon appelle la « démocratie Internet » : des modes de participation, de régulation et de distribution du pouvoir que pratiquent depuis des années les contributeurs de *Wikipédia*, les développeurs de logiciels libres, les gamers sur les forums de jeux. C'est de la distorsion entre cette expérience et l'atonie du cadre politique national que naît un projet démocratique nouveau. Des modes de gouvernance conçus pour des communautés virtuelles rassemblant des individus partageant une passion et des objectifs communs peuvent-ils constituer un modèle pour un niveau plus global et être pertinents pour des sociétés de plus en plus éclatées ? C'est la difficile question à laquelle le mouvement pirate devra répondre dans les mois à venir, sous peine de décevoir les espoirs qu'il a su faire naître.

Pierre Mounier (membre du Parti Pirate)

SCIENCE ET SURVIE

LA PENSÉE DES BOGDANOV

Le sens de la vie, c'est l'interrogation profonde sur l'origine, la nature et la finalité de l'existence (humaine)... Tiens, tentons d'en savoir plus sur le fameux bozon de Higgs, avec les délicieux frères Bogdanov.



Chronic'art : Après *Le Visage de Dieu*, vous publiez *La Pensée de Dieu* : quelle est cette étape suivante ?

Igor et Grichka Bogdanov : Dans *Le Visage de Dieu*, nous avons décrit les phénomènes mystérieux qui entourent le Big Bang. Dans *La Pensée de Dieu*, nous essayons de savoir ce qu'il y a eu avant. Nous avons découvert qu'il existait ce que les plus grands mathématiciens ont appelé une « harmonie préétablie » entre le monde physique et le monde mathématique, entre la matière et les nombres. Avant même l'existence de la matière, tout porte à croire qu'il existait des « êtres mathématiques ». Un peu comme le code génétique règle l'évolution d'un être vivant, ce « code cosmologique » programme, selon nous, de manière ultra-précise, l'origine et l'évolution de notre univers.

Quelles est l'importance de la découverte de l'existence du boson de Higgs annoncée par le CERN en juillet dernier ?

Lorsqu'elle sera confirmée à 100%, nous comprendrons pourquoi telle particule élémentaire est si « légère » et pourquoi telle autre est si « lourde ». La source du boson est immatérielle, purement numérique. Et elle nous renvoie à ce « nuage de nombres purs » qui devait exister avant le Big Bang.

***La Pensée de Dieu* fera-t-il vraiment l'objet d'une adaptation au cinéma ?**

Oui, nous allons coproduire ce docu-fiction avec Leonardo DiCaprio, qui avait déjà prêté sa voix pour commenter le film réalisé par la NASA sur le télescope spatial Hubble. **Propos recueillis par Cyril De Graeve**

***La Pensée de Dieu*, d'Igor et Grichka Bogdanov (Grasset)**

MICHAEL GIRA

Touffue, tordue, complexe, imbitable, aliénante… on adore l'artiste, sans trop savoir pourquoi. Pour mieux comprendre, on le décortique jusque dans sa substantifique moelle. Aujourd'hui, auto-psy avec Michael Gira, leader des Swans. **Julien Bécourt**

ACTIONNISME VIENNOIS

Ce mouvement artistique radical, créé par Hermann Nitsch, Günter Brüs et Otto Muehl dans les années 1960, envisage le corps humain comme la base d'un art rituel, destiné à expérimenter les états-limites. Les Swans transposent dans leur musique ce rapport extrême à la physicalité et à la transcendance.

JERZY KOSINSKI

L'auteur controversé de *L'Oiseau bariolé* est l'une des sources d'influence majeures de Gira. L'écriture du jeune réfugié polonais, qui fut témoin de la Shoah, fait sans doute écho à sa propre enfance, remplie de scènes de violence et de cruauté.

AMERICANA

Souvent considérés comme le parangon de la musique industrielle, les Swans puisent avant tout leurs racines dans le folk et le blues de l'Amérique profonde. Willie Nelson, Howlin Wolf et Bob Dylan comptent parmi les héros de Gira.

RHYS CHATHAM

Réputé pour ses grands ensembles de guitare électrique, le compositeur Rhys Chatham a non seulement appris à Gira comment accorder sa guitare, mais c'est grâce à son impulsion que ce dernier rejoint le groupe Circus Mort en 1979, deux avant de former les Swans.

LA MONTE YOUNG

L'influence du compositeur minimaliste, pape de la drone-music, est très prégnante chez les Swans, en particulier sur *The Seer* et ses bourdons extatiques, d'une ferveur quasi religieuse.



Après le colossal *My Father Will Guide Me Up a Rope to the Sky* en 2010 qui a vu les Swans revenir sur le devant de la scène après un hiatus de quinze ans, leur nouvelle déflagration sonore ne s'est pas fait attendre : voici donc *The Seer*, un double-album magistral de plus de deux heures qui cristallise trente ans de carrière. Fondateur et figure de proue du groupe, Michael Gira s'est entouré pour l'occasion d'une belle brochette de *guests* : Karen O des Yeah, Yeah, Yeahs, Grasshopper de Mercury Rev, ainsi que des membres de Low et de Akron/Family. Indéniablement l'une des plus grosses claques musicales de l'année.

FRANCIS BACON

Auteur d'un recueil de nouvelles intitulé *La Bouche de Francis Bacon*, publié en France par Laurence Viallet, Gira invoque fréquemment les peintures du Maître, en particulier dans la chanson *Inner Female* de Angels Of Light, le groupe folk-gothique qu'il forma avec sa compagne Jarboe.

WILHELM REICH

L'ouvrage de *The Mass Psychology of Fascism*, écrit par le psychiatre qui inventa le concept d'orgone, est l'une des lectures-clé de Gira. Reich y analyse les relations intrinsèques entre le fascisme, la capitalisme et la moralité.

THROBBING GRISTLE

La musique industrielle, martiale et bruitiste dont TG fut le détonateur, a tourné une page importante dans l'histoire des avant-gardes. L'approche conceptuelle du groupe de Genesis P-Orridge a laissé une marque indélébile sur les Swans.

CHRIS BURDEN

La mise en danger est le fondement de l'œuvre de l'artiste-performer Chris Burden. On pourrait en dire autant des premières performances des Swans, où Gira s'infligeait des violences corporelles pour atteindre la catharsis.

SUICIDE

S'il n'avait pas découvert le duo new-yorkais du même nom (Martin Rev et Alan Vega), Gira aurait peut-être abrégé sa vie. Au vue de sa biographie digne d'un roman de Faulkner (mère alcoolique, fugue, errance en Europe, prison à 17 ans en Israël pour trafic de hash…), on peut dire que le rock'n'roll lui a vraiment sauvé la peau.

NO WAVE

»*Trop jeune pour être hippie, trop vieux pour être punk* », selon ses propres mots, Gira atterrit à New York en pleine ébullition no wave. Il s'y lie d'amitié avec le compositeur Glenn Branca, avec qui il partage la même soif de transcendance et une aversion viscérale pour le commerce des âmes.

THE STOOGES

L'instinct animal, la violence infligée au corps et l'impact physique du son : autant de caractéristiques que l'on retrouve tant chez Iggy et les Stooges que chez Gira et les Swans.

YOUNG GOD

Outre les disques des Swans, le label de Gira a révélé des artistes folk majeurs tels que Devendra Banhart, Wooden Wand, James Blackshaw ou encore Akron/Family.

ALAIN ROBBE-GRILLET

L'érotisme de Robbe-Grillet, dépeignant des scènes de sexualité bestiale avec une précision clinique, fermente de manière implicite dans la prose de Gira.



ATTRACTIVE WORDS

Aurélien Bellanger, 32 ans, publie son premier roman chez Gallimard. Tout le monde en parle sans trop savoir de quoi il s'agit. Voici pourquoi / comment La Théorie de l'information est le gros buzz (et aussi, sans contestation possible, le meilleur roman) de la rentrée littéraire 2012.

PAR CYRIL DE GRAEVE / PHOTOS : JACOB KHRIST

L'Histoire de France, c'est curieux, on a le sentiment qu'elle s'est arrêtée tout net dans les années 1980, autant dans les manuels scolaires qu'en littérature. Pour cette dernière, où le mélange fiction / réel est tout à fait permis, rares sont les écrivains à nous révéler aujourd'hui autre chose que leur histoire personnelle, comme s'il était devenu impossible de narrer son époque sous un autre prisme que celui de l'autofiction - via le destin pathétique (*la vie est une pute*) et les atermoiements vains (*j'ai mal à la vie*) d'individualités éparses qui, toutes compilées, façonnent des *no man's lands* insignifiants, voire tout à fait opposés les uns des autres. Malaise et incompréhension : *« non mais de quoi tu me parles ? »*, *« Non mais attends, on ne vit pas du tout sur la même planète ! »*. En revanche, plus grand-chose en ce qui concerne une histoire collective ; un tableau un tant soit peu objectif qui puisse nous dire quelque chose sur la France comme elle va – les Anglo-Saxons, à travers leurs fictions prospectivistes, restent les maîtres du genre. Il faut bien le reconnaître, chez nous, les Gaulois, il y a comme un hic avec la modernité. Certains diront la « complexité », parce que depuis que le monde virtuel et les algorithmes gouvernent le monde réel, depuis que la Singularité et la physique quantique sont devenus les grands thèmes du futur immédiat, les *frenchies* sont largués. Pourquoi ce décrochage ? Que s'est-il passé ? En 1980 apparaît dans les foyers français un monstre techno-réticulaire : le Minitel (qui, soit dit en passant, c'est fou, vient officiellement de décéder le 30 juin 2012). Une espèce d'Internet avant l'heure, étonnante prouesse technologique et communicationnelle, doublée d'un vrai succès commercial - les Américains nous l'ont envié bien plus qu'on le pense ! Problème, toutefois : le système est totalement pensé sous l'angle high-tech colbertiste qui caractérise la France depuis le lancement, en 1966, sous le Général de Gaulle, du « Plan-Calcul », destiné à assurer l'indépendance du pays en matière de supercalculateurs. Même le mastodonte hexagonal Bull n'envisagera qu'à partir de 2002 l'intérêt des systèmes ouverts et la possibilité d'une informatique libre... Voilà pour la vision à l'envers et franco-française de notre avenir réticulaire (à l'image des projets de loi HADOPI et ACTA, à l'agonie, fort heureusement). Il y a donc un vrai souci avec le monde qui vient (même s'il est déjà venu). Aussi, quelqu'un de bien inspiré nous rappelle que : *« Il y a, en France, une sorte d'héritage deleuzien / foucaldien très critique vis-à-vis de la technologie »*. Comprendre un « artefact » traditionnel qui met le peuple français sinon en opposition, en tout cas culturellement à rebrousse-poil du futur immédiat qui se trame sous nos yeux. En outre, *« en France, le champ littéraire est très souvent sacralisé aux dépens des autres, notamment le champ technique, sous-estimé, mal vu pour ne pas dire franchement ignoré »*. Mais qui nous parle, au juste ? Aurélien Bellanger. A 32 ans, c'est l'homme qui, en cette rentrée littéraire 2012, casse cette malédiction franco-française. Et par la même occasion redore le blason de l'événement germanopratin qui, depuis quelques années, nous chatouillait à peine l'orteil. La bombe en question : *La Théorie de l'information*, un premier roman d'une ambition folle qui se charge d'élucider le mystère de ces années cybernétiques françaises au mieux incomprises, au pire carrément raillées. Son roman est tellement malin que ça va grave jaser dans les chaumières... Explications avec l'intéressé. •••

La Théorie de l'information est un premier roman d'une ambition folle

BUZZ #1

IL A TOUT COMPRIS

Alors de quoi s'agit-il ? D'un pavé de 500 pages qui nous raconte par le détail l'Histoire de France des années Minitel au Web 2.0. « *On peut penser qu'il aurait été plus logique de traiter le sujet dans la Silicon Valley, mais en prenant le versant français de cette histoire, c'est autrement plus obscur et passionnant !* », affirme Bellanger. « *Et puis il existe une vraie spécifié française avec le Minitel, qui fait que notre pays a un rapport un peu névrotique avec la modernité* ». En somme, un beau sujet totalement inexploré en littérature et auquel, on va le voir, Aurélien Bellanger, jeune écrivain surdoué, a bien raison de se frotter. C'est via le destin d'un certain Pascal Ertanger que l'auteur bâtit son récit. Le type a fait fortune dans le Minitel rose, oraculaire et de service (le très juteux annuaire inversé, c'était lui !), a fricoté avec le milieu des peep-shows et des sex-shops, avant de redorer son image d'entrepreneur *clean* et de monter, lors des balbutiements d'Internet (ce « *Minitel entièrement positif* »), un monstre s'attaquant frontalement à l'empire du Mal, France Télécom, symbole de la France des réseaux à papa, via sa holding Ithaque. Plus tard, notre homme se fait FAI (fournisseur d'accès à Internet) en lançant Démon, service qui fera de lui l'un des plus riches businessmen nationaux. Juste après l'éclatement de la bulle, et avant de proposer, en France, le premier forfait Internet à un prix défiant (et atomisant) toute concurrence, ainsi qu'une une offre « *Triple play* » (Internet, téléphone et TV – « *Démon allait foudroyer le ciel bleu des télécoms* ») via une Box révolutionnaire. Ca vous rappelle quelqu'un ? 3615 ANNU, Iliad, Free... oui voilà, c'est le premier milliardaire de l'histoire de l'informatique française, Xavier Niel ! Ou presque : « *Difficile de penser à quelqu'un d'autre, certes, mais il est aussi impossible d'affirmer qu'il s'agit de lui, directement* », soutient Bellanger. « *La différence, tout de même, c'est que mon personnage n'a pas la truculence de Xavier Niel. Ce dernier est sans doute un grand timide, certes, mais il a en même temps un petit côté show-off évident –très jovial, presque un peu niais, parfois* ». Reste que depuis le début du mois d'août, la presse nationale s'acharne à présenter *La Théorie de l'information* comme une allégorie – un calque, disons-le ! – de la vie réelle du patron de Free. A tel point que certains assurent que ce dernier attaquera Gallimard et l'auteur « *parce qu'il n'est pas concevable pour lui qu'on étale comme ça, même sous le coup de la fiction, sa sulfureuse vie d'avant !* », affirme l'un de ses proches, dont on taira le nom, pour ne pas envenimer « l'affaire ». On en saura pas plus pour l'instant car Monsieur Niel, par ailleurs aujourd'hui actionnaire du *Monde*, de *Télérama* et des *Inrockuptibles* aux côtés de Pierre Bergé et de Mathieu « Révolutions » Pigasse, n'a pas voulu s'entretenir avec nous.

BUZZ #2

NAME-DROPPING

La force – et toute l'ambigüité, diront certains – d'Aurélien Bellanger est d'avoir su entremêler en parfait équilibriste fiction et réalité dans son roman. Autour et à côté d'Ertanger / Niel, on découvre en effet une série de noms et de personnages pas du tout fictifs, un vrai name-dropping pas vraiment arbitraire qui vient donner du coffre au récit. Et un certain respect des dates-clés : « *En rédigeant le livre, je me suis servi d'une fresque chronologique affichée en permanence dans mon bureau* », nous révèle l'auteur. Ainsi les Thierry Breton (bien plus cyberpunk et dark que son image d'ex-Ministre de l'économie, des finances et de l'industrie, sous Chirac, laissait paraître – on se croirait presque chez les Bogdanov lorsqu'il affirme : « *On découvre que les atomes véritables ne sont pas des choses, mais des informations* », ou encore : « *L'apparition de l'ordinateur est le plus grand événement cosmologique depuis le big-bang* »), Gérard Théry, Jean-Marie Messier, Pierre Bellanger (aucun lien de parenté), Thierry Ehrmann (cf. notre entretien, pages suivantes), Claude Perdriel, etc. s'étalent dans les pages du livre. Est-ce que la vraie vie des vrais gens qui constituent la « clique » de winners des mirifiques années Minitel est bien respectée ? « *J'exagère à peine les propos et les personnalités de chacun, je crois, en me fiant au* Zeitgeist *: réflexions sur le cerveau global* (noosphère et hypothèse Gaïa incluses, *ndlr*), *sur la numérisation du monde, sur l'émancipation de l'homme grâce aux réseaux informatiques. En revanche, j'exagère un peu l'importance historique de la start-up de Michel Noir quand je dis qu'il s'agit de la première société transhumaniste française..., mais cela reste assez vraisemblable* ». Hormis Niel/Ertanger, on apprend que l'auteur a finalement pris sa plus grande liberté avec Messier : « *J'ai relu ses œuvres maîtresses, quoique je me souvenais bien des années Vivendi. Je me suis dit que l'homme était tellement détesté que ce serait amusant de le rendre un peu sympathique et largement dilettante* ». Se pourrait-il que par l'intermédiaire de *La Théorie de l'information*, Aurélien Bellanger ait décidé de remettre les choses et les gens à leur place ? Parce qu'au-delà de Messier, la quasi intégralité des personnages du roman, malgré leurs réussites personnelles respectives, font prévaloir une étrange vision machinique, voire eschatologique du monde. « *Je n'ai pas du tout un esprit d'entrepreneur, donc j'admire beaucoup tous ces gens qui ont cette capacité. Toutes ces zones d'ombres, chez eux, cet arrière-fond dramatique ou occulte m'intéresse vraiment, c'est ma culture* », nous dit Bellanger. « *Sans vouloir faire mon Dantec, parce que je reste en vérité très sceptique par rapport à tout cela, je suis fasciné, dans le cadre de la fiction, par l'astrologie, les Ovnis, les intelligences artificielles ou divines, les extraterrestres...* ». Avant de nous avouer avoir un penchant pour le phénomène religieux, tendance fataliste-transhumaniste : « *Internet est une planète rivale de la nôtre : l'humanité s'enferme dans une boîte, pour soi-disant atteindre l'immortalité. Je pense que je fais partie de la dernière génération à ne pas y croire à 100 %* ». Pour Bellanger, encore dubitatif ou un peu flippé, c'est selon, la technologie et les réseaux sont ce prochain phénomène religieux d'ordre massif qui va convertir tous les derniers athées et agnostiques de la planète !



BUZZ #3

SHANNON ME

En toile de fond du roman, voilà de quoi convertir les puristes, Bellanger exploite à fond le filon de la fameuse et déterminante « théorie de l'information » de Claude Shannon (1916 – 2001). En 1948, l'ingénieur et mathématicien américain publie *A Mathematical Theory of Communication*, un texte phare et fondateur qui popularise l'utilisation du mot « bit » en tant que mesure élémentaire de l'information numérique – soit, aujourd'hui, l'information tout court. « *Le coup de génie, c'est d'avoir inventé une nouvelle valeur physique de l'information ; et l'information, c'est la mesure de la surprise qu'on a face à l'ignorance de l'état d'un système* », nous dit l'auteur. Et le coup de génie de Bellanger, c'est d'utiliser la théorie à double sens : « *Il y a d'un côté la théorie de Shannon et, de l'autre, la théorie des personnages, de ces gens qui travaillent à l'avènement de l'âge de l'information* ». Un bon argument de roman, donc, un vrai moteur littéraire que Bellanger exploite tout à fait brillamment, jusqu'à faire basculer ses protagonistes dans l'illumination la plus totale. Dans le roman, Thierry Breton pense que « *la Terre est devenue immense et va avaler l'espace, comme une hypersphère* » ou encore que « *le monde matériel a perdu la partie* ». Quant à Pascal Ertanger (dont le prénom ne relève sans doute pas d'un choix tout à fait arbitraire : Blaise Pascal, le mathématicien philosophe + PASCAL, le langage informatique + Xavier Niel… admirez l'équation!) selon Aurélien Bellanger, « *c'est la grande clé, parce c'est le premier croyant. Ils sont tous plus ou moins comme ça, mais lui, qui a quelques années de moins que les autres, c'est le premier ! C'est lui qui bascule le plus radicalement…* ». Et comme on le verra à la fin du livre – on ne dévoile rien –, « La Théorie de l'information, *c'est un peu la photographie d'un champ presque sociologique qui vire au mystique* ». Dieu est mort, mais *Google is alive*. ShannOFF, même, pour un fascinant paradoxe matrixien. •••



BUZZ #4

LA POSSIBILITÉ D'UN MICHEL HOUELLEBECQ

Aurélien Bellanger est l'auteur d'un essai publié en 2010 aux éditions Léo Scheer : *Houellebecq, écrivain romantique*. Ici et là, dans les colonnes de nos chers médias qui ne repompent pas du tout les communiqués de presse de l'éditeur, on ne cesse de faire le rapprochement entre les deux auteurs. On insiste même beaucoup là-dessus – dans *le Nouvel économiste*, en août, Pierre-Louis Rozynès nous assurait même que « *Les 486 pages laissent en effet la même sensation que celle d'un roman de Houellebecq. L'impression de lire exactement le même auteur. Ce n'est pas un roman houellebecquien, c'est du Houellebecq de synthèse* ». « *Aurélien Bellanger, le nouveau Houellebecq ?* », titraient même *Les Inrocks* récemment. Il faut bien l'admettre, c'est pas faux, essentiellement dans la première (l'enfance d'Ertanger à Velizy-Villacoublay) et dernière partie du roman (disons, le « Niel et les abeilles » et un piratage intégral de la vie des gens via *Facebook*, pour rester discrets). D'autant plus que, pour forcer le trait, l'auteur nous dévoile qu'à l'origine il voulait dédier son livre à *Wikipedia* ! On se souvient que l'on avait reproché à Houellebecq d'avoir plagié des formules de l'encyclopédie numérique dans son dernier roman en date, *La Carte et le territoire*. Bellanger s'en moque éperdument. Forcément, on plussoie : quel écrivain véritablement contemporain pourrait bien se passer d'Internet, notre mémoire collective, pour écrire un roman aujourd'hui ? « *Je voulais aussi que mon roman soit l'encyclopédie du grand n'importe quoi contemporain, et que tout cela prenne sens. Et puis je ne voulais pas que dans dix ans, on ne comprenne plus rien à mon livre. Je sais que l'heure est aux liseuses électroniques et à l'hypertexte, mais selon moi un roman doit être un tout : c'est un peu un acte militant de ma part, une façon d'œuvrer pour la littérature sur papier qu'il ne faut pas saccager* ». Reste le sexe (« *Internet était messianique, et comme tel, plus proche d'une boîte échangiste que d'un club SM* », phrase houellebecquienne, s'il en est), très peu présent dans *La Théorie de l'information*, mais largement remplacé par la technique, objet de tous les fantasmes, elle aussi – forcément, finalement. « *Pascal est clairement terrorisé par le sexe, ce n'est pas du tout un obsédé – sa kryptonite, c'est juste le Minitel* », précise Aurélien Bellanger. Ertanger n'a en vérité d'yeux que pour Emilie, une prostituée rencontrée dans un peep-show, comme pour garder un dernier lien avec le monde d'avant. Ou un roman de Houellebecq.

BUZZ #5

UN GEEK CHEZ GALLIMARD ?

Bellanger publie son premier roman chez Gallimard et dans « la Blanche » comme on dit (bref, tout ce dont un écrivain français dont c'est la vocation rêve depuis le berceau) : « *Je suis resté en contact avec Michel Braudeau* (son éditeur, chez Gallimard, *ndlr*) *depuis la parution de mon essai sur Houellebecq* ». Ex-libraire, puis au chômage pendant deux ans (l'occasion d'avaler des classiques : Flaubert, Proust, et surtout Balzac, dont *La Comédie humaine – La Théorie de l'information* lui doit beaucoup), Bellanger nous dit avoir « *entamé l'écriture du roman en 2009, juste après avoir compulsivement achevé tous les* Call of Duty *sur PlayStation* ». Gamer, Bellanger ? Pas vraiment. Geek, alors ? Contrairement aux apparences (littéraires), non plus : « *Je suis technophile, mais je n'ai même pas de smartphone. Je pense à la fois que la technologie va nous sauver et en même temps, quand je réfléchis à ça, je me dis que c'est débile !* ». N'empêche, côté littérature, Bellanger admire Neal Stephenson (dont le fameux *Cryptonomicon* est, selon l'auteur, le seul roman existant qui traite d'un sujet un peu similaire au sien) et William Gibson. Mais : « *Le geek d'aujourd'hui, quand je vois les reportages à la télé, a évidemment un côté très puritain, à l'image de Richard Stallman* (le père de Linux, *ndlr*), *dont j'ai lu le bouquin. Les codes moraux, ici, sont très rigides !* », s'offusque Bellanger. En outre, rien à voir avec ses études de philo, Bellanger dévore depuis l'adolescence le magazine *Sciences & vie Junior*. « *Mais ce sont les scientifiques qui m'intéressent, plus que la science en tant que telle. Comme avec la physique quantique où, tout d'un coup, il y a trente héros magnifiques qui ressortent...* ». Bref, pour chacun d'eux, comme pour Xavier Niel, la possibilité d'un roman.

LA THÉORIE DU CHAOS

La fiction rejoint-elle encore la réalité ? C'est ce nous avons demandé à l'intriguant Thierry Ehrmann, nominativement cité dans *La Théorie de l'information* d'Aurélien Bellanger, qui, de fait, pour avoir vécu au cœur des années réticulaires françaises, maîtrise parfaitement le sujet.

PROPOS RECUEILLIS PAR CYRIL DE GRAEVE
PHOTO : MARC DEL PIANO (POUR LA DEMEURE DU CHAOS)

Thierry Ehrmann, fondateur et président du Groupe Serveur ainsi que du juteux Artprice, depuis les années Minitel, est parmi d'autres personnalités éminentes et tout à fait stratégiques au centre du roman d'Aurélien Bellanger, dans lequel il apparaît comme une espèce d'antithèse à la fois obscure et idéale de Pascal Ertanger/Xavier Niel – certains affirment même qu'il serait bien plus au cœur du livre qu'il n'est paraît… Aujourd'hui, Ehrmann est le propriétaire de la très atypique « Demeure du Chaos », étonnante bâtisse totalement restructurée par ses soins en musée d'art contemporain dans la banlieue lyonnaise (un domaine qui s'étend sur 12 000 m² à Saint-Romain-au-Mont-d'Or), que tout à chacun peut visiter gratuitement.

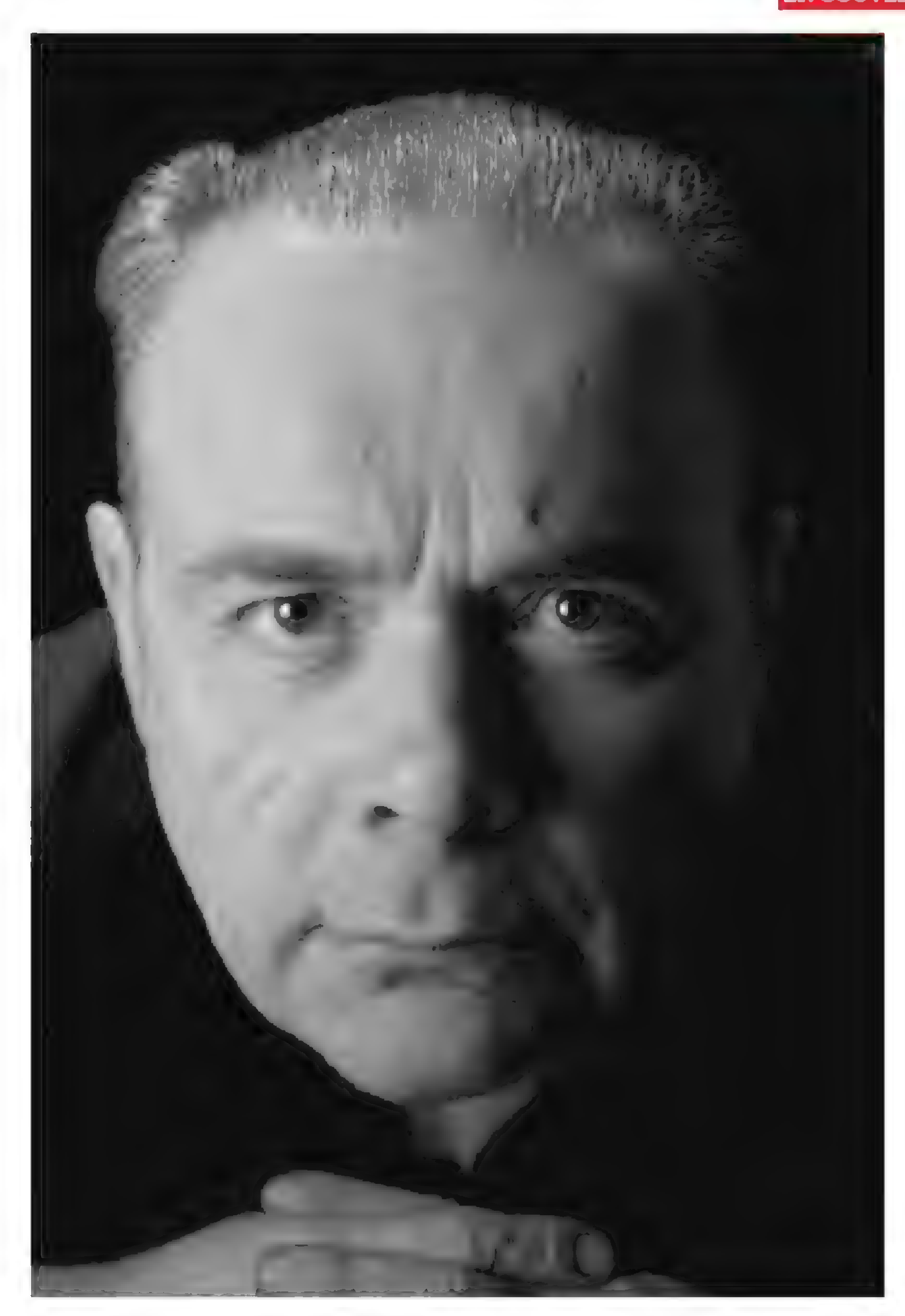
Chronic'art : Quel est ton avis général sur le livre d'Aurélien Bellanger ?

Thierry Ehrmann : Pour parler du livre, on est obligé d'analyser avant tout l'auteur, Aurélien Bellanger. Philosophe de formation puis libraire, il pourrait se situer parmi les nouveaux réalistes. Son premier livre, *Houellebecq, écrivain romantique*, se situe dans la lignée d'un Baudelaire ou d'un Novalis, en pleine période de romantisme allemand du XVIII[e] siècle.
Quant au livre, sa structuration est composée de trois chemins de fer : la théorie de Shannon, la société du numérique et une tradition balzacienne pour décrire son personnage principal, une sorte de Rastignac qui devient maître du monde par la force du destin. Pour lire depuis longtemps Houellebecq, il y a dans Bellanger une profonde influence de l'auteur des *Particules élémentaires* qu'il scotomise. Il survole son sujet qui est certes très riche en événements mais passe parfois à côté de mouvements philosophiques, sociologiques et politiques. La révolution du numérique de 1981 à aujourd'hui, vu sous le prisme d'une dizaine d'acteurs clés, ne se résume certainement pas au Minitel rose et à la fortune facile ! Cette période a démembré littéralement la sphère informationnelle que détenaient le pouvoir et les grandes familles, en tant qu'Etat-nation. Une démarche singulière l'aurait mené entre autres sur *Time Magazine*, dans une interview intitulée « *The Art of Information* », où je suis longuement interrogé sur cette révolution du savoir que l'on rapproche de la Renaissance européenne, pour arriver à la révolution du numérique. Dans cette même interview, j'aborde la notion de « Noosphère » de Vernadsky et Teilhard de Chardin désignant la « sphère de la pensée humaine », pour décrire notre période. Dans le même esprit, *Time Magazine* a longuement enquêté sur Net Mobility, que j'ai créé au début des années 90 et qui regroupe près de 900 membres dans le monde. Ceux-ci ont comme caractéristique commune d'avoir brillamment réussi dans l'Internet et d'être restés fidèles à la philosophie de Hakim Bey (*l'auteur de* TAZ, ndlr). Dans le livre, il est dommage que l'auteur n'ait pas pu développer l'anthropologie de la révolution numérique qui a commencé dès 1983…

> THIERRY EHRMANN :
> ***« La révolution du numérique de 1981 à aujourd'hui, vu sous le prisme d'une dizaine d'acteurs clés, ne se résume pas au Minitel rose et à la fortune facile ! »***

La fameuse théorie de l'information de Shannon sert de toile de fond au roman. A ce sujet, et à propos de tous les chapitres intercalaires que Bellanger mêlent largement à sa narration, comment juges-tu son travail ?

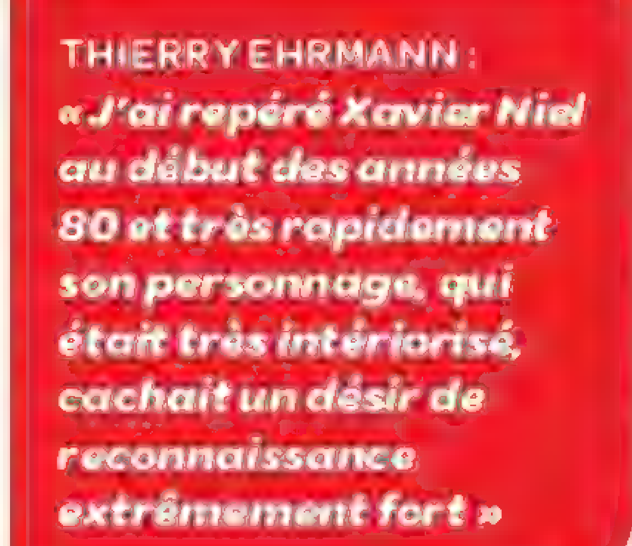
Bellanger s'empare de Shannon, dont le génie a été d'appliquer le code binaire à des sciences dures. Durant la Deuxième Guerre mondiale, •••



Shannon a travaillé pour les services secrets américains en tant que spécialiste en cryptographie. C'était un mathématicien dont une partie des travaux ont été déclassifiée dans les années 80. Contrairement aux idées reçues, il est rentré en conflit avec les sciences de l'information et de la communication et s'en est tenu à son opus *Mathematical Theory of Communications* publié en 1948. En marge de Shannon, McLuhan mais aussi Mattelart se sont emparés de la théorie de Shannon avec un discours utopique sur la communication. Shannon a refusé d'apporter sa contribution aux sciences humaines, sociales, du langage, des sciences cognitives et de la philosophie. Il fait d'ailleurs partie du Corpus des 1200 portraits peints au sein de la Demeure du Chaos.

En ce qui concerne les passages où tu interviens directement (et nominativement) dans le livre, cela correspond-il à la réalité ? Est-ce qu'on peut dire que Bellanger est plutôt bien renseigné ?
L'auteur opère quelques confusions et procède par stéréotypes. Pour être clair, nous sommes à 30% de fiction avec une structuration qui est propre à l'auteur mais qui n'est pas loin d'une certaine réalité. La force de son écriture réside justement, peut-être, dans cette confusion sciemment organisée...

La description que l'auteur fait de toi (« ancien punk luciférien », « business man cyberpunk », « théoricien du chaos », « post-humaniste / trans-humaniste », « chevalier de l'apocalypse ») te satisfait-elle ?
Je suis toujours resté dans la mouvance punk, en tant que mouvement culturel contestataire. Le mot « luciférien » employé par l'auteur n'a rien à faire avec ma vie et le mouvement punk. Concernant la notion de théoricien du chaos, je ne peux que me reconnaître en tant qu'auteur et plasticien de la Demeure du Chaos. De même, j'ai écrit plusieurs essais et romans sur le chaos originel, alchimique et scientifique. Concernant le transhumanisme, j'assume parfaitement d'adhérer à ce mouvement culturel et intellectuel. Différentes performances de la Borderline Biennale 2011, au cœur de la Demeure du Chaos, avec des performers venant des cinq continents, étaient d'ailleurs organisé sous ce thème-là.



Quels ont réellement été tes rapports directs avec Xavier Niel (Pascal Ertanger, dans le roman), depuis les années Minitel ?
J'ai repéré Xavier au début des années 80 et très rapidement son personnage, qui était très intériorisé, cachait un désir de reconnaissance extrêmement fort. Il faut lui reconnaître une puissance de travail hors norme, une capacité à se régénérer des épreuves de la vie. La construction de Xavier s'est souvent opérée sur les attaques dont il a été victime à de nombreuses reprises. En cela, il faut bien l'admettre, Aurélien Bellanger montre une sensibilité de Xavier qui n'est pas loin de la vérité...

Quel regard personnel portes-tu sur cette « Histoire de France de la vie connectée » ?
Dans un portrait du *Monde* publié en 2001 intitulé « L'iconoclaste de la Net économie », j'avais déclaré qu'Internet est le fils naturel de Proudhon et Bakounine. Il faut préciser que Groupe Serveur, que j'ai fondé, a été le premier provider en 1985. Artprice, qui est cotée au SRD L.O. est le leader mondial de l'information sur le marché de l'art avec près de 1,7 million d'abonnés, est née sur le Minitel. Durant cette période qui a démarré vers 1981, nous étions une dizaine à dématérialiser toutes les sciences humaines en inventant une nouvelle économie. Très rapidement, je suis revenu à mon vieux maître Pythagore qui disait que tout est nombre à l'exception des émotions humaines non quantifiables, indicibles et se jouant des nombres. Sur un plan politique, certains hauts membres de l'administration avaient compris que notre puissance de feu en matière d'information était dix fois plus puissante que la grande presse, en nombre d'individus touchés avec des coups divisés par cent. C'est à partir de ce moment-là qu'une guerre fratricide nous a opposé au pouvoir...

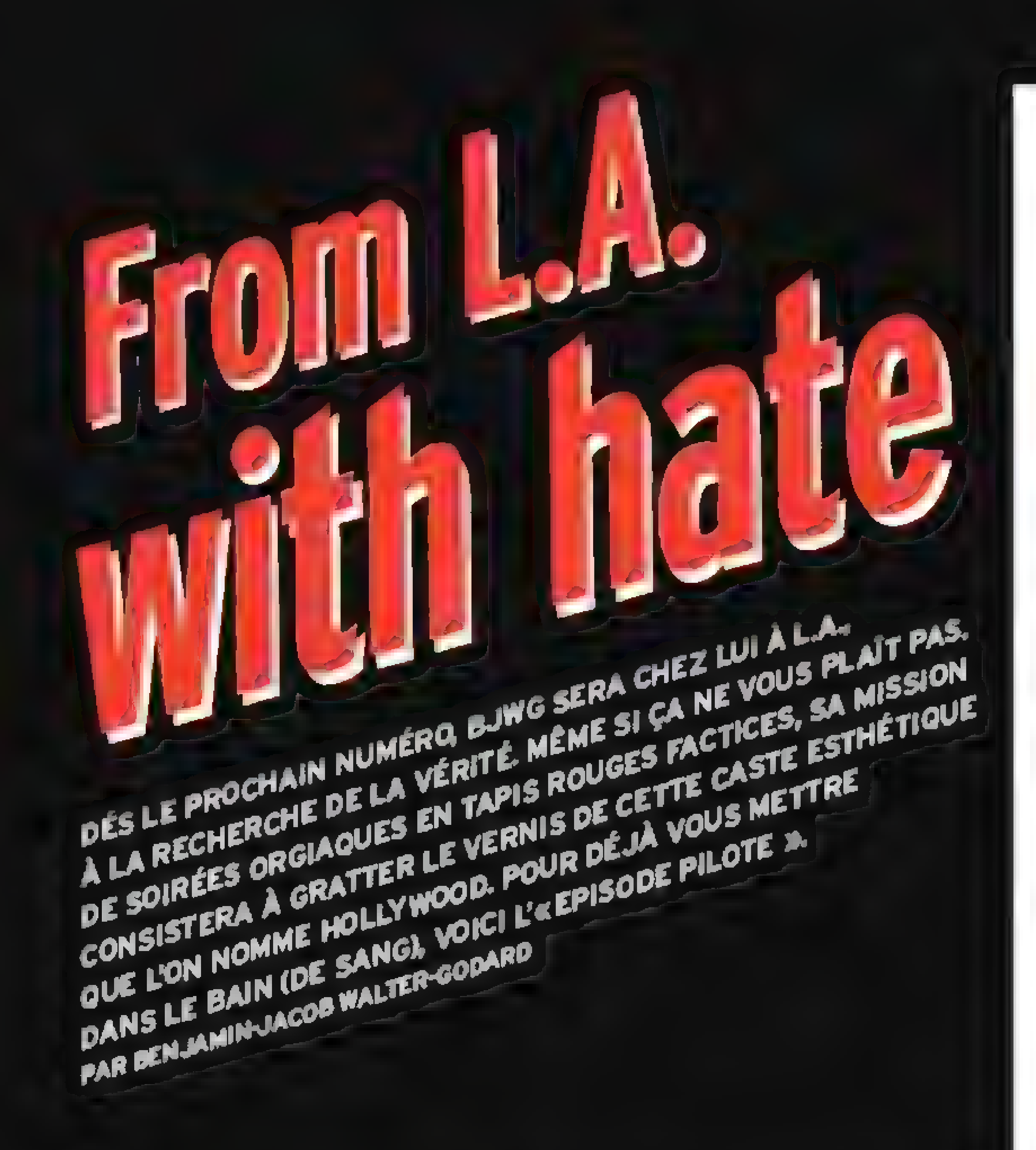
Selon toi, quel est le problème, ou la spécificité, de « La France et la modernité » ?
Une phrase résume tout, que j'explique souvent dans les amphithéâtres d'étudiants auprès desquels j'interviens : la France est victime du colbertisme high-tech. Le meilleur exemple est que la toute puissante DGT, ancêtre de France Télécom, avait centralisé l'Internet français à partir de Paris, ce qui relève d'une bêtise absolue, le protocole Internet étant par nature décentralisé comme son ancêtre Arpanet.

L'angle choisi par Bellanger est assez noir, pour ne pas dire franchement eschatologique à la fin. Qu'en dis-tu ?
Grand lecteur d'anticipation et de SF, je ne peux que cautionner cette sortie de piste qui, malgré quelques erreurs de jeunesse, donne une vraie légitimité au roman.

Quel est précisément aujourd'hui ton rôle, et celui de la Demeure du chaos, dans le développement des réseaux en France et à l'International ?
Cet été, *Libération* a publié une longue interview dans laquelle j'expliquais le rôle politique de la Demeure du Chaos où il fallait accomplir ce Grand Œuvre au sens alchimique, quel qu'en soit le prix, le hurlement des bourgeois, la vindicte des hommes en noir, l'anathème des moralistes. Chaque année, près de 120 000 personnes viennent gratuitement et librement à la Demeure du Chaos, rebaptisée « *Abode of Chaos* » dixit le *New York Times*, pour lire ses entrailles face à un monde qui se déconstruit et où l'histoire se venge de Fukuyama depuis le 09/11. Nous sommes par ailleurs en train de bâtir l'Internet profond (*hidden Internet*) qui nous permettra bientôt de retourner dans une logique de disparition avec une théorie Deleuzienne. L'IPv6 (*l'aboutissement des travaux menés au sein de l'IETF au cours des années 1990 pour succéder à IPv4 - adresses de 128 bits au lieu de 32 bits*, ndlr) qui est censé être le ficage universel de l'informatique, la robotique et la bureautique, est détourné pour créer l'« Inframince » que n'aurait pas renié Duchamp.

Que penses-tu de ce fameux texte de « Xavier Mycenne » sur la singularité française, un texte fictif rédigé auparavant par Bellanger et ajouté finalement dans son roman ? Il semble résumer tout le livre et la pensée de l'auteur au sujet de la France et la technologie...
Les 30 Glorieuses peuvent être interprétées avec les grands corps de l'Etat propres à la France, comme une approche de la singularité technique. Curieusement, nous avons précédé en utopie la Silicon Valley dans les années 60, mais les grands corps étatiques ont pris peur devant la révolution numérique qui effondrait toute forme de hiérarchie sociale que constitue la singularité française.

Voir le site de la Demeure du Chaos : abodeofchaos.org





« Au cinéma, tout le monde se fout du cinéma. Seul compte le cinéma qu'on en fait ! » Je sens que les spectateurs naïfs et meurtris dans leur chair que vous êtes ne comprenez rien à cette citation pompeuse... Laissez-moi vous éclairer par une image. Aux Etats-Unis, le cinéma c'est un samedi normal aux studios Universal de Los Angeles : des cars de touristes *made in Japan* ne venant uniquement que pour s'asseoir dans un petit train en plastique dirigé par le sosie de Whoopi Goldberg ! En France, c'est différent... En France, ce serait comme voir Frédéric Bigbidet (« Gros Bidet » en français, rien à voir avec Gros Minet) jouer à *« Qui a la plus grosse ? »* avec Nicolas Bedos au Baron... Et entre les Studios Universal et le Baron, personnellement je choisis les Studios. Voilà donc pourquoi je pars à L.A !

Je pars aussi pour rendre hommage à mon oncle, mort au cœur de l'été 2012. C'était Ernest Borgnine mon tonton. Oui, par alliance. Je me souviens encore d'un CDG-LAX fait en sa compagnie il y a quelques mois. Ernest avait failli régurgiter les petits fours au saumon de la classe business devant la vision de *L'Amour dure trois ans*. Impossible de trouver la télécommande, coincée sous le gros cul de tonton. Je profitais de cet aparté pour lui faire comprendre comment fonctionnait le cinéma en France. *« C'est simple. Tu reçois de l'argent avant de faire ton film, ça s'appelle l'exception culturelle ! Tu reçois donc de l'argent d'une grande banque, le CNC... Quoi, quelle banque ? Eh bien, c'est un consortium avec à sa tête un homme n'ayant aucun rapport avec la création d'un film, et qui réunit une petite équipe de gens qui se connaissent bien pour lire les scénarios et lever ou baisser le pouce en signe de satisfaction ou de mécontentement. Après, tu vas en soirée, tu rencontres une fille potable, tu la tringles et tu la fais jouer dans ton film. Si cette fille est l'enfant d'un célèbre producteur qui ne veut pas parler de ses parents (bien trop timide la petite), artistes eux-aussi, c'est encore mieux ! ... Quid des mecs ? Ah oui eh bien, l'important est de trouver ensuite de jeunes gens de notre époque, des garçons qui pourront muer devant la caméra. Et chevelus ! »*. Ce bon vieux cowboy qu'était mon oncle avait visiblement du mal... Devant ses yeux, Gaspard Proust, coincé dans l'écran LCD 4/3 et 23 pouces d'Air France, résonnait comme une pub HSBC.

L'autre déclic fut sans conteste l'annulation monacale de la promo du nouveau Batman à Paris. Un mec aux cheveux orangés bute des quidams dans le Colorado et voilà qu'ici, à l'hôtel Bristol, des critiques de cinéma sont jetés sur le trottoir sale de la rue du Faubourg Saint-Honoré ! Pour la première fois en quelques années de métier, je voyais mes camarades sur le point de craquer. Non, ils n'allaient pas rencontrer Christopher, Christian et Marion pour leur demander ce qu'ils préfèrent le plus dans le cinéma français. Et non, nous n'entendrons donc jamais Christopher nous parler de son amour invétéré pour le cinéma d'Alain Cavalier, Christian ressusciter les fantômes de Louis Feuillade et Marion nous expliquer que son personnage est touchant car il ressemble beaucoup à un *« mélange entre Marcel Cerdan et un ange »*. La même Marion que, de mes propres yeux boursouflés et rougis, j'ai vue s'effondrer en larmes dans les salons, trop petits pour elle, du Bristol, mais recueillie par les bras énamourés d'attachés de presse donnant de leur personne, façon Restos du cœur.

Voilà donc pourquoi je décide de quitter cette France renaissante, cette France de gauche, libre et créative, sous la férule de grands rebelles, de gauche, qui s'échangent les postes de rédacteurs(trices) en chef, de gauche, avec une virtuosité... toute de gauche vêtue. Moi-même grand obsédé sexuel et cocaïnomane fasciné par l'argent, donc de gauche, je ne vous parlerai pas des sujets qui fâchent. Je serai le sujet qui fâche. Je vais vous raconter toutes ces histoires dont vous raffolez bande de pervers, geeks, salopes et autres branleurs ! Pour vous, je vais scalper cette Babylone occidentale. Pour vous, je vais raser les murs des villas de Pacific Palisades, déposer ma semence sur les tapis rouges de Sunset Boulevard et m'échouer tel un sosie de Harvey Weinstein sous cortisone dans les soirées du Marquis et du Marmont. Des noms qui font pitié, mais des noms qui font bander. A partir de maintenant, je vais vous forcer à regarder !



ET SI ON REFAISAIT LE MATCH?

PES 2013 | FIFA 13

Radiographie du football télévisé

FIFA et PES, c'est un peu comme la droite et la gauche. On demande leur différence, mais au fond on sait que le football, comme la politique, n'en est plus l'enjeu. Retour sur une réalité qui déborde du jeu vidéo pour nous parler du passé, présent et futur médiatiques du sport le plus regardé au monde.

C'est quasiment devenu une tradition. Alors que dans les stades, les championnats repartent pour une nouvelle saison, le jeu vidéo signe aussi sa rentrée footballistique avec l'arrivée des dernières moutures des *FIFA* et *PES (Pro Evolution Soccer)*, deux monstres sacrés d'un genre dont ils sont désormais les seuls représentants. Une tradition qui révèle surtout l'absence de toute concurrence. L'arcade pure de *Virtua Striker*, le style à l'anglaise d'un *Kick Off* ou la fluidité d'un *Sensible Soccer*, toutes ces différentes conceptions du football en jeu vidéo ont été condamnées à disparaître, barrées par une seule idée, celle de calquer non pas tant le sport que sa représentation médiatique.

L'intime et le collectif

L'hégémonie du football sur la sphère médiatique repose au fond sur sa capacité, plus que tout autre sport, à créer l'événement et décider du résultat d'un match entier par un seul but, une seule action, ou un coup du sort. La main de Dieu de Maradona et son slalom contre l'Angleterre en 86, la sortie de Schumacher sur Battiston en 82, le coup de boule de Zidane, le téléspectateur s'est approprié ces événements, tout en les intégrant dans la mémoire collective du football, tantôt injuste, tragique, ou géniale. De sorte qu'à chaque partie, ce sont les émotions, toujours identiques et pourtant toujours neuves d'un match télévisé qui viennent hanter le joueur, l'amener à jouer avec ses souvenirs et refaire l'Histoire. Avant *PES*, à travers le mode scénario d'*International Superstar Soccer*, son mythique ancêtre sur Super Nintendo (et Nintendo 64), il était ainsi possible de refaire le maudit France Bulgarie de 1994 ou encore inscrire le but en or de l'Euro 1996, pour effectuer un raccord au réel selon l'Histoire du football. Bien avant d'accéder au réalisme des générations actuelles, Electronic Arts, de son côté, comprit aussi qu'il était essentiel que sa série





PES 2013

PES 2013 fait penser à des joueurs comme Giggs ou Totti, à leur sommet dans les années 2000 mais désormais sur le déclin. Comme eux, le jeu n'a plus sa splendeur d'antan, mais sa propension à faire naître des actions magnifiques rappelle un génie plus rare.

Pro Evolution Soccer 2013 (Konami)
Xbox 360 / PS3 / PS2 / PC / Wii / 3DS / PSP



FIFA 13

FIFA 13 s'inscrit déjà dans la continuité d'une version 2012 prometteuse mais perfectible (bugs de collision, interface lourde). A ces corrections, il faudra aussi voir si dans les faits, l'intégration d'une version mobile augure ou non de nouvelles pratiques.

FIFA 13 (Konami)
Xbox 360 / PS3 / PS2 / PC / Wii / 3DS / PSP / iPad

soit mondaine, qu'elle s'accapare les licences, les vrais noms des joueurs et des stades, et se déploie sur les grandes compétitions, tout cela pour permettre au joueur de toucher à ses affects de téléspectateur.

Glorieuse incertitude

A l'arrivée de la génération PS2, le génie de *PES* fut alors de ne plus seulement singer les souvenirs ou le monde du football en reprenant ses signes, mais de faire basculer le jeu vers une dimension du football médiatique jusqu'alors inaccessible, celle de sa glorieuse incertitude. Alors que la série des *FIFA* jouait la carte arcade avec des dribbles spectaculaires et des contrôles simplistes, *PES* explorait la géométrie du terrain, faisait utiliser les ailes, exploiter la profondeur pour tenter d'effacer le gardien seul face au but ou d'envoyer une balle piquée. Mais en dépit de toute sa possible maitrise, PES rendait toujours le joueur tributaire d'une imprévisibilité inhérente au jeu, de multiples possibles, instables et fugaces. On y pestait contre les contrôles approximatifs, les occasions gâchées, l'arbitrage mauvais, en d'autres termes contre tout ce contre quoi on peste en réalité et devant sa télé. Ce n'était pas le fruit du hasard que de voir l'arbitre italien Pierluigi Collina faire la couverture de *PES 3* et *4*. Le joueur de PES passait au tribunal d'un programme arbitraire, faisant tenir à un imperceptible mouvement du pouce, un caprice du programme, ou une infinitésimale pression sur tel bouton des riens suffisants à produire une action fantastique ou la faire échouer. Parce qu'il était ainsi possible de basculer de l'échec au succès, toute action formulait le souhait de voir sa tentative réussir, et conjurer le mauvais sort face au programme, l'occasion de devenir cette fois, l'espace d'un instant, le spectateur de sa propre destinée.



Barça Chelsea

Sur la dernière génération de machines, la perte de vitesse de *PES*, conjuguée au regain de forme de *FIFA* ne s'expliquent pas seulement par les difficultés des japonais à exploiter leur puissance graphique, mais aussi par une évolution de regard que *PES* n'a pas su saisir, à l'inverse de son concurrent. Il suffit de voir les matches que diffusent Canal plus, saturés de ralentis, gros plans et des multiples changements de caméra comme autant de fiertés techniques, de même que le débat sur l'arbitrage vidéo qui ne cesse de peser sur la perception du football, le soustrayant quasiment de sa propre médiatisation galopante. Disséqué et analysé à coups de statistiques et palettes graphiques, le football ne supporte désormais plus les approximations, mais se révèle comme une affaire de scrutateurs besogneux, au plus près des mêmes joueurs et des mêmes équipes que l'on connaît désormais par cœur. Selon cette voie, *FIFA* a su dès l'épisode 2008 ralentir le rythme du jeu et donner une inertie à ses footballeurs virtuels, introduire une dose de patience, intégrer la science du pressing et de la défense (*FIFA 2012*), jusqu'à travailler essentiellement sur les collisions physiques, points sur lesquels *PES 2013* tâtonne encore. Sur la touche, la série de Konami apparaît maintenant presque comme le refuge des nostalgiques d'un football moins calculateur et plus jouissif, las de cet horizon ultime et invariable que FIFA poursuit encore, vaille que vaille : simuler non pas le football, mais sa retransmission télévisée, et assouvir les fantasmes du téléspectateur joueur, au cœur de l'hypersphère médiatique.


ANIMAL COLLECTIVE
EST-IL ENCORE UN
GROUPE BIZARRE ?

ANIMAL COLLECTIVE

Feed Me Weird Sounds

Que peut faire le groupe le plus emblématique d'une génération de kids connectés au cloud à l'heure du neuvième album ? Aller dans le sens de l'histoire plutôt que l'inventer. A l'heure où Animal Collective ralentit sa course à l'inouï, voici son vrai arbre généalogique, loin des MGMT et autres épigones surmarketés que ressasse en boucle la presse.

PAR JULIEN BECOURT, MATTHIEU CLERVOY & MATHIAS KUSNIERZ

C'est la première fois depuis *Feels* que le groupe se retrouve pour répéter à Baltimore plutôt que de s'envoyer des fichiers entre l'Europe et les USA, pour un résultat plus dense encore que *Merriweather Post Pavilion*. Trop plein, trop digital, trop 2015 ? Si le groupe est devenu plus *mainstream* au fil de son évolution, il faut saluer le tour de force accompli : avoir infiltré tous les cerveaux en se renouvelant constamment en quinze ans d'existence, sans jamais battre en retraite devant les expérimentations cheloues. C'est ce qu'on a tout de suite salué chez *Chro*, bien avant que toute la presse ne s'emballe.

Si Animal Collective est devenu plus mainstream au fil de son évolution, il faut saluer le tour de force accompli en quinze ans de carrière

Plus que d'être une incarnation sonore de toutes les contradictions de l'époque (dématérialisée et charnelle, cérébrale et jouisseuse, primitive et surproduite, sentimentale et sans attache), leur musique a ouvert une ère dans le paysage musical : celle d'un tropisme forcené vers les confins étranges et les voies inexplorées du passé. Souvenez-vous : à la fin des années 90, le post-rock tente d'évacuer pour de bon le rock'n'roll à coups de principes avant-gardistes. Gros retour du réel dans la face et débarquement massif de groupes en « The ». Mais derrière, Animal Collective prépare sa tambouille néo-primitiviste. Après ça, tout le monde deviendra revivaliste, comme si AC avait ouvert à tous le droit d'aller puiser dans le passé et les musiques les plus bizarres. Le *revival* comme principe de modernité, dernier avatar d'un postmodernisme qui ne sait plus où donner de la tête ? **M.K.**



CUL-DE SAC ÉLECTRONIQUE

Animal Collective est-il devenu électronique à mesure de son évolution ? Décryptage d'un malentendu.

La presse a collé toutes les épithètes à cette musique de pandas et de crocodiles, tentant par tous les pièges linguistiques possibles de capturer son essence et de la jeter dans le bocage de l'actualité excitante – elle n'a jamais trouvé qualificatif plus fourre-tout que le mot « électronique », sauf les horribles tartes à la crème « psychédéliques » et « *freak folk* » qui ne saisissent pas le moindre gramme du sang chaud qui parcourt le collectif. Cela fait pourtant des années que la chasse à l'homme dure, que les masques des uns et des autres sont mis à prix et que l'industrie entière meurt d'envie de faire commerce de leur peau – il n'y a pas la moindre trace de sang qui, dans le fouillis de biotopes traversés par la meute, trahisse un quelconque ADN « électronique ». Il reste qu'au gré de ces migrations, ces chasseurs de tendances ont bien sûr relevé des empreintes suspectes comme autant de fausses pistes : il y eut d'abord ce premier chausse-trappe, observé avec beaucoup de sérieux, du sigle Daft Punk flottant sur le t-shirt de Panda Bear à l'annonce de son *Person Pitch*, nourri à l'échantillon et aux torsions de potards. Et pour cause, le faux évènement qui suit, *Strawberry Jam*, correspond peu ou prou à ce moment où le quatuor s'octroie un semblant de liberté avec une descendance électronique, sans toutefois franchir le pas au-delà des formes. On trouvera toujours sur *Centipede Hz* ces à-coups métalliques et futuristes pour remplacer les frottements de guitare, mais ceux-ci ne changent rien au jeu fondamental de la répétition et du hasard dans leurs créations. C'est plutôt au travers des avatars Pantha Du Prince et Teengirl Fantasy, sur les morceaux desquels on entend Panda Bear (*Stick to my Side* et *Pyjama*), qu'on approchera au mieux une possible incarnation électronique : une énigme aussi peu soluble que la réconciliation des courants minimaux de Cologne (Gas, Kompakt) et des puissantes nappes de Roland en descente de Chicago qui les inspire. Libre à nous tous d'en imaginer la synthèse. **M.C.** •••



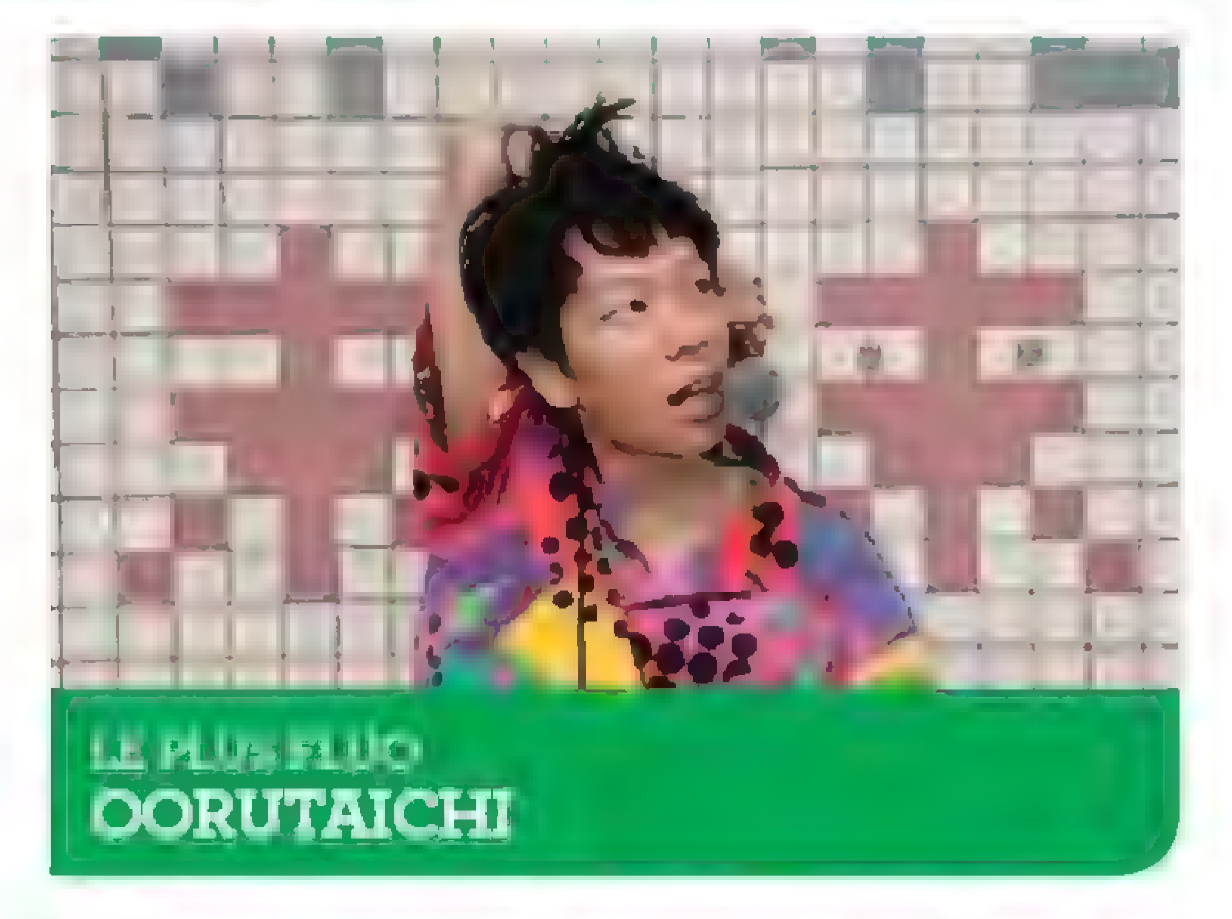
ART BRUT ET BIZARRERIES

Parce que la presse rabâche toujours les mêmes connivences lorsqu'il s'agit d'AC, petit tour d'horizon des groupes craqués qui forment la famille un peu vite oubliée du groupe.



LES PLUS SAUVAGES
BOREDOMS

Boredoms comptent parmi les artistes qui ont le mieux incarné l'idée d'art brut en matière de musique. Non seulement les pochettes psyché-craquées de leur série *Super Roots* administrent une saine cure de démence mais les disques eux-mêmes explosent tous les cadres connus de la raison musicale. Depuis les derniers albums terminaux (*Vision Creation Newsun* et *Seadrum*), eYe multiplie les projets démesurés. Nous, on attend chacun de ses gestes comme une apparition de Dieu sur la montagne. **M.K.**



LE PLUS FLUO
OORUTAICHI

Taichi Moriguchi est une constellation à lui tout seul. Avec Oorutaichi, il produit un vortex de percussions éthno-décentrées et de farandoles chantées dans un langage inventé. Il joue aussi avec DJ Shabu Shabu (dans Obakejaa), Ytamo, Muneomi Senju (ex-Boredoms) et Naoko Kamei (dans Urichipangoon) ou Taku Hannoda dans son duo expérimental Berebo et se paie même le luxe de sortir des chansons sublimes. Sa musique est le feu d'artifice pop le plus naïf et touchant entendu depuis des lustres. **M.K.**



LES PLUS ETHNOS
SUN CITY GIRLS

Inspiré de Captain Beefheart et des Residents, du free-jazz le plus sauvage et des folklores d'Asie, d'Inde ou du Moyen-Orient, le mythique trio de Seattle a sorti plus d'une vingtaine de disques sur son propre label (Abduction), sans jamais faire le moindre compromis avec l'industrie musicale. Depuis le décès en 2010 du batteur Charles Gocher, les frères Bishop tracent leur route en solo, tout en faisant découvrir d'insolites sonorités non-occidentales via leur label Sublime Frequencies. **J.B.**



LES PLUS PSYCHÉ
KEMIALLISET YSTÄVÄT

Le vrai-faux collectif Kemialliset Ystävät a germé en 1996 dans le cerveau de Jan Anderzen, plasticien finlandais fanatique de folk psyché et de musique d'avant-garde. Retranché dans son home studio de Tampere, l'énergumène élabore un kaléidoscope de sonorités acoustiques et électroniques qui s'enchevêtrent en une prodigieuse cosmogonie audiovisuelle. Tout ce qu'Animal Collective a tenté de produire avec de gros moyens est ici habité par un esprit artisanal et authentiquement *do it yourself*. **J.B.**



3/5 La musique d'AC est désormais à l'avenant de son artwork translucide : surtechnologique, elle sature l'espace sonore d'informations processées et perd en sauvagerie ce qu'elle gagne en hypermodernité. Trop dense pour une oreille humaine, elle a retranché à sa capacité d'émerveillement. En mutant en serpent de mer bariolé et digital, elle devance pourtant encore d'une bonne foulée la concurrence. **M.K.**

Animal Collective - Centipede Hz (Domino Recordings)

ANIMAL, ON EST MAL

Dans l'héritage d'Animal Collective, il y a aussi un public et une attitude. Parfois pour le pire !

On aurait aimé chanter *ad vitam* les louanges d'Animal Collective en nasdat, main dans la main avec la fratrie *freaks'n'geeks* d'un Nouveau Monde post-11 Septembre. Animal Collective incarnait alors cette Amérique à rebours qui aspire à la fois à l'éclat du soleil californien et à l'extase des drogues hallucinogènes, aux contours bariolés d'un free-folk pop et à l'acrimonie du noise *DIY*. Toute une frange de la jeunesse se reconnaissait dans cette quête sonore d'un Eden à la fois primitif et hypermoderne. Ces gamins masqués irradiaient d'une telle euphorie qu'on avait presque envie de les serrer dans nos bras. Musique locale et verticale pour monde global et horizontal. Sans même s'en rendre compte, Animal Collective expiait à la fois la guerre en Afghanistan et le génocide des Amérindiens et redéfinissait le psychédélisme à sa manière : plus radical que Mercury Rev, plus taré que les Flaming Lips, plus frénétique que Spacemen 3.
Douze ans plus tard, les agités de la *New Weird America* ont été absorbés par les nouvelles enseignes de la hype : *Vice* et autres *Pitchfork* se sont transformés en totems de la jeunesse libérale. Le cynisme a repris ses droits. La musique indé s'est figée en genre musical dirigé par la classe moyenne-supérieure blanche et se vit de plus en plus comme un phénomène d'arrivisme social pour la soi-disant génération Y. Animal Collective sont devenus malgré eux les ambassadeurs de cette faune de modeux alter-capitalistes qui se fait des *balls* en or dans l'industrie culturelle. Malheureusement pour nous, depuis que les sauvages se sont laissés domestiquer, le groupe a égaré en route son étrangeté et son aura animiste et chamanique. Non que l'on snobe la *success story*, bien au contraire, on aurait rêvé d'un nouveau départ civilisationnel, une révolte dans l'allégresse de tous les damnés de la terre. Las, Animal Collective s'est mis à ressembler à une bande de pantins qui chante à tue-tête, engluée dans le glucose le plus écœurant. Si l'on ne risque toujours pas de les entendre en fond sonore chez Starbucks ou H&M, on peut en revanche être sûr que le hipster de base, avec son swag de faux-cul en mode backpacker qui en a sous le pied, répondra toujours présent aux cris de ralliement du collectif hyperactif, même quand celui-ci tourne à vide comme une centrifugeuse où la chantilly n'en finit plus de mousser. **J.B.**

COSMOLOGIE POUR LE TEMPS PRÉSENT

Animal Collective a fait de Brooklyn une vraie jungle, où la diversité la plus étrange côtoie parfois le conformisme le plus plat. Passage en revue botanique.

AC restera le groupe qui a un temps fait de Brooklyn le centre du monde *indie* et déclenché le bourgeonnement d'une énorme scène dont a émergé le meilleur comme le pire (Prince Rama ?). Comme pour la scène *no wave*, la conjonction de quelques groupes phares, d'un label (Paw Tracks) et d'une jungle local a permis à Black Dice de poursuivre son salutaire travail d'exploration tout en offrant à Eric Copeland un espace pour faire entendre son *alien music*, et à Gang Gang Dance, White Magic ou Blood On The Wall de bénéficier de la lumière qui arrivait sur Brooklyn. Malin, le groupe sait capter quand le vent change de direction. Voir cette web radio participative au look *rainbow bad trip*, où chacun peut concocter et uploader ses mixes à partir de sons zarbis fournis par le groupe. Ruse marketing ou coup de pif sur la « cloudification » imminente de la musique, on peut maintenant dresser la carte du cosmos musical qui gravite autour du groupe, de Silver Apples à Codek en passant par Spectrum. **M.K.**
radio.myanimalhome.net



SAMSUNG / APPLE

Les sentiers de la gloire

Avant de partir rejoindre le designeur originel, Steve Jobs a laissé à Apple un fabuleux héritage : une guerre judiciaire mondiale avec les principaux constructeurs de smartphones, dont le géant et gênant coréen Samsung en première ligne de mire. Etat des lieux, sur le front.

PAR BRENDAN TROADEC

Janvier 2010, dans sa maison nichée au cœur du vieux Palo Alto, 2101 Waverley Avenue, Steve Jobs enrage. Face à son biographe attitré, Walter Isaacson, le patron d'Apple se lance dans l'une de ses fameuses tirades aux limites de l'hystérie dont il a le secret : *« Google pille notre iPhone ! C'est du vol manifeste. De la rapine de brigands ! Je donnerai mon dernier souffle s'il le faut, et je dépenserai jusqu'au dernier penny des quarante milliards que nous avons en banque pour avoir gain de cause. Je détruirai* Android, *parce que c'est un produit volé. Je vais lancer une guerre thermo-nucléaire ! Ils vont avoir la peur de leur vie, parce qu'ils savent qu'ils sont coupables. Hormis son moteur de recherche, les produits Google* – Android, Google Docs – *sont nuls »*. Quelques jours plus tôt, le fabricant taïwanais HTC vient de sortir un téléphone sous *Android*, le système développé par Google, comprenant suffisamment de similitudes et de technologies déjà présentes sur l'iPhone pour provoquer Apple. Le 2 mars 2010, la firme de Cupertino dépose une première plainte auprès de la US International Trade Commission pour la violation d'une vingtaine de brevets. C'est le début d'une croisade sans fin et sans frontière pour Apple. En ligne de mire : le système d'exploitation *Android*, mais celui-ci est proposé presque gratuitement aux constructeurs par Google quand il ne s'agit pas, comme avec le Nexus One d'HTC, d'un co-développement du téléphone avec le géant de Mountain View. Apple attaque donc au porte-monnaie et vise en priorité les fabricants, plutôt que d'affronter directement le moteur de recherche. Via la prochaine version de son système d'exploitation pour mobiles et tablettes,

iOs, la firme à la pomme s'apprête tout de même à se débarrasser des principales applications *Google* logées nativement sur l'iPhone : *Google Map* et *YouTube*. Il ne restera plus à Google que la solution de l'implantation de son moteur de recherche par défaut dans le navigateur Internet d'Apple.

Le suiveur le plus rapide du marché

Mais à Cupertino (le campus californien d'Apple) on a aussi découvert que l'on n'est jamais mieux trahis que par ses meilleurs amis. Samsung, le tentaculaire *chaebol* (sorte de conglomérat) coréen qui fabrique pour partie les processeurs ARM de l'iPhone, les mémoires Flash et DRAM, utilisés par les téléphones d'Apple, soit 26 % du coût de fabrication d'un iPhone, a également mis en marche « la photocopieuse ».
En plus d'implanter *Android* dans ses tablettes et mobiles, Samsung Electronics Co. Ltd s'inspire très librement du design dans « l'air du temps » de l'iPad et de l'iPhone pour ses propres produits. En août 2010, Samsung se vantait dans *Le Point* d'être « *le suiveur le plus rapide du marché* ». Au troisième trimestre 2011, le groupe en fait la démonstration : la part de marché de Samsung dans les ventes mondiales de smartphones dépasse pour la première fois celle d'Apple. Le Coréen détient alors 20% du marché face au Californien dont les ventes reculent à 14,5%. Une situation encore d'actualité aujourd'hui, la part d'Apple ayant même chuté à 6,9 % de part de marché au deuxième trimestre 2012.

Motorola est au fond du trou, mais sa bibliothèque vaut le détour : 17 000 brevets dans les télécoms. De quoi alimenter l'effort de guerre, pour Google...

Google chafouin

Dans l'espoir de ralentir la progression de ses concurrents, Apple est donc condamné à se défendre en attaquant Samsung en justice, fort de son millier de brevets dans la téléphonie et les interfaces. La société a également mis en place des alliances avec d'autres poids lourds du secteur (EMC, Ericsson, Microsoft, RIM et de Sony) pour racheter 6 000 brevets au groupe de télécom Nortel en juillet 2011 pour 4,5 milliards dollars. Toujours la même cible : Google. Le géant manque de brevets dans son escarcelle pour riposter aux assauts de ses partenaires. Au pied du mur, l'entreprise sort 12,5 milliards de dollars pour mettre la main sur l'américain Motorola en pleine déconfiture (rachat finalisé en mai 2012). L'entreprise est au fond du trou, mais sa bibliothèque vaut le détour : 17 000 brevets dans les télécoms. De quoi alimenter l'effort de guerre, car la firme de Moutain View est particulièrement chafouine. Si Google se fait discrète dans les salles d'audience, elle offre parfois de précieux coups de main. En revendant discrètement quelques brevets à HTC, elle a permis en septembre 2011 au Taïwanais de venir porter le fer sur le sol américain en attaquant Apple à son tour pour violation de propriété intellectuelle.

Windows on the world

Et Samsung dans tout ça ? Dans le feuilleton judiciaire de cet été, devant le tribunal de San José, se jouait l'un des nombreux actes de cette bataille planétaire. Une cinquantaine de procédures sont en cours sur quatre continents entre les deux géants. Si Apple réclame dans ce procès record 2,5 milliards de dollars au coréen ou l'interdiction pure et simple de la commercialisation de certaines gammes de produits, l'enjeu est ailleurs. La firme de Cupertino a d'ailleurs presque gagné. En septembre 2011, on apprenait que Samsung avait signé un accord avec ce bon vieux Microsoft. A Seattle, on a aussi quelques brevets à faire valoir. On ne dépense pas 9,5 milliards de dollars par an de recherche et développement pour rien (troisième budget mondial). Sur chaque téléphone Samsung vendu, Microsoft prélève donc entre 5 et 10 dollars de licence. Apple avait proposé 30 et 40 dollars sur les smartphones et tablettes de Samsung. Le Californien est gourmand, trop peut-être, mais c'est sur ce point que se jouera la suite des événements. Au grand dam de Google, qui avait condamné l'accord à l'époque : « *Microsoft s'en remet à des mesures juridiques pour extorquer des bénéfices tirés des succès des autres et entraver le rythme de l'innovation* ». On ne l'avait pas vu venir, mais la Troisième Guerre mondiale est belle et bien déclarée.

LES FORCES EN PRÉSENCES

Apple d'un côté, Samsung de l'autre... évaluons concrètement les forces (il n'y a aucune faiblesse) de chacun.



Apple

Création : 1976
Dirigeant : Tim Cook (directeur général)
Chiffre d'affaires en 2011 : 108,25 milliards de dollars
Résultat net : 25,92 milliards de dollars
Nombre d'employés en 2011 : 60 400
Principales activités en 2011 (en % du chiffre d'affaire) :
43,5% ventes d'applications et l'iPhone, 19% ventes d'iPad, 20% ventes d'ordinateurs, 13% ventes d'iPod et *iTunes Music Store*



Samsung

Création : 1938
Dirigeant : Lee Kun-hee (directeur général)
Chiffre d'affaires en 2011 : 220,1 milliards de dollars
Résultat net : 21,2 milliards de dollars
Nombre d'employés en 2011 : 164 600
Principales activités en 2010 (en % du chiffre d'affaire) :
34% secteur Tv, audio, photo, 25% dans les Télécoms, 23% ventes de semi-conducteurs, 18% ventes d'écrans LCD.



ET DEMAIN, ON JOUE SUR QUOI ?



Consolez-vous

Le jeu vidéo a toujours été marqué par [illegible]

[illegible]

La crise est totale, elle vrombit partout et le jeu vidéo n'est pas exempt de ses conséquences. Cette crise, qui est avant tout celle du doute, le dernier E3 en a donné un avant goût qui permet de voir dans l'inquiétude du marché son incapacité à anticiper le futur. Avant, les constructeurs de consoles définissaient l'avenir du jeu vidéo à chaque nouvelle machine, rapport à la puissance du processeur ou en inventant des nouvelles manières de jouer. Ils régnaient en maître sur leur destin, le seul ennemi étant une concurrence boxant dans la même catégorie. Puis tout a été chamboulé : tout a commencé sur le terrain de la dématérialisation, a priori plutôt un pain béni, puisque Sony et Microsoft en profitent. Sauf que si la dématérialisation réduits les coûts et améliore les profits, elle change aussi le rapport au jeu qui devient encore plus jetable, fermé, jusqu'à bouleverser la question du matériel.

La prochaine PlayStation ne fera-t-elle que du streaming ? Sony va-t-il intégrer son système à ses téléviseurs connectés ?

Nouveaux nomades

La dématérialisation sur laquelle Apple a conçu son modèle est une force à double tranchant que les développeurs sur iOS connaissent bien. Depuis deux ans, on ne cesse pourtant de répéter que smartphone et tablettes inquiètent l'industrie et vont tuer les consoles portables. Celles-ci sont encore bien en vie, mais le peu d'engouement des développeurs montre qu'un vrai clivage s'est dorénavant opéré. La PS Vita et la 3DS sont loin de provoquer le même enthousiasme que leurs grandes sœurs. La faute aux mobiles ? Qu'on ne joue plus en nomade de la même manière, en tolérant les mêmes coûts, n'est pas la cause principale. Derrière cette tendance, il se matérialise une perte de confiance des studios, liée aux erreurs des précédentes machines, et une conjoncture peu favorable devant l'éclatement d'un marché plus instable que jamais. Certains voudraient voir aussi dans l'obsolescence accélérée des iPhone la preuve que la console portable a une logique plus pérenne qui contredirait les mauvaises prédictions. Or c'est oublier qu'on peut jouer aux mêmes jeux sur un 4S qu'un 3GS. La question de la génération de console portable est ainsi bouleversée, pour en revenir à une logique plus PC dont les constructeurs ne savent que faire. Et sans jeux, on le sait, une console se meurt.

La tête dans le nuage

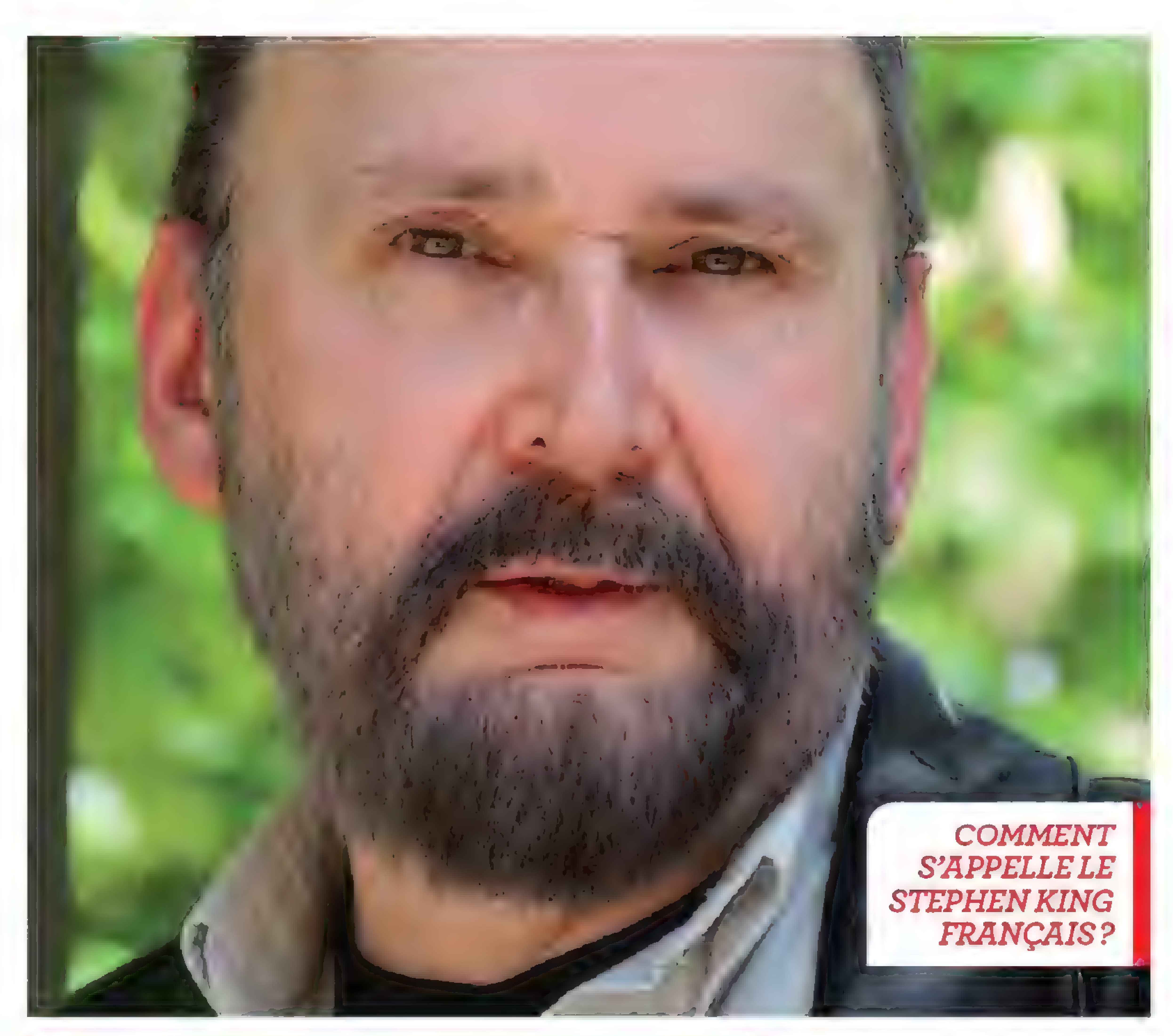
Autre facteur d'incertitude : le *social gaming*. Celui-ci s'est pris une gifle avec la dégringolade de Zynga (spécialiste sur *Facebook*) en bourse. En un rien de temps, désormais, tout peut changer, et les promesses de la veille dans lesquelles tout le monde voulait s'engouffrer devenir de mauvais lièvres. Même sentence pour le *streaming* ou le *cloud-gaming* dont tout le monde parle ? Quand Sony rachetait il y a quelques mois Gaikai, numéro un du jeu sur serveur, la nouvelle a laissé poindre de nombreuses questions. La prochaine PlayStation ne fera-t-elle que du *streaming* ? Sony va-t-il intégrer son système à ses téléviseurs connectés ? Rien ne nous dit que jouer comme on regarde une vidéo sur *YouTube* devienne la norme, mais l'arrivée de la box Bouygues intégrant ce type de service dessine malgré tout la tendance : les développeurs ne sont plus assujettis à une machine pour diffuser leur jeu.

Tous coupables ?

Si nos sources confirment l'arrivée de machines plus puissantes pour bientôt, faut-il pour autant balayer l'annonce de la mort des consoles ? Comme le PC qui regagne du terrain alors qu'on le disait *out*, la console n'est pas vouée à disparaître immédiatement, mais elle va se transformer pour adopter de nouvelles infrastructures. A l'image de la Wii U, future console Nintendo dont les développeurs ne savent que faire, les symptômes de la maladie pourraient aussi venir des studios, perdus devant les incertitudes des constructeurs, et surtout leur incapacité à revitaliser le jeu vidéo. Plusieurs paramètres liés sont à retenir, qui tous convergent vers un manque de prise de risque et de créativité dû à des tensions économiques. Si elles ne font pas des jeux, les avancées technologiques feront toujours rêver. Mais à l'heure où le marché se disperse et où on observe une sédimentation des joueurs, avec une portion choisissant des jeux ardus ou longs (*Dark Souls*, *Skyrim*), il devient plus difficile d'imaginer un avenir commun et limpide basé sur les anciens modèles.

POUR L'INDÉ, LA MORT DES CONSOLES N'EST-ELLE PAS UN FAIT ACQUIS ?

Au cours des *European Indie Games Days*, rencontres professionnelles du jeu indépendant organisées à Marseille en juillet dernier, le constat était limpide. Pas une conférence sans que le dématérialisé et le *cloud-gaming* soient sanctifiés comme Eldorado numérique pour petits développeurs. Si les coûts modestes de production et un public plus accessible restent les arguments de pointe, la réalité n'est pas aussi idyllique, comme le prouve un rapport du SNJV sur l'industrie vidéoludique. Le jeu sur mobile rapporte certes la belle manne de 5 milliard d'euros par an, mais un autre chiffre vient jeter un froid : alors qu'une dizaine de jeux sortent chaque semaine sur iOS ou Android, le taux de conversion du *fremium* (démo gratuite) vers le modèle payant dépasse [illegible] Graal absolu (monopole total d'Apple sur iOS, 90% du marché PC détenu par Steam), le dématérialisé s'avère surtout le charnier impitoyable de nombreux fantasmes *indies*. **Yann François**



COMMENT S'APPELLE LE STEPHEN KING FRANÇAIS ?

SERGE BRUSSOLO

Folie d'encre

Véritable phénomène d'édition, Serge Brussolo n'a pas fait école, loin de là ! La réédition du *Cycle d'Almoha* confirme l'inventivité d'un auteur unique, intarissable, inclassable et finalement resté secret. Lumières, donc.

PAR MARTIN-PIERRE BAUDRY

Au début des années 1980, Serge Brussolo publie un premier roman pour la jeunesse, *Les sentinelles d'Almoha*. Débarqué de nulle part, l'auteur s'était déjà fait remarquer par deux recueils de nouvelles, *Vue en coupe d'une ville malade* et *Aussi lourd que le vent*, ayant fait l'effet d'une bombe dans le paysage endormi de la science-fiction française. Ceux qui l'ont lu à l'époque, chez Denoël en « Présence du Futur », et aussi au Fleuve Noir « Anticipation », découvrent une imagination baroque et délirante qui ne ressemble à rien d'autre. S'agit-il seulement de science-fiction ? Qu'importe, Serge Brussolo fait du Brussolo. Comme San

Antonio avant lui, Brussolo s'affirmait immédiatement comme un genre littéraire à lui tout seul : « *Serge Brussolo a été un coup de tonnerre et une révélation pour tous les passionnés d'imaginaire qui ont été époustouflés par les visions, les idées, la puissance viscérale de son imagination*, se souvient Stéphane Marsan, co-fondateur des éditions Bragelonne / Milady. *Il est rarissime, soyons honnêtes, de pouvoir parler d'originalité à propos d'un roman de nos jours ; Brussolo doit être l'exception* ».

Icebergs volants

La réédition d'Almoha permet de retrouver intacte cette écriture en pilotage automatique où les idées les plus folles se télescopent sans relâche. On ne lit pas un roman, mais plusieurs à la fois. Le lecteur est littéralement possédé. « *On peut voir dans cette publication une sorte d'exhumation de la version originelle, entamée en 1972, alors que j'étais étudiant*, confirme l'auteur. *J'ai écrit* La Muraille interdite *à une époque très pénible de ma vie. Ma mère venait d'être internée dans un service psychiatrique, j'avais rompu avec ma petite amie, et, à la fac, je me faisais l'effet d'un martien égaré dans un univers absurde en rupture totale avec la réalité sociale. J'ai commencé à écrire ce texte pour combattre la dépression qui menaçait de m'engloutir. Cette rédaction s'est poursuivie sur plusieurs années, toujours comme un remède contre le chaos qu'était ma vie d'alors. C'était le seul moyen que j'avais trouvé pour lutter contre l'entropie de l'existence* ». Le décorum SF d'Almoha n'est qu'un leurre pour dresser le constat d'une société prison devenue un immense corps malade, un espace social ravagé où le lecteur est ballotté au gré des visions démentes de l'auteur. Charmante planète couverte de boue où les immeubles s'enfoncent peu à peu dans le sol, Almoha possède une pesanteur si forte et l'eau y est si lourde que les nuages pétrifiés sont de véritables icebergs volants qui s'écrasent sur les cités. Les hommes ont dû choisir pour s'adapter entre la débilité mentale ou la religion. Vivre comme les Têtes-molles, la tête aplatie par la pression, le corps courtaud aux jambes arquées, ou à plat-ventre à même le sol, comme les membres de la secte des rampants qui détestent tous ceux qui se déplacent debout car pour eux la station verticale est un blasphème. Les rampants endurcissent leurs enfants en les écrasant sous des pierres afin de les accommoder à la pesanteur.

SERGE BRUSSOLO : *« C'est au Fleuve Noir que j'ai rencontré un public fidèle qui me soutient encore aujourd'hui, plus de trente ans après ! »*

Ecrivain caméléon

Première pierre de l'édifice, *Almoha* trouve encore un écho aujourd'hui dans les derniers romans de l'auteur parus au Fleuve Noir. Fidèle à lui-même, Brussolo réinvente le supplice des rampants dans *La Fille de l'archer*, thriller médiéval haletant, ou au détour d'une scène du *Chat aux yeux jaunes* pour régler son compte à une vieille star hollywoodienne sur le retour. « *Je m'adapte en fonction du public auquel je m'adresse*, explique l'écrivain caméléon qui n'hésite pas à changer de peau pour chaque nouveau livre. *On n'écrit pas de la SF comme on écrit du polar ou du roman historique. Chaque genre à son langage, c'est une gymnastique amusante. Je me sens comme un acteur à qui on proposerait des rôles différents. Ça empêche qu'une routine s'installe. A travers mes romans "historiques", je me suis donné pour mission secrète de faire aimer la fantasy à des lecteurs qui, par ailleurs, se plaisaient à répéter : "la fantasy, j'ai horreur de ça, d'ailleurs je n'en lirai jamais !". Assez curieusement, ces mêmes lecteurs me répétaient qu'ils adoraient mes romans "historiques" ! C'était assez amusant de les forcer à aimer la fantasy sans qu'ils s'en rendent compte* ». Avec plus de cent-cinquante romans publiés, les frontières de l'aventure importent peu : espionnage futuriste, livres pour la jeunesse (Peggy Sue, pour faire la nique à Harry Potter), et même des romans de littérature générale (*La Maison de l'aigle* sélectionné pour le Goncourt 1987). « *Brussolo a toujours été un franc-tireur, un électron libre, quelqu'un qui fait ce qu'il veut, dans tous les genres, et qui peut conquérir tous les publics*, confirme Stéphane Marsan. *En même temps, ce n'est pas un mercenaire, c'est une voix et un style. Il est à la fois grand public et sans concession. Ce genre de rédemption, alors que les auteurs de SF sont marqués du sceau de Caïn par l'intelligentsia du littérairement correct, est proprement unique !* ».



3/5 « La poitrine comprimée par ce fardeau, les malheureux étaient au bord de l'asphyxie. Ils râlaient, le visage cyanosé, les yeux hors de la tête. Ceux qui ne meurent pas étouffés développent une musculature de titan. ». Toute l'œuvre protéiforme de Serge Brussolo est déjà présente en concentré dans la mise en scène grand-guignol de ce premier roman, qui n'avait été jusqu'à présent publié que de manière incomplète ou fortement édulcoré. **M-P.B.**

La Muraille interdite - Almoha Tome 1, de Serge Brussolo (Milady)

CAMILLE REDOUBLE

La classe américaine

Après le champ de navets du cinéma popu national, la comédie américaine sème désormais ses graines sur le terrain du cinéma d'auteur. *Camille redouble*, remake plus ou moins assumé d'un grand Coppola, pourra-t-il sauver la comédie française ?

PAR VINCENT GARREAU, MURIELLE JOUDET & JÉRÔME MOMCILOVIC



OÙ EN EST, DANS LE CINÉMA FRANÇAIS, LE « GOÛT DE L'AMÉRIQUE » ?

Accueilli avec enthousiasme à la dernière Quinzaine des réalisateurs, *Camille redouble* s'ouvre sur une idée assez drôle, qui est aussi un détail révélateur. Camille (Noémie Lvovsky, devant et derrière la caméra), comédienne au rabais, est venue toucher un maigre cachet sur le tournage d'un nanar. Gag : le film en question est une série Z gore, et la partition de Camille se limite à un râle piteux pour accompagner le geyser d'hémoglobine qu'une prothèse fait jaillir de son cou. La scène fonctionne assez bien, à l'image d'un film qui ne casse pas des briques mais reste plaisant tout du long. Question subsidiaire : où sont censés se passer la scène, le film ? En France, dit le film, qui y croit dur comme fer. En Amérique ! répond le sens commun, qui aura du mal à se figurer que les tournages *bis* sont légion chez nous. Cet ancrage boiteux est moins un problème en soi (la vraisemblance n'a jamais été le gage des bons films), qu'un symptôme édifiant d'une forme de ridicule qui ne manque jamais d'accompagner le cinéma français quand il s'enhardit d'importer des recettes strictement hollywoodiennes. Et qui le condamne toujours, à un moment ou un autre, à errer dans cet absurde entre-deux, les pieds en France et la tête en Amérique ; comme si, voulant ramener le fruit du génie hollywoodien pour le déguster chez nous, il n'arrivait jamais à peler complètement cette petite peau de folklore culturel qui fait toujours un peu tache dans nos décors.



French teen movie

Chez Lvovsky, au moins, ce ridicule ne tue pas. On sait par contre à quel degré de comique peut le porter le gros cinéma populaire, au rayon polar (cf. Olivier Marshall, le Michael Mann français), comme aux rayons comédie romantique (*L'Arnacœur* ou le récent *Un Bonheur n'arrive jamais seul*), ou horreur (*Calvaire* & co.). Et cet atlantisme n'a de toute façon rien de très nouveau, loin de là. Le film de Lvovsky vient pourtant couronner une tendance relativement neuve, qui a vu ces dernières années le cinéma d'auteur français chercher une nouvelle jeunesse, c'est le mot, dans le goût désormais généralisé pour la comédie américaine contemporaine, en particulier sur son versant *teen* (passion critique pour Apatow, célébration des fétiches 80's…). Il prend ainsi la suite logique de films comme *Simon Werner a disparu*, *17 filles*, et surtout *Les Beaux gosses*, dans lequel jouait d'ailleurs Lvovsky, tout comme Riad Sattouf vient ici faire coucou. De tous ces films, *Les Beaux gosses* était le seul à se sortir de l'impasse, précisément parce que, tout en reprenant à son compte un goût typiquement américain pour les *freaks* et les corps ingrats, il arpentait un territoire ni vraiment américain, ni vraiment français, et requis par le seul plaisir de la mise en scène. Pas sûr que la leçon ait été profitable pour tout le monde. On n'a pas vu *Do not Disturb* (sortie le 3 octobre), remake par Yvan Attal de *Humpday*, (mauvaise) comédie indé post-Apatow, mais •••

3/5 Emprunté à Peggy Sue s'est marié, le scénario de Camille redouble est moins prétexte à une subtile méditation sur le temps qui passe (comme le Coppola, donc) qu'à une virée mélancolico-rigolote dans les 80's entre acteurs français survoltés. Ce n'est pas grand chose, mais ça suffit à le rendre très regardable, puisqu'ils sont, absolument tous (Lvovsky en tête), excellents. J.M.

Camille redouble, de Noémie Lvovsky
En salles le 12.09.12

les images de Cluzet et Attal déguisés en acteurs américains (l'un en Zach Galifianais, l'autre en hipster new-yorkais) donnent une idée du sommet de grotesque à quoi le condamne son opportunisme sociologique.

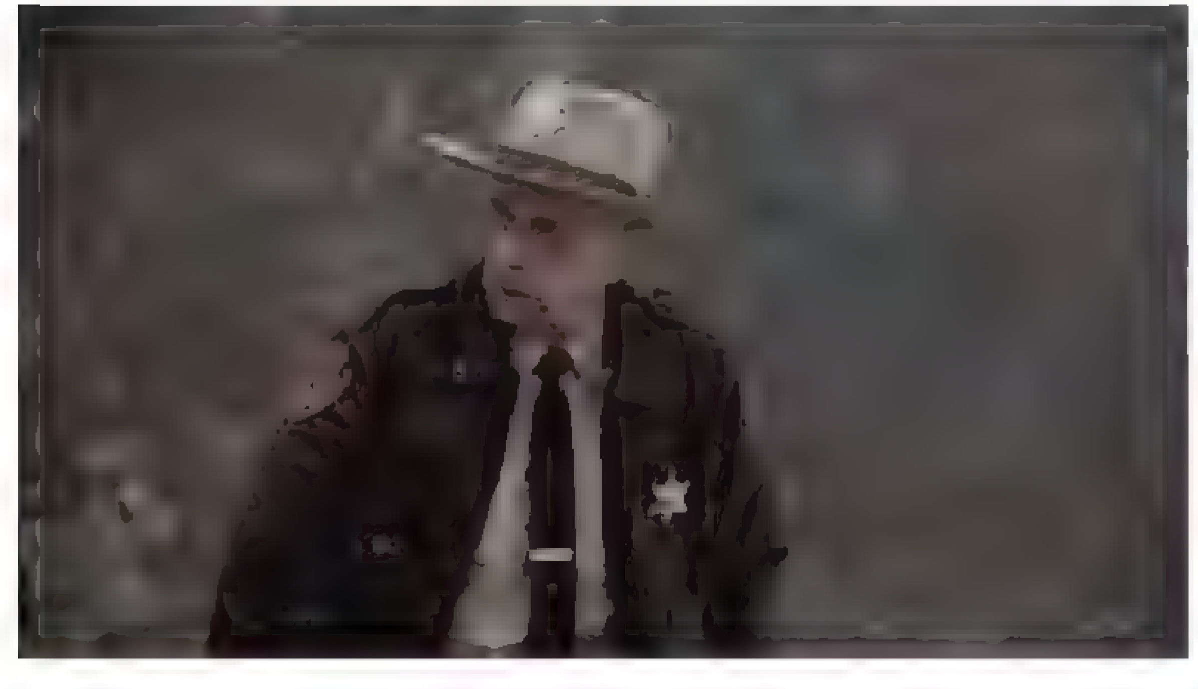
Peggy Sue redouble

Que *Camille redouble* rêve d'Amérique n'est pas un mystère : tout le monde y reconnaîtra un remake de *Peggy Sue s'est mariée*. Comme Peggy Sue avant elle, Camille est une quadra en plein divorce qui, par magie, revit ses 16 ans, sur les bancs du lycée où elle avait rencontré son futur-ex mari. Remake ? Plagiat ? Entendre Lvovsky n'évoquer le film de Coppola que du bout des lèvres est certes un peu étrange, pour rester poli (outre son sujet, elle reprend du film une foule d'idées et de motifs), mais gageons que des questions juridiques la retiennent d'assumer publiquement son ambition. Il ne serait pas très fairplay, de toute façon, de comparer les deux films sur le plan de la mise en scène, surtout si c'est pour produire le scoop que Lvovsky est une moins grande cinéaste que Coppola. Attardons-nous quand même sur un moment précis des deux films, moment-pivot puisqu'il conditionne le principe même de la fable. Camille, comme Peggy Sue, bascule dans le temps en s'évanouissant au beau milieu d'une fête qui réunit ses anciens camarades de lycée. Chez Lvovsky, la syncope est filmée avec les moyens les plus pauvres qui soient : image qui se brouille parce que Camille a trop bu, tangage, et flou qui se dissipe doucement quand Camille rouvre les yeux. Chez Coppola, c'est tout l'inverse de ce délitement : une intensification de tout, jusqu'à un point de saturation qui fait choir Peggy Sue. C'est que, contrairement à celle de Lvovsky, la fête est un peu plus qu'une réminiscence de l'adolescence du personnage : elle en est, déjà, la réplique exacte, insupportable en cela à Peggy Sue. Et si Kathleen Turner peut jouer à la fois Peggy adulte et Peggy jeune sans effets, c'est parce que, précisément, Peggy n'a pas changé. C'est son drame, c'est celui que met en scène Coppola : mariée trop jeune, Peggy a figé sa vie dans le temps.



Eurodisney

Autrement dit chez Coppola, et comme c'est à peu près toujours le cas dans ce genre de fables hollywoodiennes, le basculement dans le conte n'est que l'illustration d'un problème posé d'emblée par le film, une simple anamorphose des affects. Quand Lvovsky, elle, joue les 16 ans de Camille, ses cheveux sont légèrement plus longs : entre les deux Camille, ce n'est plus Camille le lien (rien de toute façon ne préparait ici le voyage dans le temps, qui est un pur artefact comique, souligné *ad nauseam* par le scénario), c'est Lvovsky, l'audace fofolle qui est la sienne quand elle décide de jouer un corps de 16 ans – et elle est effectivement excellente. C'est tout le problème du film, qui, s'il n'est pas nul, ne semble au fond jamais croire vraiment aux vertus de sa fable américaine, qu'il visite comme un Eurodisney de la comédie adulte, incapable d'occuper l'espace entre le « naturel » qui reste sa ressource première, et la bouffonnerie pure et simple – voir le défilé d'acteurs *frenchy* venus déguisés pour participer à cette joyeuse fête transatlantique. Son drame, à ce titre, n'est pas d'être moins bon qu'un film de Coppola : c'est d'être seulement meilleur qu'un film de Patrick Braoudé. **J.M.**



Delifrance

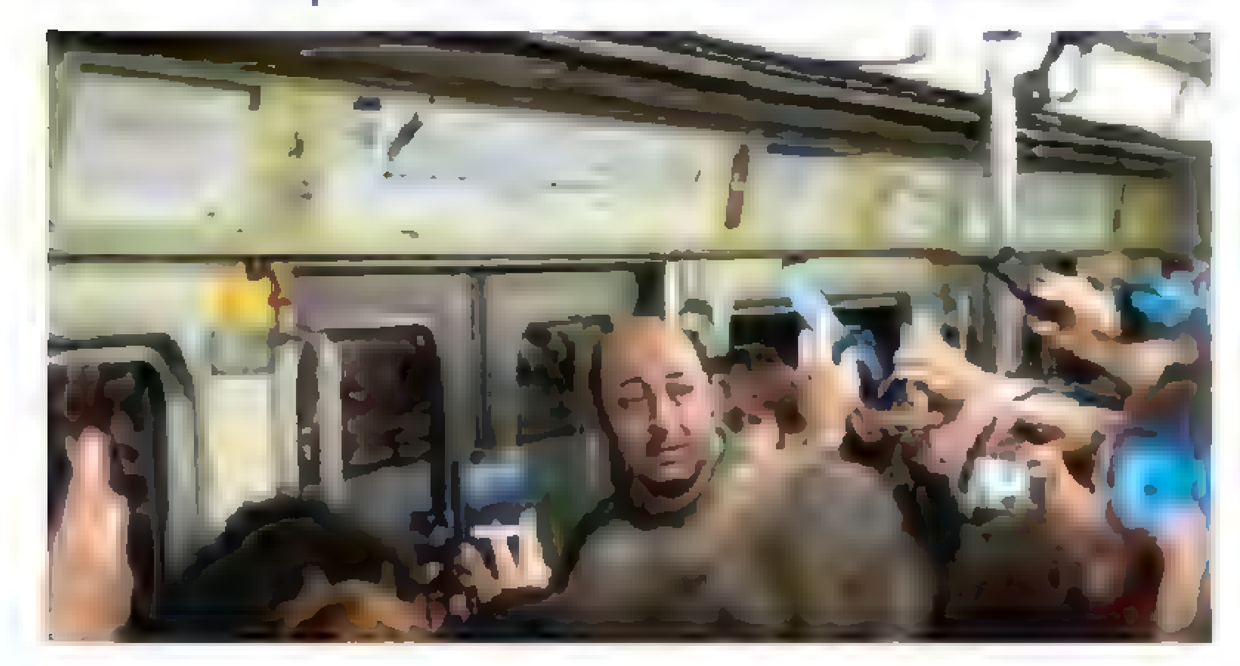
Figure américaine par excellence, le redneck a pourtant fait le voyage plus d'une fois pour venir hanter nos campagnes. Aberrant ?

Grand symptôme américain, figure mythique du *survival* 70's (*Délivrance*, *Massacre à la tronçonneuse*), le redneck s'est retrouvé catapulté dans les films d'horreur hexagonaux à partir des années 2000, de deux manières. La première a consisté à chercher sur place, dans nos ploucs à nous, une parenté avec les Texans édentés – les grotesques *Calvaire* et *Frontière(s)*. L'autre, à fantasmer une sorte de redneck texan français, ce que fit Alexandre Aja avec le très réussi *Haute tension*. Pour son premier film aux Etats-Unis, *The Secret*, Pascal Laugier ne filme pas tout à fait des rednecks mais reste en-dessous du seuil de pauvreté pour questionner la malédiction *white trash*. Sans être vraiment réussi, le film surprend (surtout après l'affreux *Martyrs*) par la façon dont il évoque le rapport d'appartenance, ou non, à la communauté, à la famille souche – autrement dit, de son point de vue, à l'Amérique profonde. Ambition au moins esthétiquement bien vue, puisque traitée en conte brumeux, rêverie automnale. **V.G.**

***The Secret*, de Pascal Laugier**
En salles le 05/09/12

Héros (français) malgré lui

Avec Superstar, Xavier Gianolli s'aventure sur un terrain multiplement américain. Avec Kad Merad.



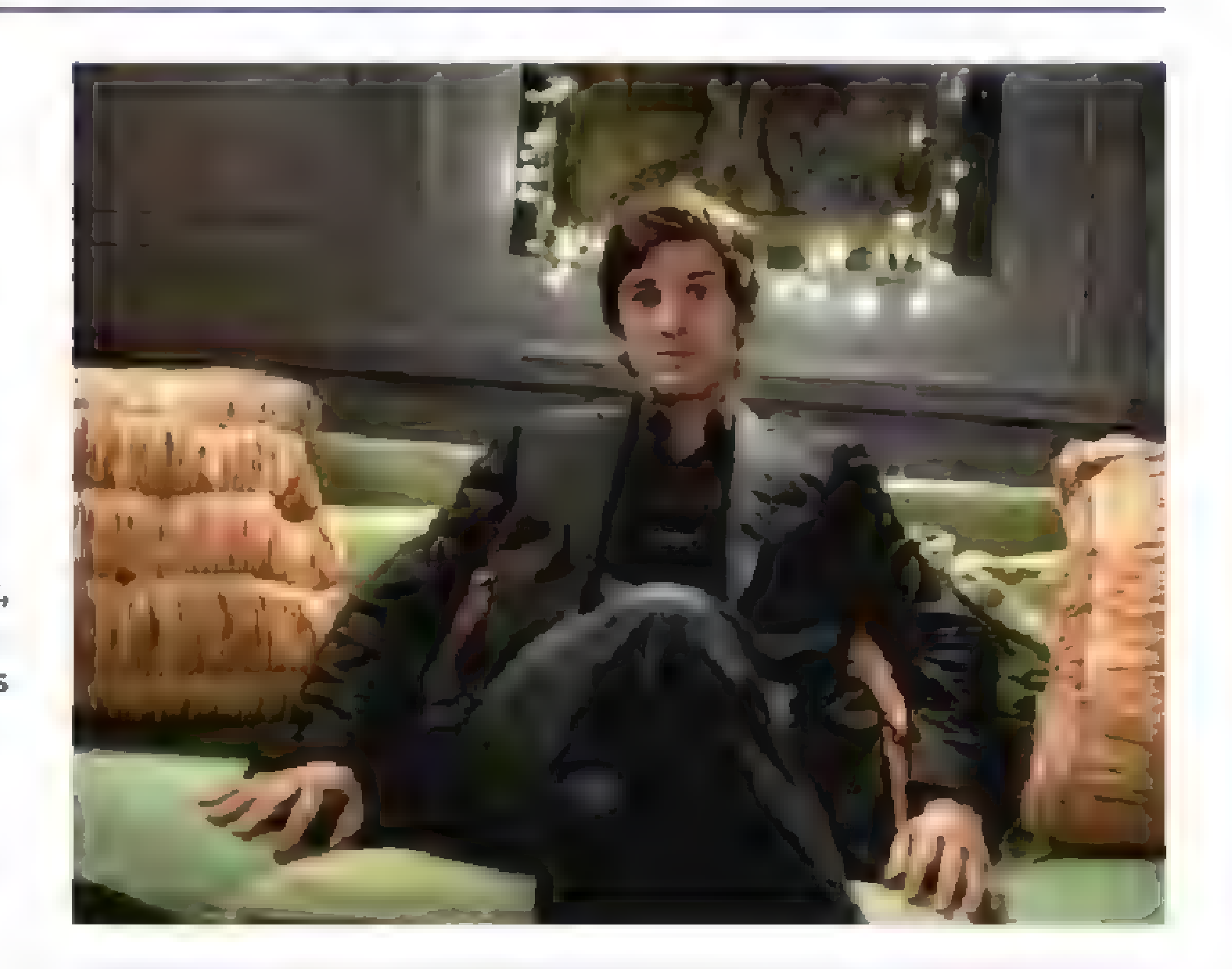
Il existe des films français travaillés à 100% par des thématiques américaines. On retrouve dans *Superstar* toutes sortes d'archétypes du cinéma hollywoodien classique (allant des hommes ordinaires de Capra et Kazan à la cruauté de *The Fury* de Lang) mais aussi moderne, évoquant notamment *The Truman Show*. Martin Kazinski (Kad Merad), homme simple, devient célèbre sans raison apparente. Agressé par les flashs, poussé sur les plateaux de télé, porté aux nues puis vilipendé, il va se faire méticuleusement broyer jusqu'à renaître dans une forme de grâce christique et amoureuse. Moche et plat, le film ne laisse jamais attendre autre chose que ce qui est directement montré - autrement dit, il est purement et simplement dépourvu de mise en scène. La fin, imitant au plan près celle de *Broadway Danny Rose* de Woody Allen, confirme que sous les renvois cinéphiliques américains, *Superstar* cache un travail froidement édifiant et réussi seulement dans son genre, la sociologie à la française. **V.G.**

***Superstar*, de Xavier Gianolli**
En salles le 29.08.12

40 ans, toujours pubard

Sur l'océan qui la sépare de son modèle hollywoodien, la rom'com française n'a pas fini de ramer.

Dans *L'Amour dure trois ans* (Frédéric Beigbeder), une fille fait l'inventaire des célébrités qu'elle s'est tapées, pour conclure sur un « *C'est un bon coup le prix Nobel* ». Dans *Un Bonheur n'arrive jamais seul* (James Huth), la mère de Gad Elmaleh souhaite bon courage au coup d'un soir de son fils, branleur thuné qui cartonne dans la musique de pub. Cette année, ces deux films-là, au moins, arpentaient un terrain hollywoodien archi-codifié, de *Sabrina* à *Pretty Woman* : celui où un homme cynique voit son monde réenchanté par la découverte de l'amour. Chez Wilder et les autres, ce dandy revenu de tout, c'est d'abord un romantique déçu. L'équivalent français, lui, s'il semble tout devoir à ce modèle, pousse plutôt sur les terres paillardes et machocentrées de la littérature pour trentenaires et de l'esprit Canal : c'est le Casanova pubard aux velléités artistiques (prix de Flore, comédie musicale) – en un mot, Marc Marronnier, l'avatar de Beigbeder dans ses romans, et avec lui tout un imaginaire beauf et porno-chic (voir aussi *Les Infidèles*) qui s'étale sans complexes. Inutile de préciser qu'on y a perdu au change. **M.J.**



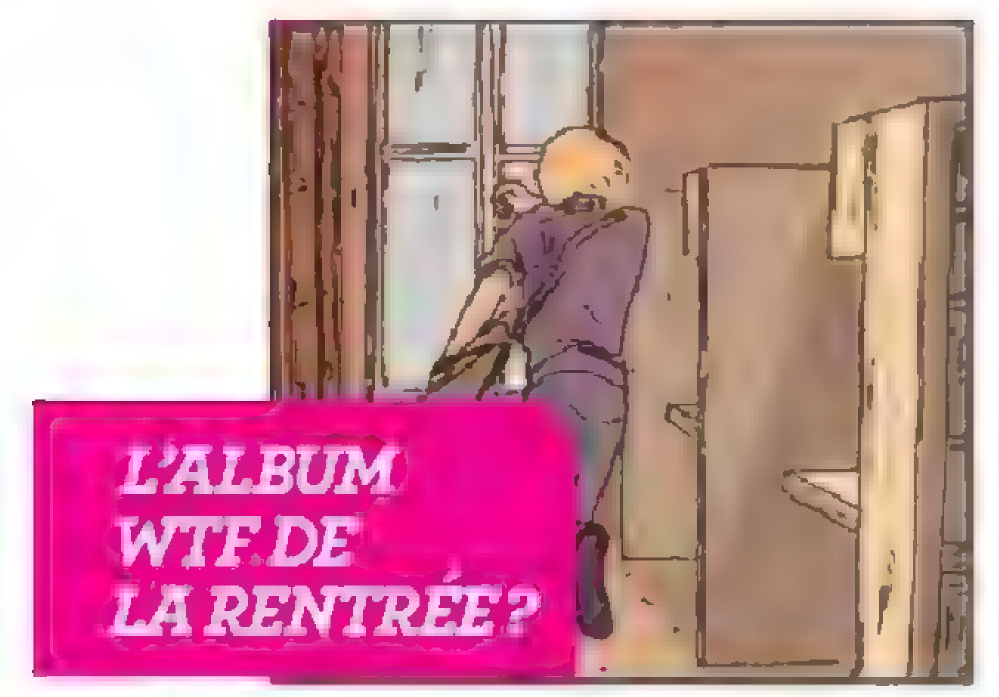
L'Amérique près de chez vous

Pas facile de filmer l'Amérique quand on habite en France



C'est un problème qui se pose à tous les *filmmakers* français : dans quels décors projeter, chez nous, les rêveries muries dans une cinéphilie exclusivement américaine ? La France, c'est petit, c'est moche, ça ressemble pas à l'Amérique. Que faire ? Faire comme si de rien n'était, filmer Paris comme Chicago ou Los Angeles. Programme impayable des *frenchs blockbusters*, et qu'avait théorisé le *Pamela rose* de Kad et Olivier. Il y a deux ans, *Simon Werner a disparu* le poussait à l'extrême en filmant un lotissement de banlieue parisienne comme un décor de *teen-movie*, pour un résultat aberrant mais au fond assez sympathique. Quentin Dupieux, lui, a trouvé une solution nettement plus intéressante : tourner là-bas (ou presque : *Steak* a été tourné au Canada), mais moins pour filmer l'Amérique (et encore moins « à l'américaine ») qu'une sorte d'inconscient américain monstrueux ramené à la surface de quelques décors clefs (campus et forêts de pins dans *Steak*, désert dans *Rubber*, banlieue pavillonnaire dans le très bon *Wrong*) – moins l'Amérique, en somme, qu'un paysage détraqué par la cinéphilie. **J.M.**

***Wrong*, de Quentin Dupieux**
En salles le 05.09.12



L'ALBUM WTF DE LA RENTRÉE ?















LA GRANDE ODALISQUE

Panique au musée

Bastien Vivès et Ruppert & Mulot ont croisé leurs traits et leurs univers pour signer ensemble un livre étonnant et pêchu, concentré d'action aussi explosif que parodique qui remet en question les genres.

PAR VICTOR MAAS / ILLUSTRATION : © DUPUIS

Quelque chose capture immédiatement l'attention du lecteur, agrippé dès les premières pages muettes comme un gardien du musée d'Orsay où, cette nuit-là, *Le Déjeuner sur l'herbe* fut dérobé. Il y a comme un message clignotant de la part des auteurs sur le mode « *On te prévient, c'est du lourd, mec* ». Et qu'il se niche dans les notes de bas de page ou ailleurs, ce vocatif un peu farceur que l'on retrouve tout au long du livre semble bien faire sens ; n'empêche que passé la première lecture, il reste encore pas mal de zones d'ombre...

Genre indéfini

S'il fallait commencer par le pitch de *La Grande Odalisque*, ce serait assez simple. Soit deux filles canon spécialisées dans le fric-frac de toiles de maîtres. Bientôt rejointes par une troisième après le vol du *Déjeuner sur l'herbe*, elles se rendent au Mexique pour sauver des griffes d'un cartel leur fournisseur d'armes, avant de se lancer dans le périlleux projet de voler au Louvre *La Grande Odalisque* d'Ingres. Pourtant, dès le départ quelque chose cloche, on sent bien que les auteurs vont continuellement chercher à dérouter, perturber la lecture et poser des questions, à commencer par celle du genre : action, policier, comique, érotique ? Difficile de formuler une réponse définitive devant tant de frottements, tant de fausses pistes, devant la mise en scène flagrante d'un tel pandémonium. Car à l'aventure vient sans cesse se confronter le quotidien (l'ennui, les engueulades, des conversations de filles plus vraies que nature, une rupture par texto pendant le vol du musée d'Orsay), et les lieux les plus banals en côtoient de plus inattendus – une forêt dans l'Aube, le Point FMR et ces couloirs du Louvre devenus le circuit improvisé d'une poursuite à moto où les flics tirent sans sommation. Tout semble donc ici possible et autorisé : dessiner des Mercedes et des lignes de coke, un défilé Dries Van Noten, un arsenal façon *Modern Warfare* et des filles ardentes à la sexualité plus que libérée, comme si les auteurs tenaient à signaler leur choix de partager un exutoire, de faire du livre un espace de liberté, de confidence et d'expérimentation où les fantasmes seraient mis en commun. Il ne s'agit plus de tendre vers des genres définis et codifiés, mais de déclarer au contraire qu'il n'y a pas de réelle limite, en proposant sans hiérarchie des mélanges de choses vues et d'événements extraordinaires – on le voit, la main qui prend la forme d'une arme peut tuer aussi efficacement qu'un vrai flingue.

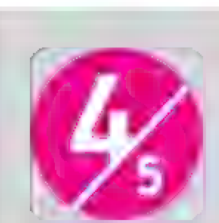
Dès le départ, on sent bien que les auteurs vont continuellement perturber la lecture et poser des questions : action, policier, comique, érotique ?

Temps suspendu

La représentation du temps frappe elle aussi. Les livres de Ruppert et Mulot, comme ceux de Bastien Vivès, offrent plusieurs possibilités, plusieurs vitesses de lecture, et la tentation est grande d'avancer vite, mais ce serait pour mieux reculer, vérifier qu'aucune information n'a été omise en traversant ces pages parfois vierges de texte. Le temps de l'histoire, un enchaînement linéaire de segments marqués notamment par la couleur, emmène vers la grande scène finale, le vol de ce tableau qu'on ne verra qu'une seule fois dissimulé par la brume de gaz fumigènes. Certaines scènes, certaines cases aux dimensions variables apparaissent comme un véritable défi posé à l'œil, dupé en permanence par l'oscillation entre des scènes d'action figurant un mouvement saccadé, violent, et des représentations figées, allégoriques – telle cette incroyable scène d'amour d'une double-page où Carole, sous le chapiteau d'un cirque, s'envoie en l'air avec un dompteur devant des animaux intrigués. Ce temps parfois suspendu semble renvoyer au jeu vidéo, sujet qui intéresse beaucoup Bastien Vivès (*cf. Le jeu vidéo*, paru chez Delcourt), et l'on se prend à imaginer un portage où il serait possible de mettre en pause, de lire un bout de mode d'emploi, d'aller chercher une solution en ligne avant d'activer le *bullet time* et les *cheat codes* de cet improbable FPS que l'on pourrait situer quelque part entre *Max Payne* et *Tomb Raider*.

Croisement réussi

Autre jeu pour l'œil, la lecture de *La Grande Odalisque* se pose aussi comme un agréable exercice mental, où l'on tente de démêler le trait de l'un de celui des autres, d'imaginer auquel des deux univers renvoie une séquence, un geste ou un mot. Et si l'on croit reconnaître des silhouettes et des décors posés par Ruppert & Mulot, les vêtements et les visages – les yeux en particulier – semblent se rapprocher du graphisme de Bastien Vivès, tandis que les dialogues marqués par l'oralité, l'hésitation et l'absurde, pourraient provenir d'une synthèse plutôt équilibrée. Alors oui, il est permis de penser qu'on a trouvé là un livre stylé qui paraît au bon moment, un projet signé d'avance labellisé « Jeunes auteurs » à la mécanique éditoriale bien huilée. Mais *La Grande Odalisque* risque de pas mal étonner, d'agir sur plus d'un lecteur comme un révélateur éclatant des nombreuses possibilités de la bande dessinée. Voir Ruppert et Mulot rencontrer Bastien Vivès et parvenir à cette hybridation donne des envies, des idées, et rappelle qu'il reste encore sans doute beaucoup à explorer. *A suivre.*



Armes à feu, drogues et histoire de l'art. La Grande Odalisque revisite l'archétype de la femme-cambrioleuse, incarnée ici par trois nymphes ravissantes en quête du score ultime – le tableau d'Ingres. Epaulés par Bastien Vivès, Ruppert & Mulot empruntent au réalisme pour mieux inoculer au récit des éléments fantastiques, réalisant à six mains un livre surprenant, drôle et maîtrisé. **V.M.**

La Grande Odalisque, de Bastien Vivès, Ruppert & Mulot (Dupuis)

ORTIES

Deux doigts dans le culte

Deux sœurs jumelles passent à confesse et trouvent des mélopées en prise avec notre temps : une poésie explosée aux amphétamines, dans la lignée de la littérature beatnik. Phrasés électriques, coupures dans le réel qui se mêlent aux fantasmes, textes sur fond rouge sang… Micro !

PAR FRÉDÉRIC HANAK



QUE DEVIENT LE RAP FÉMININ QUAND IL JOUE SES CARTES LES PLUS PUTASSIÈRES ?

« Petites, on vivait recluses, puis à l'adolescence on s'est ennuyées en découvrant le goth, le black métal et on a fondé le groupe Orties, à l'époque avec des musiciens qu'on a virés par la suite. Lassées de la scène dark, et redécouvrant le rap qui a bercé plus ou moins notre enfance 90's, on y a trouvé une autre énergie qui manquait à nos inspirations... ». Convoitées par les talentueux américains Devonté Hynes (Blood Orange) (*« Dévonté Hynes nous a contacté lors de son passage à Paris en octobre dernier, il venait de tomber sur nos clips et avait grave accroché, on s'est direct rencontré et on lui a filé une démo. Puis quelques semaines plus tard, il nous a envoyé des instrus qu'il avait faits pour nous. Il a su insuffler encore de nouvelles inspirations pour Orties, quelque chose de très calme et angoissant à la fois ; on a écrit les sons, qui seront surement sur le prochain projet »*) et Necro, mais aussi les rappeurs Al Kapote ou Despo Rutti, ces parisiennes transdisciplinaires produisent un espace musical paradoxal, serti de textes introvertis. À l'arrivée, *Sextape* est une « agora » atypique, réservée à certains initiés, mais pas fermée pour autant au profane.

Gavée d'allégories détraquées sur le désir féminin déviant, la Sextape chantée par Antha et Kincy envoie carrément chier les poncifs

Sexe, tape & fun

Ces plantes brûlantes proposent un objet cruel et triste, beau mais flippant, un *teen-movie* édité en format K7 sur le puissant label californien Living Tapes (Zombie Zombie « *Plays John Carpenter* », Baby Guns, Vum...) : *« Un gros clin d'œil aux mixtapes de rap old-school qui étaient autrefois distribuées à la main dans la rue »*. Gavée d'allégories détraquées sur le désir féminin déviant, la *Sextape* chantée par Antha et Kincy envoie chier les poncifs, en mettant des claques saignantes dont les valeurs rejettent toute standardisation. À l'instar du magnifique *Panne de courant*, les deux nanas pulsent ici des haïkus alternatifs jouissifs et oisifs, construisent une bande sonore digne d'un *Less Than Zero made in France*, comme si elles étaient coincées au bord de la piscine de Bret Easton Ellis ou dans le night-club préféré du sadique Gaspard Noé. Sauf qu'elles ne se branlent pas à coup d'égotisme foireux et ne donnent pas leurs culottes à la sauvette, mais élaborent plutôt une trame poétique rapide et sans complexe, qui flotte entre pop dark et électro de nuit, pas vraiment saisissable.

Plus putes que toutes les putes

En se moquant férocement des garçons ou de la fellation, leur métronome met en jeu un retournement du *love game* par l'inversion des statuts et des mots. Le chef-d'œuvre *Plus putes que toutes les putes* déploie l'exemple parfait d'une musique transgénérique, dépassant les poncifs habituels des caprices du milieu parigot, mettant des coups dans la gueule des machos à deux euros et des pétasses marquetées type Yelle ou Uffie. *« Oui, la femme domine en fait sûrement tout, mais sous le regard de l'homme, par rapport aux critères définis par eux, elle n'est pas vraiment libre et ce n'est même plus conscient. Elle sait en fermant sa gueule que les hommes sont manipulables selon leurs envies, leurs faiblesses, et qu'ils peuvent en ce sens être pris au piège : c'est d'ailleurs un peu le seul contrepied qu'elles peuvent avoir, et c'est finalement le délire de notre morceau* Plus putes que toutes les putes. *Dans ce monde de consommation, le phénomène s'aggrave, l'amour n'est pas valorisé mais le sexe à outrance, oui. Avoir appelé son projet «Sextape» est un clin d'œil ironique à ce phénomène néo-Hollywoodien où beaucoup de starlettes paumées se donnent de l'importance en filmant leurs ébats. A la base on fait du rap, on sait que pour certains notre démarche n'est pas très honorable. On aurait pu se filmer en baisant pour avoir un peu d'emprises sur vos cerveaux mais non, désolée, c'est un projet sonore où on s'en tape de tout »*.

La bouche revolver

Les sœurs jumelles ne s'arrêtent plus, on les laisse tout nous dire : *On déteste rester dans une seule cabane et se dire qu'on va y crever : on préfère arpenter tous les sentiers, traverser toutes les forêts, boire la vodka dans une hutte, puis repartir en chemin à la nuit tombée, tuer quelques bêtes sauvages, revenir en arrière et brûler une église. Les paysages ne changent pas, au fil de la route ils évoluent. J'espère aussi secrètement que de la Renault 5 à la Porsche il n'y a que 10 kilomètres, ou qu'un pas »*. Derrière leur bordel chafouin déborde un script teinté de coke et d'alcool, une dislocation aiguë s'emploie à mettre à nu leur dimension à la fois labyrinthique et allégorique. Quel que soit le genre sur lequel vous pensez être tombé, bubble-gum rap, sea punk ou dark rave, vous allez adorer les détester. Et comme dirait Antha : *« Tout est toujours mieux avant. Parce qu'ils sont tous morts, aussi. Je propose donc à Marc Lavoine et à tous ceux qui font de la «chanson française» de boire le bouillon de minuit. 40 somnifères versés dans le rhum blanc »*.

4/5 Produites par Butter Bullets, Mofo ou Frensh Kyd, deux diablesses déviantes étalent leurs consciences floues sous forme d'insolites histoires de vies et de mortes vivantes. Construite en quatre saisons et inclassable sur l'échiquier français, la Sextape ravive l'instabilité des catégories du genre. Elle se déguste en boucle comme un texte de Kafka en langue française. Deux révélations d'un coup. **F.H.**
Orties – Sextape (Living Tapes)



646 LIVRES & DES POUSSIÈRES

ET C'EST REPARTI POUR LA RENTRÉE LITTÉRAIRE : DES CENTAINES DE ROMANS AU PROGRAMME, QUELQUES VRAIES BOMBES ET PAS MAL DE FLOPS. CHRONIC'ART FAIT LE TRI ET, EN TOUT ARBITRAIRE, VOUS DIT COMME CHAQUE ANNÉE CE QU'IL FAUT (NE PAS) LIRE.

PAR LA RÉDACTION / ILLUSTRATIONS : SALMA BRIAN



PARCE QUE C'EST LE PREMIER VRAI ROMAN FRANÇAIS DE LA GÉNÉRATION INTERNET

Aurélien Bellanger

La Théorie de l'information *(Gallimard)*

5/5

Il a fait fortune dans le Minitel rose et les *peep-shows* durant les années 1980, envahi le marché de l'Internet à bas coût dans les années 1990, révolutionné la téléphonie dans les années 2000 : vous le reconnaissez ? Non, ce n'est pas Xavier Niel (presque) : c'est Pascal Ertanger, héros (semi-)fictif de cette saga houellebecqienne qui, du rapport Minc-Nora de 1978 au triomphe universel des Google/Apple, raconte par la lunette française la naissance de la société de l'information. Ce pavé époustouflant a un défaut et une qualité. Le défaut : il est bavard et regorge de tartines encyclopédiques sur la thermodynamique, les réseaux et les théories postmodernes. La qualité : c'est le roman français le plus ambitieux, le plus connecté à son époque et le plus visionnaire que nous ait offert la littérature hexagonale depuis longtemps. A l'en croire, les héros milliardaires du numérique sont voués à se transformer en démiurges quasi divins, et à résorber le fossé qui sépare numérique et organique. Là-dessus, Bellanger prépare peut-être déjà une *Théorie de l'information* II. En attendant, le I est la bombe atomique de cette rentrée, sans contestation. **L.B.**



PARCE QUE C'EST AUSSI FORT QU'AU THÉÂTRE

Wajdi Mouawad

Anima *(Leméac / Actes Sud)*

5/5

Le grand dramaturge Wajdi Mouawad nous offre avec *Anima* un roman qui ressemble à ses pièces, tant par le souffle, les thèmes, la profusion baroque, que par l'émotion saisissante produite. Le lecteur, dans un violent scintillement poétique, finit par éprouver la sensation que l'œil de l'abîme le contemple. La littérature de Wajdi Mouawad est une littérature caïnite : le meurtre originel, le sang retombant sur les générations, la terrible roue de la violence, le mutisme partagé par les bourreaux comme les victimes, voilà l'axe autour de quoi il fait tournoyer une langue protéiforme au lyrisme effervescent. Et si cette magie opère sur scène, elle opère également dans le cadre d'un pur roman, d'autant que l'auteur y fait preuve d'une extraordinaire inventivité en termes de procédés narratifs. L'action est ici décrite par les animaux : chat, chien, rat, souris, serpent, mouche, coccinelle, pigeon, hibou. Tout cela pour décrire la quête de Wahhch, un homme dont la femme a été assassinée et violée par un Mohawk, dans le Montréal contemporain. Terrible et magistral. **R.S.**







PARCE QU'IL N'Y A PAS MEILLEUR ROMAN DE LA DÉSILLUSION

Jonathan Dee

La Fabrique des illusions *(Plon)*



5/5

Dans la lignée d'un Jonathan Franzen ou d'un Jay McInerney, Jonathan Dee poursuit le portrait entamé dans *Les Privilèges*, celui d'une élite névrotique, avec des familles dissoutes, cloîtrées dans leurs lotissements aux façades interchangeables, ou bien ces golden boys and girls, réfugiés new-yorkais nourris à l'ambition, incapables de donner un sens à leur existence. Après le monde de la finance, Dee explore celui de la pub pour illustrer les mirages et le vide sous-tendus par la fabrique aux illusions qu'est cette Amérique de la réussite et du faux-semblant. Progressivement, il accélère son récit, le fragmente, varie les angles, assène la conclusion de son drame annoncé. Plus grand sera le rêve, et plus dure la chute. **J.C.**

PARCE QU'AFTERPOP, C'EST QUAND MÊME QUELQUE CHOSE

Agustin Fernandez Mallo

Nocilla Dreams *(Allia)*

4/5

Dernier-né du mouvement ibérique *Afterpop*, Agustin Fernandez Mallo, 45 ans, s'attaque avec ce premier roman au mythe de la route, modèle de la liberté et de la quête de soi. Succession de citations d'intellectuels et de scènes avec des héros historiques ou fictifs, le roman a la forme d'un rhizome : chacun est relié à la route US50, au Nevada ; au milieu, un arbre d'où pendent des chaussures. Une esthétique du désert, rétro et quasi biblique, nous piège dans des rêveries complaisantes de westerns et de road-movies 80's. Énième réinterprétation du mythe ? Non : en même temps que ces images, c'est *« la beauté terrible »* de la globalisation qui nous est jetée à la figure. A l'opposé de ce rhizome, il y a l'arbre de la route US65 : maigre et sec, il se dresse là où tout est à construire. **G.M.**

PARCE QUE CECI N'EST PAS UN ROMAN

Nick Flynn

Contes à rebours *(Gallimard)*

4/5

Nick Flynn n'écrit pas de fiction mais de la poésie, et puis ce genre de textes : l'excellent *Encore une nuit de merde dans cette ville pourrie* en 2006, *Contes à rebours* aujourd'hui. Mémoires, autofiction, carnet de bord... Tout commence par le heurt entre deux jeux d'images : une échographie et Abou Ghraib. Naissance à venir et torture. Le cheminement de Flynn se trace au plus intime, l'angoisse de la paternité se faisant une nouvelle fois prétexte pour l'exploration de ses parts d'ombre et de lumière. Rythme haché, syncopé, succession rapide de bribes de pensées, d'histoire, sans autre ordre apparent que celui du fil de la mémoire. Face à l'irrationalité du monde se dégage quelque chose de très fragile, très précieux, qui à travers une voix toute de retenue touche à l'universel. **J.C.** •••

DES VIES DANS DES PLIS

1800 pages, un titre à rallonges... Sylvie Taussig publie le livre le plus étrange de l'automne. Y a-t-il encore une place pour les OVNI littéraires en 2012 ?

Peu importe de quel côté on se situe dans les débats stériles sur l'essence du roman : la littérature qui se lance des défis nous intéressera toujours. Aussi, un roman qui s'avance volontairement comme le livre le plus épais (1800 pages) de la rentrée littéraire nous intrigue *par défaut*. Mais pour ce qui a motivé Sylvie Taussig à faire aussi long, c'est plus opaque : aucun horizon plastique ou théorique précis ne justifie le format étonnant de cette très *longue* comédie de mœurs parisiano-parisienne, limite rohmerienne dans ses incongruités, pas même *« l'épiderme mosaïque »* qui sourd dans son prologue comme une promesse de film-catastrophe. *Dans les plis sinueux des vieilles capitales* est seulement long parce qu'il se love dans la cadence et la densité d'un temps réel littéral, simple comme bonjour, et seulement multiple parce que les toutes petites vies emmêlées qu'il ausculte comme si elles étaient la raison dernière de la littérature sont très nombreuses. Constamment à distance de son projet, Taussig joue malicieusement avec le feu et refuse même la centrifuge autour d'une Totalité cachée. Envers quasi exact de d'une *Vie mode d'emploi* à l'échelle d'une ville ou d'un *Homme sans qualités* contemporain, écrit dans une langue perpétuellement amusée de ses propres audaces, *Dans les plis sinueux* est passionnant parce que c'est le premier roman de sa taille à n'ambitionner ni l'œuvre totale ni l'évocation terminale du vide. Vu le temps que ça prend à lire, c'est délicieusement incongru, et hardi. **O.L.**

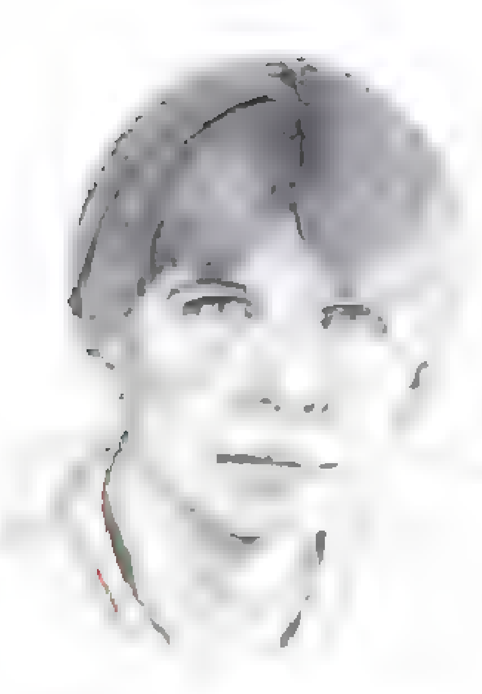


PARCE QUE LA QUALITÉ ALLEMANDE, ON Y PREND GOÛT

Ferdinand von Schirach
Coupables *(Gallimard)*

5/5

Pour reprendre Aristote, cité en exergue : « *Les choses sont ce qu'elles sont* ». *Coupables*, c'est la suite logique de *Crimes*, premier recueil de cas criminels paru en 2011. Styliste impeccable, narrateur omniscient, Ferdinand von Schirach, avocat de la défense au barreau berlinois, raconte quinze nouvelles affaires, des crimes (meurtres prémédités, homicides involontaires, viols, vols...) et leurs coupables. Des faits, rien que des faits. Et ce moment où l'avocat entre en scène, ces quelques lignes qui présentent la Justice à l'œuvre, au moment de rendre le verdict. Coupable, non coupable. Si *Coupables* ne peut prétendre à l'impact de *Crimes*, la méthode Von Schirach fonctionne toujours avec une redoutable efficacité. Il serait dommage de ne pas y (re)goûter, pour les amateurs et pour les autres. **J.C.**



PARCE QU'IL N'Y A PAS DE PETIT POWERS

Richard Powers
Gains *(Cherche-Midi)*

5/5

Après le magistral *Générosité*, on attendait avec une certaine perplexité ce roman vieux de quinze ans. Mais il va falloir se faire une raison : il n'y a pas de petit Powers. Dans l'esprit du grand roman US mêlant petite et grande histoire, *Gains* fait encore preuve d'une éblouissante maîtrise. Au menu, deux récits à l'humeur opposée : d'un côté le souffle poétique d'une immense épopée technico-chimique, chantant sur deux siècles la belle odyssée du capitalisme, de l'autre le ton intimiste de la maladie, portrait d'une quadragénaire empoisonnée par la pollution industrielle. Deux lignes parallèles qui finissent par s'enlacer pour former le nœud de contradictions de la société moderne, pour qui le chemin de la grâce est pavé des mêmes pierres que celui de la déchéance. Un chef-d'œuvre, un de plus. **P.J.**



PARCE QUE LE TIERCÉ, C'EST SON DADA

Christophe Donner
A quoi jouent les hommes *(Grasset)*

5/5

Certes, un roman sur l'histoire des courses hippiques et du système des paris mutuels, ce n'est *a priori* pas trop notre truc. Sauf que Christophe Donner, qui connaît plutôt son affaire (turfiste chevronné, il a longtemps tenu les pages hippiques de *France Soir*), en fait un véritable petit chef-d'œuvre à la française, vif, nerveux, plein de phrases d'écrivain, et en même temps aussi captivant qu'une saga américaine. A travers trois personnages historiques (dont le célèbre Joseph Oller, créateur de l'Olympia et inventeur richissime du pari mutuel), il écrit au fond un grand roman sur la transformation du jeu en *business* étatisé puis mondialisé, avec manœuvres capitalistiques et entourloupes à l'ancienne. Ne soyez pas effrayés par le titre ronflant, ce superbe pavé arrive gagnant à 10 contre 1. **L.B.**

Y A-T-IL TROP DE POLITIQUE DANS LES ROMANS ?

Le livre-événement de la rentrée, *Rien ne se passe comme prévu*, raconte de l'intérieur la campagne de Hollande. DSK, lui, est tapi dans les pages de Stéphane Zagdanski. Mais qu'ont-ils tous avec la politique ?

[illegible]



PARCE QU'IL FAUT TOUT LIRE DE LINDA LÊ

Linda Lê

Lame de fond *(Christian Bourgois)*

4/5

Dans un Paris sombre tout en boulevards et appartements, Van, Ulma et Lou sont reliés sans le savoir par des liens de cœur et de sang. Leur sang, leur origine et ce qui les lie est au cœur de ce beau roman de Linda Lê, qui interroge les thèmes chers à l'auteur du pays perdu et de l'exil depuis ce qui apparaît comme leur territoire d'accueil le plus hospitalier et le plus riche : la langue et la littérature. Linda Lê nous surprend et nous ravit avec sa joie retrouvée pour le roman et des personnages moins tragiques et retirés du réel qu'elle entoure d'un regard doux et ironique. **G.M.**



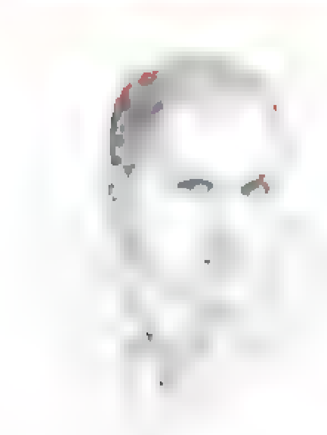
PARCE QUE C'EST LE LIVRE LE PLUS VIRTUOSE DE LA RENTRÉE

Jakuta Alikavazovic

La Blonde et le bunker *(L'Olivier)*

4/5

Polar délirant sur l'amour, le nouveau roman de l'excellente auteur de *Corps volatils* est une merveille d'érudition. Soit l'enquête de Gray qui a hérité d'une ligne de testament à la mort de Volstead, le mari de cette dernière. C'est complètement « vertigineux », d'autant plus que cela nous mène sur les traces de la collection Castiglioni, avec une réflexion sur le gène du film noir ainsi qu'un cliché d'Anna et du défunt Volstead qui pourrait bien tout dire de l'immensité de l'érotisme de la photographie et de ce qu'a été leur histoire amour. **G.M.**



PARCE QUE HEMON DÉÇOIT RAREMENT

Aleksandar Hemon

Amour et obstacles *(Robert Laffont)*

4/5

Variations, encore et toujours, sur le thème de l'exil, les nouvelles d'*Amour et obstacles* promènent une nouvelle fois certains ersatz de l'auteur, à tous les âges, du Zaïre à Chicago, de Sarajevo à Madison. Les situations oscillent entre ubuesque et tragique ; le cocasse n'est jamais loin, mais teinté d'un vague sentiment d'amertume. Entre sérieux, absurde et poétique, Hemon poursuit son exploration du nouveau monde, avec une bonne dose de vague à l'âme. **J.C.**



PARCE QU'ANGOT BAT TOUS LES RECORDS

Christine Angot

Une Semaine de vacances *(Flammarion)*

0/5

« Il est assis sur la lunette en bois blanc des toilettes, la porte est restée entrouverte, il bande ». Dès la première phrase, Christine Angot nous met dans l'ambiance. Scabreux (papa encule fifille), racoleur, ce petit roman (grosses marges, grosse police) bat tous les records de nullité, au point qu'on ne sait même plus par quel bout l'attaquer. Là se tient peut-être le génie de l'auteur, dans sa capacité à désarmer la critique, même si comme d'habitude les éloges pleuvront. Commencé sur un chiotte, ce livre est destiné à finir dedans. **L.B.**



PARCE QUE C'EST NOTRE GRAND ÉCRIVAIN 2.0

Maurice G. Dantec

Satellite sisters *(RING)*



Oeuvre synthétique, *Satellite Sisters* rassemble les personnages principaux des trois premiers romans de Maurice Dantec pour une suite de *Babylon Babies* où c'est rien moins que la destinée cosmique de l'homme qui est en jeu. Un texte monumental où Dantec fusionne théories sur le *junk* ADN, stratégie militaire, théologie, critique d'un monde « globalitaire », évolutionnisme et synthèse disjonctive... Un roman saturé, en somme, pour une force d'impact décisive et une régénération corrélative de la littérature. Une folie, mais on marche. **R.S.**



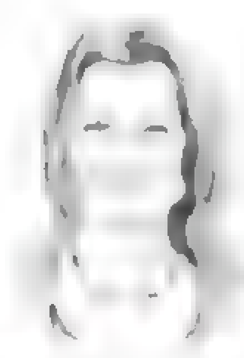
PARCE QUE L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Max Monnehay

Géographie de la bêtise *(Seuil)*

0/5

Dans un épisode de *Strip-Tease* demeuré célèbre, on voyait l'éditeur Gilles Cohen-Solal fasciné par la plastique avantageuse de Max Monnehay, au point de lui commander un texte que la patronne, Héloïse d'Ormesson, refusera finalement. S'ils lisent ce deuxième roman, GCS et EHO se diront peut-être qu'ils l'ont échappé belle : laborieux, lent, à peine malin avec son titre à la Nothomb et son pitch éculé (une colonie d'imbéciles se coupe du monde), ce petit ratage aurait fait tache dans leur catalogue. Oui, même dans le leur. **L.B.**



PARCE QU'UN PULITZER POUR ÇA, FRANCHEMENT...

Jennifer Egan

Qu'avons-nous fait de nos rêves ? *(Stock)*



En 2010, Jennifer Egan reçoit le National Book Critics Award et le prestigieux Pulitzer pour ce livre à succès qui est aujourd'hui adapté par la chaîne HBO. On se frotte les mains, mais la chute est rude : ce roman par fragments qui saute d'un personnage à l'autre en jouant sur leurs connexions vagues a toutes les caractéristiques du petit livre agile, malin (un chapitre en *Powerpoint*, comme c'est audacieux !) et tout à fait agaçant, le tout pour une leçon de philosophie banale à mourir – le temps détruit tout, etc. On passe. **L.B.** •••

LE QUIZZ DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 2012

Testez vos connaissances : VRAI ou FAUX ?

01 AURÉLIEN BELLANGER PUBLIE LE GRAND ROMAN FRANÇAIS DE LA RENTRÉE.

VRAI Avec *La Théorie de l'information*, ce nouveau-venu (non, en fait : il a déjà publié un essai sur... Houellebecq) publie rien moins que le premier grand roman de la génération Internet français. Une vraie bombe, qui valait bien qu'on lui consacre un dossier.

02 CHRISTINE ANGOT A ENFIN ÉCRIT UN BON LIVRE.

FAUX En fait, côté racolage, *Une Semaine de vacances* est peut-être le pire. Mais il possède un avantage sur tous les autres : il est très court. On attend impatiemment les arguments de ses soutiens habituels.

03 LA JEUNE GÉNÉRATION FRANÇAISE PEINE À ÉMERGER.

FAUX Du côté des trentenaires-quadras, ça se bouscule, avec des romans qui valent franchement la peine : Jakuta Alikavazovic, Julien Capron, Mathias Enard, Julia Deck... Oui, bon, il y a Florian Zeller, aussi.

04 LA TENDANCE EST AU RETOUR DU RÉEL.

VRAI Ou faux. Comment déterminer une tendance parmi 300 romans français ? Mais on note certes le regain d'une certaine forme de roman social, et l'écho de l'histoire passée ou contemporaine (le printemps arabe chez Mathias Enard, par exemple).

05 IL Y A DES PREMIERS ROMANS DE PERSONNALITÉS.

VRAI Notre confrère Jacques Braunstein plante son intrigue dans le Paris des années 1980 (*Loin du centre*). L'historien des idées François Cusset se réfugie *A l'abri du déclin du monde*. Etc.

06 PLUS PERSONNE N'OSE PUBLIER DES ROMANS-FLEUVE.

FAUX Philippe Videlier et Pierre Jourde, respectivement 630 et 750 pages. L'anglais Charles Chadwick, 820 pages. La chercheuse au CNRS Sylvie Taussif, chez Galaade, 1800 pages !

07 IL Y A PLEIN DE *PEOPLE* PARMI LES HÉROS DE LA RENTRÉE.

VRAI Xavier Niel inspire Aurélien Bellanger. L'affaire PPDA (la violation de l'intimité de son ex-compagne dans un roman) se retrouve chez Myriam Thibaut. DSK est au cœur du roman de Stéphane Zagdanski. Etc.

08 IL Y A DES MARRONNIERS.

VRAI Forcément : c'est le principe d'un marronnier ! Amélie Nothomb est là. Philip Roth aussi, en octobre. Patrick Besson. Olivier Adam. Etc.

09 BHL PRÉPARE EN SECRET UN ROMAN À PARAÎTRE FIN SEPTEMBRE.

FAUX On a déjà assez de problèmes comme ça !

10 *SATELLITE SISTERS* DE DANTEC VA TOUT DÉGOMMER.

VRAI En tous cas, si le nouveau roman de Maurice G. Dantec n'était pas menacé par l'imbroglio juridique qui oppose l'auteur à son ex-nouvel éditeur, RING. Il serait dommage que ce livre sorte de la colonne littéraire pour occuper celle des faits-divers éditoriaux.

11 CE SONT TOUJOURS LES MÊMES NOMS QUI REVIENNENT.

VRAI Que voulez-vous ? Vous connaissez le principe : tout le monde en parle, donc tout le monde en parle. Djian, Angot, Adam ou Ben Jelloun chez nos confrères, Powers, Dantec ou Foster Wallace chez nous. A vous de choisir.

12 UN PREMIER ROMAN N'A AUCUNE CHANCE DE PERCER.

FAUX Depuis juin, tout le monde parle de Bellanger, ou de Lilian Auzas, par exemple, qui revisite la vie de Leni Riefenstahl dans un roman éponyme. Mais il est vrai aussi que beaucoup vont disparaître aussi vite qu'ils sont venus. Persévérance, persévérance.

13 IL FAUT SE MÉFIER DES PRIX ÉTRANGERS.

VRAI Le Pulitzer attribué en 2010 à Jennifer Egan, par exemple, on se demande pourquoi en lisant la traduction. Julie Otsuka (PEN/Faulkner *Award for fiction*), en revanche, vaut carrément la peine.

14 IL Y A UN RIMBAUD PAR PAYS.

VRAI En tous cas, il y en a eu un en Colombie : Andres Caicedo, suicidé à 23 ans en 1977, et dont Bernard Cohen traduit en cette rentrée le roman-culte, *Que viva la musica !*. « Rimbaud colombien », c'est un cliché, bien sûr, mais le livre est très étonnant.

15 *LES INROCKS* VONT RÉHABILITER *L'ENFANT-BOIS* D'AUDREY PULVAR.

FAUX Enfin, pas sûr...

16 ALAIN FLEISCHER PUBLIE UN NOUVEAU LIVRE.

VRAI Vous vous demandez comment il fait ? Certes, c'est un « petit » Fleischer, recueil de nouvelles à thème *(Conférenciers en situation délicate)*. Livre mineur dans son œuvre, peut-être, mais pas dans l'absolu.

17 UN CRITIQUE LIT EN MOYENNE 58 ROMANS À LA RENTRÉE.

FAUX C'est plus pour les uns, moins pour les autres. Certains ne lisent que les livres dont on parle déjà. D'autres, que les livres de leurs amis. D'autres encore, que leur propre livre. Etc. Un critique prépare son entrée dans le *Guinness Book* : il est en train de lire tous les livres de la rentrée.

18 LA CHRONIQUE DE PHILIPPE SOLLERS DANS LE *JDD* VA NOUS MANQUER.

FAUX



On en fait des couches partout ailleurs et, a priori, son œuvre ne correspond pas à notre ligne. Seulement voilà, chez Chro, on a décidé de s'ouvrir et de voir ce qui se cache derrière les soi-disant bonnes âmes. Assurément, Nathalie Rheims en est une et son dernier roman nous a même agréablement surpris. On a donc rencontré cette figure littéraire mainstream, en faisant fi des a priori et des préjugés.

Elle est l'auteur à succès de nombreux romans, voguant entre son univers de prédilection – le fantastique – et la source d'inspiration qui l'a motivée à écrire – sa propre vie. Le dernier opus de Nathalie Rheims, *Laisser les cendres s'envoler*, est né d'un besoin lancinant de convoquer les morts et de panser les plaies. Un récit baigné d'une amertume justement dosée pour ne jamais être calamiteux, sans aucun doute plus marquant que ses romans précédents. Adolescente, la narratrice découvre que sa mère a abandonné le domicile familial. Celle qui aurait voulu de toutes ses forces ne pas l'aimer aborde dans son roman la traitresse sans condescendance ni haine : « *Dès les premiers jours de ma vie, je rejetai son lait. Je vomissais déjà tout ce qui venait d'elle. Peut-être avais-je compris, malgré l'amour que j'avais pour elle, que je devais rester sur mes gardes, pressentant qu'elle était toxique, détraquée, dangereuse pour moi* ». Nathalie Rheims a attendu dix ans après la mort de sa mère pour se délester de l'affront : « *Il fallait que je sois prête sur deux plan*, nous dit-elle : *l'affect et la technique pure de l'écriture. Au début de mon désir d'écrire, je pensais ne jamais être capable de raconter cette histoire. Décrypter cette relation me semblait insurmontable, comme si le sujet allait me noyer* ». Pas moins d'une décennie pour donner un rôle littéraire à celle qui l'a marquée au fer rouge et qui lui a laissé pour seul héritage une idée de l'amour torturée, la privant pour toujours de l'envie de devenir mère à son tour. « *Lorsque votre mère vous plante là, un jour, après vous avoir dit durant des années que vous étiez ce qu'elle avait de plus précieux, comment voulez-vous avoir le désir de prolonger ce qui ressemble à une trahison ? Je n'ai pas voulu d'enfant et de toute cette mythologie qui va avec, genre «*c'est la plus belle chose qui puisse vous arriver*» ». Nathalie Rheims a gardé de son premier métier, comédienne de théâtre, l'art de cacher sa timidité derrière un look travaillé comme une carapace lui permettant de retenir ses émotions. A 53 ans, elle a pourtant conservé des expressions d'enfant, des traces de la peur de l'abandon, de l'enfant qu'elle n'a pas eu. Plombée par une trahison précoce et violente, elle a toutefois trouvé un tuteur en la personne de son père, l'académicien et commissaire-priseur Maurice Rheims, disparu en 2003 ; même s'il s'agissait d'une complicité ambiguë, puisque Nathalie était tenue de manigancer afin que les multiples maîtresses ne se télescopent pas. Devenir adulte n'a pas été une mince affaire, et c'est d'ailleurs à sa carrière de comédienne qu'elle doit de s'être réconciliée avec un corps devenu celui d'une femme. Si elle ne joue plus aujourd'hui – comme chacun sait, elle est productrice de cinéma –, elle aurait pu le faire pour Claude Berri, avec qui elle a partagé dix années de sa vie et qui lui avait proposé d'interpréter sa fille dans *La Débandade*, où il a incarné, comme c'est étrange, un commissaire-priseur : « *Il avait écrit le scénario avant notre rencontre et il avait appelé sa fille Nathalie. Il disait en riant que c'était prémonitoire...* ». Il plane manifestement dans la vie et l'œuvre de Nathalie Rheims un discret parfum d'inceste jamais réalisé. Pour autant, dans ses romans, on remarque aussi une absence totale d'érotisme. Et si cette désérotisation de ses écrits était due à son éducation, fidèle à la tradition des Rothschild ? : « *Rien n'est plus complexe que d' «écrire» le sexe. Ma famille n'a rien à voir avec cela, c'est moi qui ai conscience de ne pas être à la hauteur de cet exercice* ». Les amours platoniques, le spirituel primant sur le corps, voilà qui amène au macabre. Nathalie Rheims a très tôt connu les affres de la chair malade. Son existence est peuplée de fantômes : « *Ecrire sur ceux qui me manquent est une façon pour moi de les garder plus près de moi, de leur faire un petit tombeau de papier. J'ai cette chance extraordinaire, grâce à mon travail, de pouvoir recycler le chagrin* ». Fascinée par les sciences occultes, elle a participé à des séances d'écriture automatique et de spiritisme : « *J'ai beaucoup écrit sur l'au-delà et les phénomènes paranormaux. J'aperçois des signes lorsque j'écris mais c'est probablement moi qui les fabrique* ». Comme elle ne finit pas d'échapper à la brutalité du réel, on sait qu'il n'est pas question, pour elle, de s'arrêter là : « *Je ne commence jamais un roman avant la sortie en librairies du précédent. C'est une forme de superstition et surtout, je n'ai pas encore la moindre idée de ce que pourrait être mon prochain roman. Enfin, si. Peut être...* ». Nous quittons Nathalie Rheims sur cette ellipse, à l'image de cet écrivain dont l'œuvre et la vie forment une fusion totale entre fiction et réalité. Si sa survie dépend de ce brouillard, on ne peut que lui souhaiter de ne pas le dissiper.

« PEUT-ÊTRE AVAIS-JE COMPRIS, MALGRÉ L'AMOUR QUE J'AVAIS POUR MA MÈRE, QUE JE DEVAIS RESTER SUR MES GARDES, PRESSENTANT QU'ELLE ÉTAIT TOXIQUE, DÉTRAQUÉE, DANGEREUSE POUR MOI »

Florence Alcaide Villanueva

***Laisser les cendres s'envoler*, de Nathalie Rheims (Léo Scheer)**



DISHONORED

Welcome to Neo-Metropolis

FPS d'infiltration à l'univers SF [illegible], Dishonored s'impose comme le jeu vidéo le plus attendu de cette fin d'année. Une bonne raison pour partir à la rencontre de son créateur, Arkane, dans son studio lyonnais.

PAR JÉRÔME DITTMAR / ILLUSTRATIONS : ARKANE STUDIOS

ET SI L'ÉVÉNEMENT SF DE L'ANNÉE ÉTAIT UN JEU VIDÉO ?

Lyon, août 2012, une chaleur de bête embrasse la ville balayée par un vent épais. Bravant la météo façonnant ma condition urbaine, je me dirige vers les bureaux d'Arkane pour rencontrer l'équipe de *Dishonored*, la plus belle promesse de l'auteur d'*Arx Fatalis*. Le jeu est alors en bouclage, l'ambiance est tranquille, c'est le moment idéal pour parler. La première impression lorsqu'on découvre le jeu est un peu la même que lorsqu'on découvrait *Blade Runner*. Celle d'assister à l'émergence d'un espace, d'une ville entière et organique. Viktor Antonov, co-directeur artistique du jeu avec Sébastien Mitton, assume cette parenté. Formé dans l'école de Sid Mead, concepteur visuel du film de Ridley Scott, son travail s'articule autour des mêmes passerelles entre design industriel, architecture et science-fiction. Il assume surtout le lien avec *Métropolis*, le film de Fritz Lang auquel on pense inévitablement : « Métropolis *est le pilier de la science fiction moderne et une source d'inspiration pour tous mes projets. C'était la première visualisation d'une ville entière non existante qui est une métaphore de chaque capitale* ». Au départ, le jeu devait se dérouler au XIVᵉ siècle au Japon, mais constatant les limites à la fois culturelles de l'époque et même de jouabilité, Arkane a changé son fusil d'épaule. Sébastien Mitton : « *C'est dur de développer en tant qu'Européen un titre qui se déroule dans une culture si différente. Du coup, on a gardé les mécaniques et le pitch du jeu, on a ramené ça à Londres parce que cette ville est peu utilisée dans le jeu vidéo, et on s'est arrêté au début du XXᵉ siècle. Cela nous a permis de développer des objets, des éléments de gameplay, des mécaniques qui étaient plus intéressantes que juste du combat à l'épée avec de la magie* ». Viktor Antonov de compléter : « *Une partie du travail avec Sébastien a été de ramener le concept d'origine dans le futur, pour créer un fausse période qui commence avec le roman d'aventure, comme* L'Ile au trésor, *et qui va jusque vers 1920. On a pris alors les éléments de plusieurs périodes existantes pour avoir le style des costumes britanniques, de tout ce qui est lié à la mythologie de la flottille anglaise, l'aristocratie et tout ce royaume un peu exotique ; en y ajoutant un peu de révolution industrielle...* ».





Artisans du digital

Londres, début XXᵉ, un monde imaginaire entre utopie et dystopie, ce que la science-fiction connaît bien prend une autre dimension avec le jeu vidéo et *Dishonored* lorsque l'on comprend le soin maniaque apporté par le développeur pour créer sa ville. Viktor Antonov : « *Je jongle entre deux paramètres : le futurisme, qui apprend aux designers et aux architectes à imaginer le monde du futur, et le passé. Avant la Première Guerre mondiale, tout était fabriqué à la main. Tout était fait d'une façon artisanale. J'aime ce côté humain d'une ville* ». Les mots du directeur artistique résument l'un des aspects les plus passionnants du jeu : « *Une ville intéressante doit avoir sa propre histoire. Il faut que chaque fenêtre, porte ou lumière joue un rôle. Il faut que ce soit un personnage. Après, si ça passe inaperçu dans le jeu, c'est moins important : le joueur n'a pas pour but de l'analyser. Mais la ville doit avoir une présence forte. C'est pour ça que Dunwall* (la ville de *Dishonored, ndlr) a été designée à la main. Immeubles, chambres, pièces, portes, tout a été dessiné d'une façon spécifique. Ce qui donne l'intérêt à la chose, c'est le parti pris. On travaille dans la densité plutôt que dans l'ampleur. Plutôt que traverser des kilomètres, je préfère que nous nous concentrions sur un détail comme un appartement pour le rendre riche et intéressant. C'est ce qu'on appelle du back story, l'histoire du contexte, du monde, qui est raconté par les espaces, les lieux. Je ne dessinerais jamais une chambre ou un immeuble avant d'imaginer ce qui s'est passé dedans il y a cinq ans* ». Même vision des choses pour Sébastien Mitton, qui enchaîne : « *Quand on rentre chez quelqu'un dans le jeu, on veut donner l'impression de rentrer chez cette personne. De visiter son intimité* ».

The problem is choice

Les descriptions de Viktor Antonov font penser au concept d'*architecture narrative* imaginé par le chercheur Richard Jenkins pour résumer

LES SECRETS D'ARKANE

Arkane, son histoire, ses jeux, ceux dont ils s'inspirent, pour tout savoir sur les auteurs de *Dishonored* en quelques lignes, c'est ici que ça se passe.

ARKANE STUDIOS

Fondé en 1999 par Raphaël Colantonio, Arkane Studios est devenu l'un des plus gros développeurs lyonnais. Reconnu et récompensé pour ses jeux *Arx Fatalis* et *Dark Messiah*, il a travaillé aussi sur des titres comme *Bioshock 2* ou *Return to Ravenholm*, extension d'*Half-Life*. Installé également à Austin au Texas en équipe plus restreinte, le studio a rejoint en 2010 le giron de Zenimax, compagnie américaine détenant entre autres Bethesda (*Skyrim*) et ID Software (*Doom*).

ARKANE GÉNÉALOGIE

A l'origine de *Dishonored*, il y a tout une tradition de jeux en vue subjective qui ont profondément marqué le studio. Ce sont ceux d'Origin System tel *Ultima Underworld*, qui avec son système de FPS RPG influencera beaucoup *Deux Ex* et *Bioshock*, autres références des lyonnais. C'est plus encore ceux de Looking Glass (ex Origin), avec des titres tels que *System Shock* et surtout *Thief* (licence qu'Arkane a voulu racheter), auquel le jeu emprunte son gameplay et son style rétro-futuriste.

ARKANE GAMES

Premier jeu d'Arkane, *Arx Fatalis* sort en 2002 sur PC. Très influencé par les prods Looking Glass, le jeu s'impose comme un puissant FPS RPG immersif où il est déjà question de fabriquer un monde vivant. Sous licence *Might and Magic*, Arkane signe quatre ans plus tard *Dark Messiah*, vite reconnu pour son système de FPS à arme blanche. Après avoir mis en suspens *The Crossing*, passionnant projet de SF autour de Paris et des templiers, Arkane s'attaque à *Dishonored*, sur une idée de Todd Vaughn (*Fallout 3*) pour Bethesda. **J.D.**



le jeu vidéo. Ce que confirme le directeur artistique : « *Le vrai langage du jeu vidéo, c'est la narration visuelle, l'architecture. C'est intéressant parce que c'est une manière de s'exprimer à la façon des fresques d'église médiévale* ». Avec *Dishonored*, Arkane démontre plus que jamais l'importance cruciale des environnements dans un jeu vidéo. Mais pourquoi se donner tant de peine à rendre un monde aussi cohérent, crédible, jusqu'à simuler cette sensation d'un passé dans les pixels? Romuald Capron, directeur du studio, nous rappelle les fondamentaux d'Arkane : « *On cherche à faire des jeux immersifs qui offre une très grande liberté d'action au joueur. C'est la base. Mais derrière chaque mot se cache beaucoup de choses. Quand je dis immersif, il faut comprendre que nous voulons que le monde dans lequel on plonge le joueur soit le plus simulé possible. Tout ce qu'il fait doit avoir un sens, il faut que le monde soit très cohérent. Si je ne peux pas ouvrir une porte, il doit y avoir une raison. La liberté d'action, c'est fondamentale. Il s'agit d'offrir des outils, des armes, des pouvoirs au joueur ; ensuite, le joueur s'exprime dans le jeu en fonction de son humeur, de sa personnalité… il trouve sa propre façon d'aborder les challenges, les obstacles, les ennemis, etc. C'est vraiment ce qui nous intéresse car chaque choix est important dans la vie. Chaque choix est un renoncement et crée une émotion. Cela apporte du stress, de la nostalgie, de la compassion… Après, il se trouve qu'on aime créer des mondes, mais ça fait partie du concept, de nos valeurs. On aime créer des mondes plus ou moins proches de la réalité ou fictifs* ».

Des mondes vivants

En créant un tel espace où le joueur est libre de ses actions sans bâtir un *open world*, *Dishonored* touche à ce qui fait aussi l'idée d'une ville. Dans sa dimension à la fois ouverte et fermée, sa circulation et ses possibilités. Car tout le gameplay du jeu veut reposer sur un éventail incroyable offert au joueur, qui peut évoluer de mille manières selon les chemins qu'il prend et les pouvoirs qu'il détient. Un vrai casse tête pour l'équipe technique, comme le confirme Christophe Carrier, *lead level designer* : « Dishonored *est un gruyère, tandis que la plupart des jeux à missions sont assez linéaires. Nous devons faire en sorte qu'il ait une dizaine de façons d'arriver à l'objectif, ce qui complique drastiquement les choses au niveau du* level design… *Dès qu'un élément change dans le niveau, il faut tout réadapter. Au départ, tu as envie que le joueur ait une expérience propre, mais chaque joueur étant unique, chacun d'eux va prendre des routes différentes, donc il faut que chaque chemin marche. Il faut penser à toutes les possibilités et sans arrêt anticiper* ». Un peu la base du jeu vidéo? Plus que ça : « *Ce qui m'intéresse dans un jeu, c'est de sentir que le monde est vivant* », souligne Christophe, qui au passage nous précise qu'au départ *Dishonored* ne donnait aucune indication au joueur pour se diriger vers ses cibles, ce qui faisait hurler les testeurs. Cette idée d'un univers moins virtuel qu'on ne le croit est le fruit d'un puissant travail à la fois souple et collectif, comme le mentionne Damien Pougheon, *lead animator designer* qui s'est attaché à ce que chaque personnage ait son propre *background* : « *J'avais envie qu'on puisse se dire : c'est quoi comme type de mec? Est-ce qu'il a été élevé dans la rue? Est-ce qu'il a de l'éducation? Est-ce qu'il est porté sur la bouteille? Essayer de lui créer une histoire pour après arriver à le faire bouger de manière à ce que ça colle à sa personnalité*

5/5 Avec Dishonored, Arkane fait évoluer le jeu en vue subjective. Richesse de l'univers réinterprétant avec une précision folle les classiques de la science-fiction. La variété du gameplay offrant une palette démentielle de possibilités au joueur pour construire une expérience unique. The hit is on. J.D.

Dishonored (Arkane Studios/ Bethesda Softworks) PC/PS3/Xbox 360

et au visuel qu'il représente. Mais pour arriver à une telle cohérence, c'est beaucoup d'itération ».

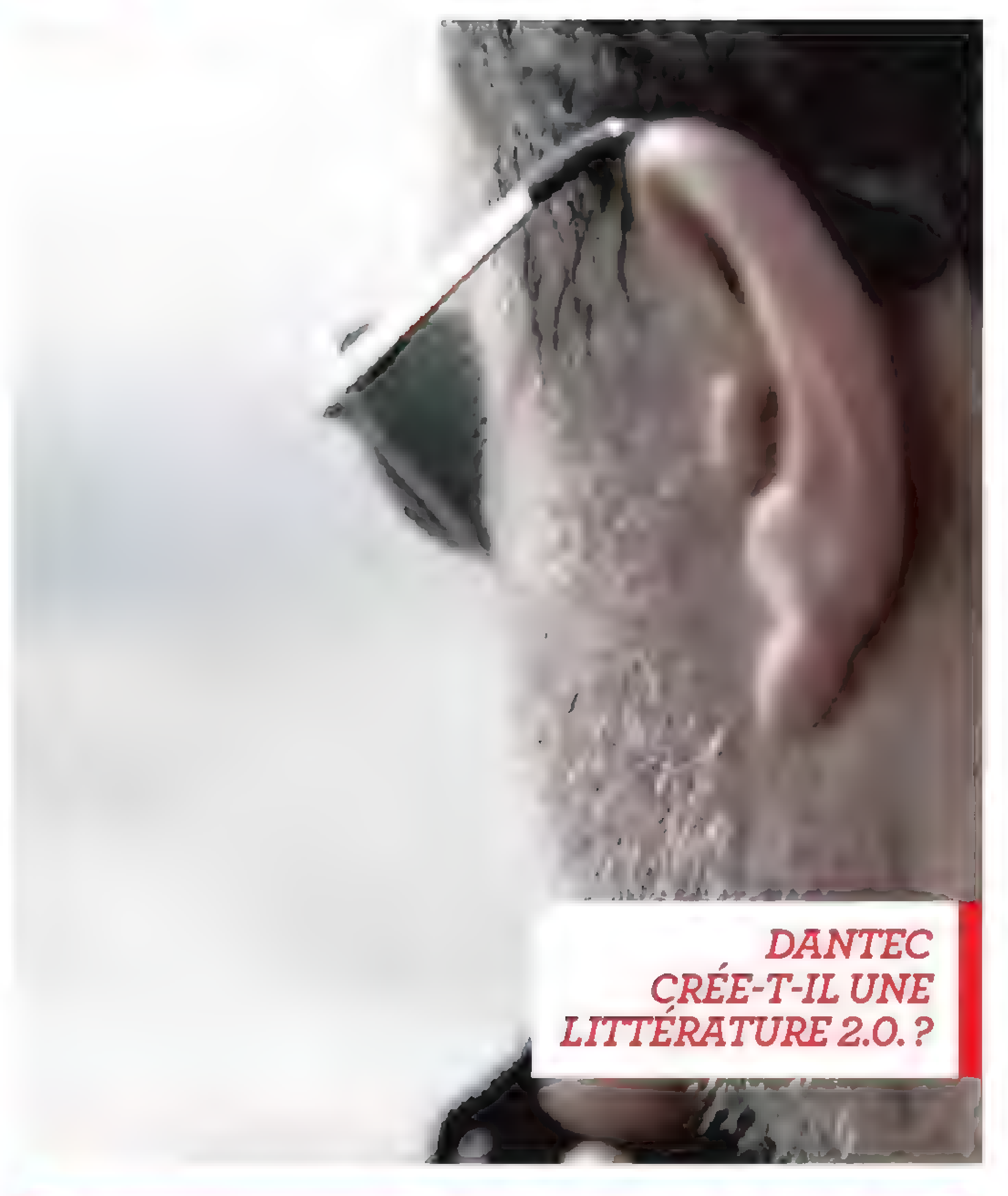
Métro 84

Jeu d'infiltration et d'assassinat rétro-futuriste, *Dishonored* a pour ambition d'inventer un environnement vertigineux. Mais quel sens lui donner puisque rien n'est laissé au hasard ? Sébastien Mitton : « *On s'est beaucoup renseigné sur Londres et les relations entre les autres pays, parce qu'on aime comprendre comment ça se passe en géopolitique. On est allé aussi à Edimbourg, dont on s'est également beaucoup inspiré, parce que je me suis aperçu que l'architecture jacobine, c'était ce qu'on voulait sélectionner pour inventer le passé de Dunwall. C'est là que le sujet a pris forme. L'austérité qu'il y en Angleterre avec les caméras de surveillance tous les dix mètres, les pics partout qui empêchent de grimper sur les façades, l'architecture très facettée, sans presque aucune courbe, la palette de couleurs avec ces ciels blancs qui donnent une tonalité diffuse, les rues en canyon où la lumière a du mal à atteindre le bas de la rue, créant des éclairages mystiques et étranges... Tout ça nous a permis de partir sur le thème de l'oppression et de montrer comment elle se diffuse du régime sur le peuple* ». Fidèle à *Métropolis* et *1984*, *Dishonored* serait-il donc une nouvelle critique du pouvoir sur fond de chaos urbain ? Et si le motif phare du jeu était la verticalité, comme le souligne Sébastien ? La réponse quand on aura bouclé l'aventure.

Jeu d'infiltration et d'assassinat rétro-futuriste, Dishonored a pour ambition d'inventer un environnement vertigineux

Et Roman Polanski

En attendant et avant de quitter les bureaux d'Arkane, Viktor Antonov détient sans doute l'une des clés les plus passionnantes du projet : « *Si la littérature qui me touche vient d'Hoffman et de ses contes, parce que c'est le premier qui a su mélanger vie quotidienne et fantastique, j'aime surtout les films de Roman Polanski, qui est ma plus grande inspiration au niveau de ce qui est possible de faire avec un appartement, une ambiance, une lumière, pour créer un univers. Je reprends sans doute inconsciemment le côté anxiogène de ses environnements, parce qu'il vient lui aussi d'Europe de l'Est, et qu'il a vécu comme moi sous un régime oppressif, dans des circonstances claustrophobes. Ça me touche dans son rapport à l'isolation et la solitude urbaine, des thèmes qu'il utilise dans beaucoup de ses films. Surtout dans* Répulsion, *où il a reconstruit le même appartement en studio de cinq façons distinctes pour que chaque état mental de Catherine Deneuve soit illustré par un espace différent* ». S'il fallait résumer son concept par la balance parfaite entre un univers anxiogène et la possibilité constante de s'en libérer, on peut dire sans se tromper que *Dishonored* est parti pour être la rencontre inespérée entre Polanski et la science-fiction.



DANTEC CRÉE-T-IL UNE LITTÉRATURE 2.0 ?

MAURICE G. DANTEC

Le retour du mercenaire

Après deux ans de silence, la star du cyber-polar métaphysique revient en cette rentrée avec la suite de *Babylon Babies : Satellite Sisters*. Plus synthétique, saturé et radical que jamais, ce roman hybride prophétise la sortie de l'ère terrestre pour l'Humanité. Mise au point avec celui qui est sorti depuis bien longtemps de l'ère germanopratine...

PROPOS RECUEILLIS PAR ROMARIC LANGARI / PHOTOS : VINCENT PELTIER © RING ÉDITIONS

Une entrée fulgurante dans le monde du polar SF au milieu des années 1990, un polar mâtiné de SF et de philosophie, un journal « métaphysique et polémique » qui fit l'effet d'une bombe à Saint-Germain-des-Prés, une « affaire » d'échanges avec le « Bloc identitaire » qui le transforme en *bad boy* aux yeux médias, un transfert à sensations de Gallimard à Albin Michel, un navet (pour changer...) de Kassovitz d'après *Babylon Babies* et un long exil dans le silence au Québec... On commençait décidément à croire que Dantec, depuis sa thébaïde montréalaise, était décidé à laisser l'Europe crever toute seule et à se faire discret. Ses derniers pavés hybrides et survoltés, *Artefact* ou *Metacortex*, n'ont d'ailleurs pas généré le même engouement que les précédents. Fin de l'épopée ? Non : la suite très attendue de *Babylon Babies* paraît cette rentrée chez RING, une nouvelle maison fondée par son ancien agent littéraire David Kersan, avec la complicité du vieux routier Raphaël Sorin. Grâce à cette position d'autonomie, Dantec peut lancer sur le marché ce western galactique intégralement structuré sur une ligne de fuite vers l'infini, et placer ce retour sous le signe des déflagrations totales. Entretien.

***Chronic'art* : Pourquoi Ring ? La contre-culture Internet vous paraît-elle aujourd'hui suffisamment crédible pour rivaliser avec les formes institutionnelles ?**

Maurice Dantec : Je ne crois pas au terme « contre-culture » en ce qui concerne Internet, où l'on retrouve toutes les formes de déviations/perversions idéologiques et/ou morales/spirituelles de notre époque, peut-être même sous une forme particulièrement concentrée, sans parler de l'ignorance altimétrique de la plupart des « blogueurs ». Comme pour tout ce qui ressort de l'humanité, Internet est un troupeau d'où jaillissent, parfois, quelques « *mavericks* ».

Avec vos journaux et vos interventions publiques, vous avez fait entendre une voix pour le moins subversive. Mais depuis quelques années, vous semblez vous recentrer sur votre travail de romancier. Avez-vous décidé de vous retirer du débat ? Y aura-t-il une suite au *Journal* ?

Une suite à mon *Journal* ? Pourquoi faire ? Tout y est dit, des années à l'avance. Je remarque d'ailleurs que personne n'a commenté les textes *scientifiques* qui y étaient adjoints, comme ceux sur la Matière/Énergie sombre, les mésaventures sexo-financières d'un Strauss-Kahn semblant de loin une préoccupation plus

majeure pour les journalistes du sérail. Or, désormais, et à jamais, en ce qui me concerne, la seule dimension politique digne d'intérêt – *Politika* : *ce qui concerne la Cité* – se situe dans le Génie Génétique, la Conquête Spatiale privée, les nanotechnologies, la cosmologie, la physique nucléaire, la biochimie, bref, ce qui change l'Homme en poursuivant le « programme évolutionniste ». Je ne crois pas que Mélenchon, Bayrou, Marine Le Pen ou Nicolas Sarkozy aient quelque chose à y voir.

Vous décrivez le monde qui vient comme « globalitaire ». Vos procédés littéraires d'hybridation perpétuelle, de synthèse disjonctive, la forme virale, sont-ils des méthodes de résistance au programme politique ?
Il n'y a précisément plus de « politique » dans le monde *globalitaire* que je décris. Elle a été remplacée par ce *Reichstag des Nations* icronisées/ethnicisées/éthicisées puis regroupées en une Assemblée aux ordres d'une bureaucratie. Je me permets de rappeler à ce titre que le projet Onusien fut à l'origine l'œuvre de chercheurs nazis qui, vers 1942-43, s'interrogeaient sur la façon dont le Reich « victorieux » pourrait gérer les affaires du Monde qu'il aurait conquis, sous le nom que je viens de vous citer. La « Réversibilité historique », et fondamentalement paradoxale, en a fait un programme d'après-guerre organisé par les Alliés.

Maurice G. Dantec : *« Une suite à mon Journal ? Pourquoi faire ? Tout y est dit, des années à l'avance... Je remarque d'ailleurs que personne n'a commenté les textes scientifiques qui y étaient adjoints »*

La planète est-elle définitivement condamnée ? N'y a-t-il pas d'autre issue pour l'homme qu'une destinée extraterrestre ? Hors cela, qu'adviendrait-il ?
Rien, précisément. Le NIHIL. Racine du mot « nihilisme », une écolo-dépopulation cool, un « désert qui sans cesse croît », pour reprendre Nietzsche, mais « éthique et humanitaire », hein ? Attention.

Pourquoi avoir intégré des éléments du réel dans cette fiction prospective ?
Dans ce roman, le Réel est intégré de façon active à la Fiction. En décrivant le « Las Vegas orbital » je ne fais que transposer dans 20 ans les projets actuels de Richard Branson, Elon Musk ou Franklin Chang-Diaz en matière de *conquête spatiale privée*. C'est la raison pour laquelle ces trois hommes jouent un rôle central dans le récit. Les Jumelles Zorn elles-mêmes, devenues adolescentes, se singularisent, deviennent autonomes d'une « destinée génétique » qui semblait tracée d'avance. Le roman en son entier est élaboré sur cette notion d'Évolution en Acte, ou c'est parce que Dieu nous a fait à son image, donc êtres LIBRES que l'Humain en est à ses débuts et qu'il n'est pas fait, comme disait l'astronauticien russe Tsiolkovsky, *pour rester toute sa vie au berceau*.

De la shizo-analyse deleuzienne au junk A.D.N. en passant par la *high tech* et – surtout dans ce roman – la « mécanique » du vivant, pour viser la métaphysique *in fine*, la littérature n'est-elle pas pour vous le lieu de la synthèse des sciences diverses, une synthèse la plus exhaustive possible ? *Satellite Sisters* est chapitré d'Alpha à Omega en passant par des chiffres épelés en diverses langues...
Oui, du point d'origine au point de *re-génèse* (et non pas « final »), et les principales langues représentées à l'Onu, avant l'imposition, cool, d'un *esperanto* façon Michel Onfray. A moins qu'on ne revienne au cunéiforme.

L'art militaire comme les engins et méthodes de destruction ont une part importante dans vos romans. Êtes-vous un créateur héraclitéen, pour qui le combat est le père de toute chose ?
Je répondrais en citant l'Iliade, l'Odyssée et la Bible, les TROIS livres fondateurs de notre Civilisation. •••



5/5

Roman synthétique, Satellite Sisters rassemble les personnages principaux des trois premiers romans de Dantec pour une suite de Babylon Babies où c'est rien moins que la destinée cosmique de l'homme qui est en jeu. Un roman synthétique où Dantec fusionne sciences dures, métaphysique et évolutionnisme paradoxal, et un roman saturé pour une force d'impact décisive et une régénération corrélative de la littérature. **R.S.**

Satellite Sisters, de Maurice G. Dantec (Ring Editions)

DERNIÈRE MINUTE
STOP
SORTIE AVORTÉE
STOP
CLASH DANTEC - KERSAN
STOP
PROCÈS EN COURS

Coup de théâtre : au moment même où devait être imprimé Satellite Sisters, Dantec a déposé contre son éditeur et ex-agent littéraire David Kersan, ainsi que contre les éditions Ring, une plainte au pénal visant à faire annuler un contrat d'édition dont la signature aurait été soutirée à l'écrivain, alors que celui-ci se trouvait dans un état de détresse physique et psychique particulièrement graves. Nous avons interrogé à ce sujet les deux parties. Questions-réponses pour l'un (l'auteur), communiqué pour l'autre (l'éditeur). A vous de juger...

MAURICE DANTEC

***Chronic'art* : Maurice Dantec, quelle est votre version des faits ?**

Maurice Dantec : La soi disant réalité imite, souvent de façon éminemment vulgaire, le Réel, c'est à dire la Fiction, et dans ce cas de figure, la vulgarité atteint les profondeurs subterranéennes d'une fosse septique à la mesure volcanique. Je suis en mesure d'affirmer que David Kersan et son principal complice m'ont fait signer un contrat illégal, pour une série de raisons dont les principales sont : signature de contrat frauduleux en état de faiblesse (hautement médicalisée), assimilée en droit pénal à un acte de violence caractérisé, que ce « contrat », comme tout ce que produit David Kersan, a été confectionné de toute urgence en « copier-coller » amateur, d'où vices de formes à n'en plus finir, je passe sur les détails authentiquement comiques. Et ceci dans le seul but, sur mon nom et ma notoriété, d'attirer les investisseurs.

David Kersan a tout de même été votre « agent littéraire » durant sept ans... Comment vos relations ont-elles pu se dégrader à ce point ?

Depuis 2010, alors que j'écrivais un roman pour les Editions Rivages, David Kersan s'est à la fois autobombardé expert en littérature et Conseil de Style de l'écrivain Maurice Dantec, sans parler de ses pathétiques velléités de « chanteur » ou d'« acteur ». Durant la rédaction de ce roman pour F. Guérif, il n'a cessé de m'affubler d'insultes (écrivain fini, « victimette » dès que j''osais me plaindre de ces injonctions, « petit gauchiste » lorsque je fis valoir mes droits d'écrivain libre, malade mental, et j'en passe), de sarcasmes, de « conseils » péremptoires...

***Quid* du roman *Satellite Sisters* ?**

Si l'affaire judiciaire est en fait simplissime, David Kersan doit s'attendre à d'autres escadrilles... Lorsque j'aurai retrouvé mes pleins droits j'aurai comme objectif principal d'établir un contrat, « au mieux disant », pour *Satellite Sisters* et sa suite (et fin) - *Quasar Queens* - chez celui des grands éditeurs qui sera preneur, *selon mes conditions*, qui seront strictes et augureront d'un changement total de paradigme dans mes relations auteur/éditeurs.

Propos recueillis par R.S.

DAVID KERSAN

« Maurice Dantec, à la suite de remarques éditoriales récentes que j'ai pu formuler sur le projet d'un prochain manuscrit, a décidé d'attaquer les éditions RING en référé d'heure à heure afin de demander la suspension de la publication de son roman *Satellite Sisters*. Ce litige récent a naturellement stupéfait Raphaël Sorin, Stéphane Bourgoin, Xavier Raufer, Marc Besse et l'ensemble de l'équipe des éditions RING qui travaille depuis un an à l'édition de ce grand roman, fruit d'un investissement colossal malgré la jeunesse de notre maison. L'auteur a suivi et salué tout le processus de création du livre. Il est aussi venu en France en mai 2012 assurer la pré-promotion de l'ouvrage en participant au tournage d'un *trailer* disponible sur le site www.ring.fr et en accordant de multiples interviews dont une à votre magazine. A la soirée de lancement des éditions RING, il était encore parfaitement enthousiaste saluant en termes élogieux mon travail et celui de la maison d'édition. Nous attendons sereinement la décision du juge des référés, afin que l'œuvre tant attendue *Satellite Sisters*, suite de *Babylon Babies*, puisse enfin être disponible ce 23 août et rencontre un succès littéraire à la hauteur de cet écrivain majeur ».

Communiqué transmis à la rédaction de Chronic'art le 19.08.12 par David Kersan

ADDENDUM : A l'heure où nous bouclons ce numéro de *Chronic'art*, le délibéré du 22 août 2012 précise que la demande de suspension de Maurice Dantec est rejetée. *Satellite Sisters* paraîtra donc bel et bien chez Ring Editions à la date prévue. Affaire à suivre, quand même...

LA VIE ROBOTIQUEMENT ASSISTEE

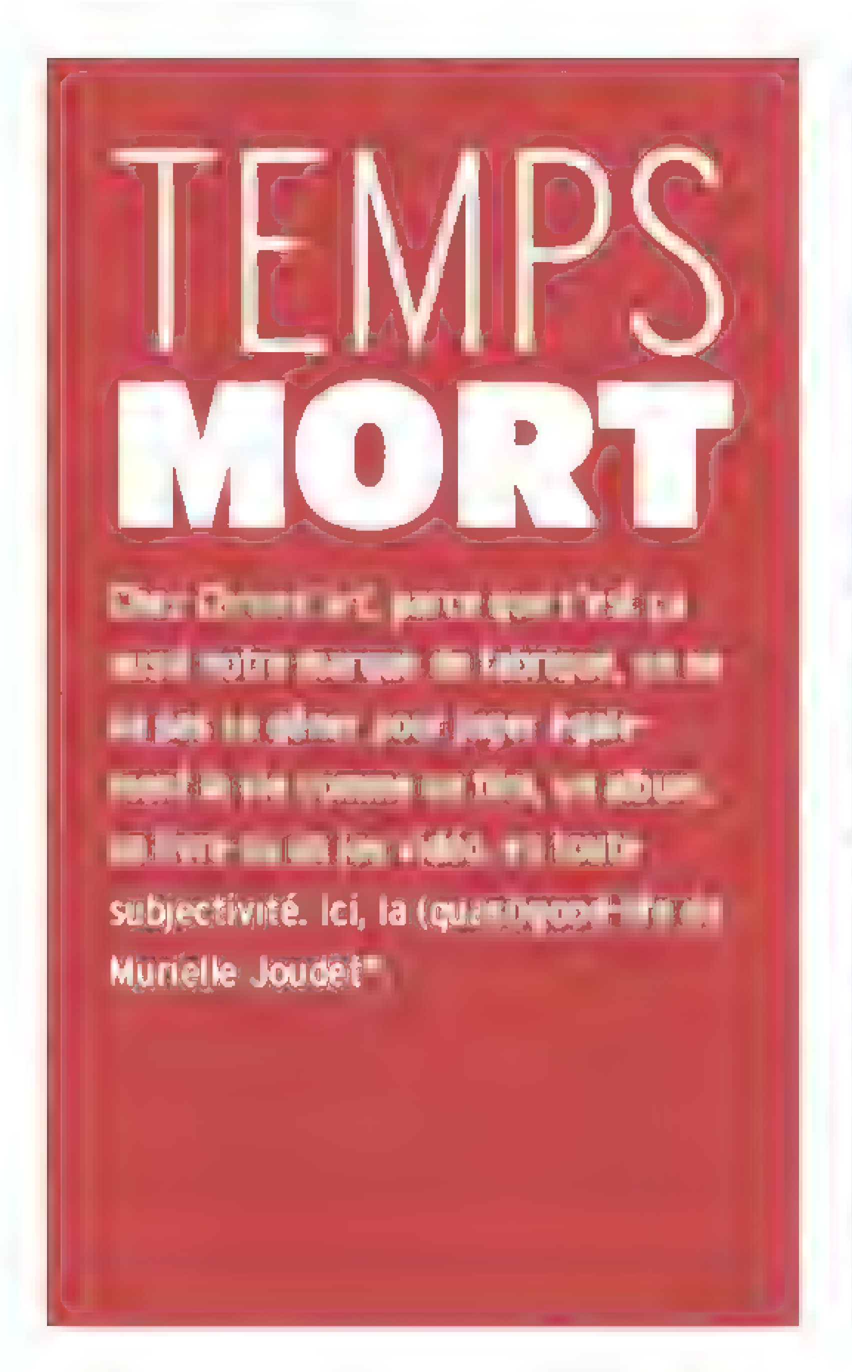
De la révolution numérique à l'avènement d'une condition «anthrobologie», ou bien les «apps» en tant qu'avènement de l'intelligence de la technique. Eric Sadin ramène sa science pour expliquer la vie au XXIe siècle. Tu piges pas? Tu sors!

C'est de l'amorce de la deuxième décennie du XXIe siècle qu'on pourra plus tard dater l'épilogue de la « Révolution numérique », entamée à l'aube des années 1980, marquée par un mouvement expansif de digitalisation d'objets industriels et de protocoles de gestion d'informations. Mouvement à propagation et à infiltration exponentielles, aujourd'hui achevé dans le miracle d'une interconnexion intégrale reliant virtuellement tout être, chose et lieu, inscrivant la « dynamique électronique » comme une strate indissociable de l'existence. L'avènement du smartphone en objet globalisé, induisant une continuité d'usage spatiotemporelle et l'accès corollaire à une infinité de services à l'attention de chaque individu, a depuis peu consacré la fin de cette « révolution », pour l'émergence d'une ANTH*ROBOLOGIE* : nouvelle condition humaine toujours plus *secondée* ou *redoublée* par des *robots intelligents*. L'usage récent et tous azimuts du terme « intelligent », signale l'expansion d'un phénomène d'apparence discrète mais à la portée majeure : celui de la génération par l'esprit humain « d'elfes incorporelles » supérieurement informées, dotées de pouvoirs *interprétatifs* et *suggestifs*. Attributs accordés à la faveur de la « sophistication algorithmique » et de calculs automatisées opérés suivant des volumes et des vitesses sans commune mesure avec nos facultés d'abstraction naturelles, autorisant une *supériorité cognitive* désormais acquise par les *agents numériques*. Les *applications* attestent d'une *intellection artificielle* contemporaine, capable de cartographier à flux tendus une infinité de situations globales ou locales, en vue d'*encadrer* le cours des choses, de *réglementer* ou de *fluidifier* les rapports aux autres, au commerce, à notre propre corps, concourant à ce que la marche de chaque fragment du quotidien soit configurée de façon la plus *adéquate*, comme indéfiniment *distribuée* dans l'espace et le temps par un démiurge immanent – électronique. Condition technique qui ne s'expose plus comme une sorte de prolongement du corps, mais telle une couche informationnelle imperceptible collant dans les faits et virtuellement au moindre rythme de nos vies. Profusion exponentielle (désormais étendue aux tablettes et, à terme, à toutes les surfaces écraniques), confirmant l'extension d'un autre schéma entretenu à la connexion, non plus établi sur le simple accès mais sur la mise à disposition d'un *assistanat* hautement qualifié et hyper-individualisé. Le phénomène des applications expose sensiblement le passage décisif du tangible vers l'inflation « immatérielle » de lignes de codes, témoignant de l'évanescence progressive de la réalité technique, ne perdant non pas toute consistance physique, mais se focalisant prioritairement sur le calcul complexe et les services associés, disponibles *via* des interfaces minimales et « empathiques ». Protocoles indéfiniment fragmentés, appelés à repousser l'incertitude de la décision jusque-là impartie à la responsabilité humaine, pour la *transférer*, la *déléguer* peu à peu à l'intelligence fiable des processeurs. C'est cette *faculté de jugement et d'initiative computationnels* qui caractérise la singularité quasi futuriste de la condition actuelle et en devenir des procédés électroniques, en parties capables de se prononcer « en conscience » et *à notre place*. C'est l'apparition d'un *couplage* inédit entre organismes physiologiques et codes numériques qui se tisse, supposant une tension instable entre aptitudes et missions dévolues d'une part à l'humain et d'autre part aux machines. Notre époque est pour quelque temps encore caractérisée par un équilibre incertain et flou, marqué par une forme de *partage binaire*, emblématique dans la récente fréquentation des flux Internet désormais opérée majoritairement par des robots électroniques *autonomes*. Néanmoins, un mouvement tendu vers l'accroissement continu de « l'administration » des existences et des choses par des *doublures intelligentes* semble inexorable. Déclaration tacite de procuration qui marque un « tournant numérico-cognitif », par l'octroi à des organes artificiels d'une licence indéfiniment extensive à orienter du haut de leur omniscience informationnelle la marche hautement « sécurisée et optimisée » de nos destins individuels et collectifs.



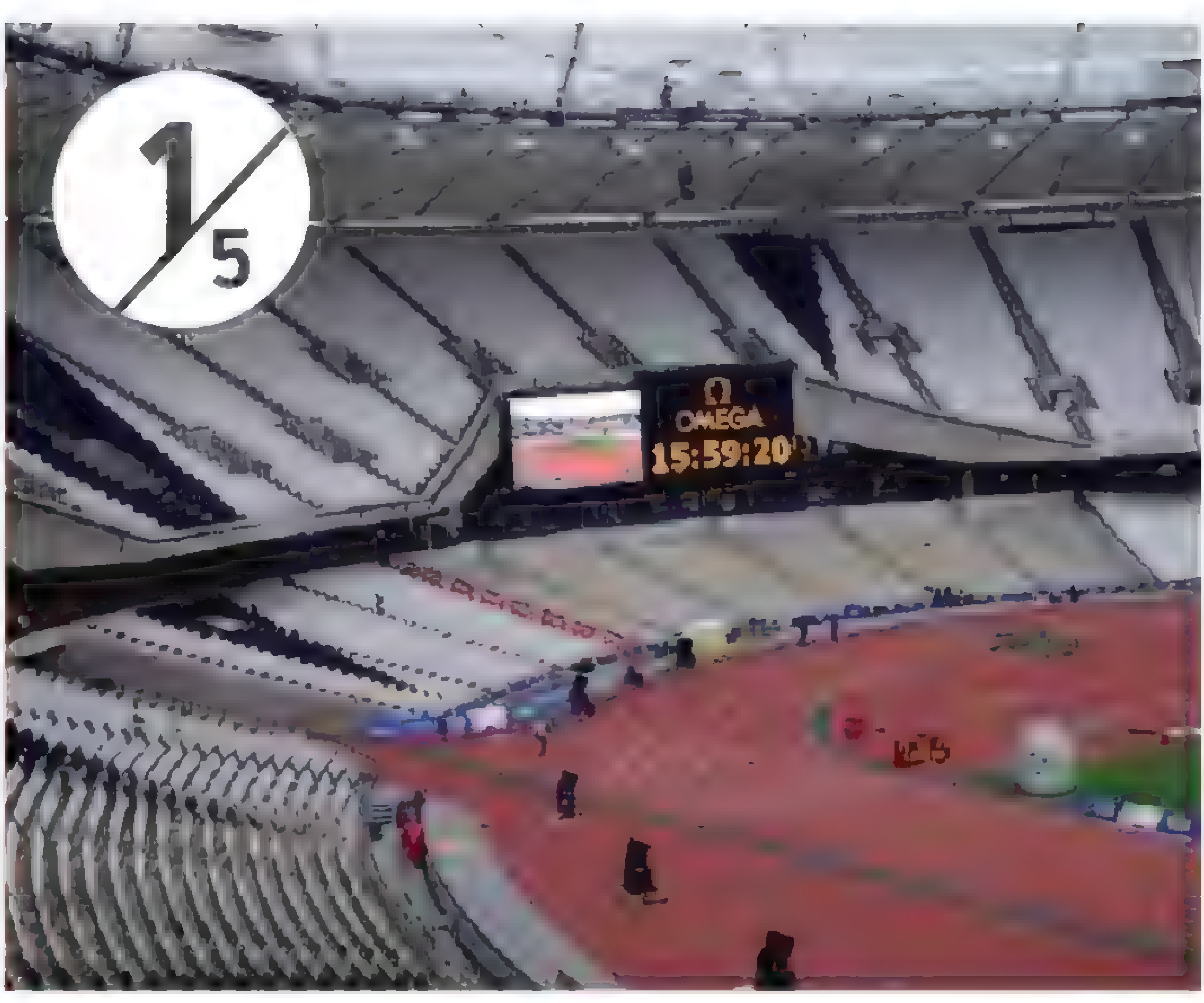
Eric Sadin

*** Eric Sadin (*Surveillance Globale*, *Les Quatre couleurs de l'apocalypse*, *La Société de l'anticipation*), publiera un nouvel essai en janvier 2013 aux Éditions Inculte : *La Souveraineté électronique – L'Intelligence de la technique ou l'administration algorithmique de la vie*.**



TEMPS MORT

Chez Chronic'art, parce que c'est ça aussi notre marque de fabrique, on ne se gêne pas pour juger également la vie comme un film, un album, un livre ou un jeu vidéo, en toute subjectivité. Ici, la (quasi) [illegible] de Murielle Joudet*.



Bizarre rythme imposé par les grandes vacances universitaires, et qui consiste à être lâché dans la nature de mi-mai à mi-septembre. Une utilisation héroïque de ce temps consisterait à partir longtemps en voyage puis à travailler, bref, à vivre sa vie d'étudiant sympatoche, sauf qu'à part garder des chats et des enfants il n'y a pas de travail, et je déteste les voyages, ils me font toujours l'effet d'être le cobaye d'une mauvaise expérience. J'ai la totale nostalgie de ces grandes années scolaires, du collège au lycée, qui étaient comme des épopées ordinaires, les contraintes figuraient alors le pouls de ma volonté, et j'attendais ce jour où mes journées déploieraient mes désirs : la fac, les garçons, les livres aux titres compliqués sous le bras, plus jamais de cantine ni de piscine. J'ai voulu croire à l'autodiscipline, à des journées libres et conquérantes, mais je côtoie davantage les réveils à deux heures de l'après-midi, la peau grise d'avoir trop dormi pour un rêve inutile. Ma vie d'étudiante ressemble à un week-end sans fin et je dévale lentement la pente de mon propre rythme, larvaire et spleenique. En petit déchet discret, j'arrive à échapper à toute surveillance, à ne me faire que rarement toiser par la vie normale. Mais quand je rentre le soir du cinéma et que mes parents dorment, je prends leur sommeil pour un reproche.

Juillet, sur mon lit toute la journée à regarder les Jeux Olympiques. Très vite l'autisme, et l'impression de rater une épreuve importante si je commence à sortir de chez moi. Les J.O., c'était surtout une façon de se trouver un prétexte pour ne plus quitter cette situation chérie : allongée sur mon lit à gratter mes boutons de moustique tout en buvant du Coca dans cette atmosphère de torpeur dépressive à la *Fat City* de John Huston. Pourquoi les J.O. ? D'abord, pour retrouver ce qui a été perdu. Dans les plus beaux moments du sport, on finit par appréhender, par tourner de façon toujours plus resserrée autour de concepts purs, totalement vidés de contenu : l'idée de vitesse, d'effort, de préparation, de victoire, peu importe qui elles concernent, apparaissent dans leur pureté. C'est comme si la multiplicité des sports représentés finissaient justement par se retourner contre elle-même, au final, peu importe le sport, peu importe la manière pourtant unique et ultra-codifiée dont il s'incarne, on finit par ne plus regarder que des lignes de force rouges et bleues ; parfois je pensais à Mondrian.
Sinon, la grande santé m'intéresse, je trouve admirable les quotidiens réglés jusqu'au régime alimentaire qui influe sur les chances de victoire – contrôle et mobilisation de la vie dans ses capillaires les plus subtiles. Il y a aussi ce vertige du détail, les ongles des nageurs, cette escrimeuse coréenne qui proteste contre une touche marquée après la dernière seconde du combat et reste de longues minutes sur le terrain, comme si la frontière entre le vrai et le faux était mal délimitée, toujours vaporeuse, comme si la vérité d'un événement était un angle mort, échappant à toute surveillance ou du moins à tout consensus possible – lui faire défiler les images de son échec ne suffirait pas à la convaincre.

J'aime l'aspect neuf des terrains, des stades et des gradins, des tatamis, des baskets et des tenues fraîchement distribuées – j'imagine l'odeur de caoutchouc propre des magasins de sport. J'aime l'imagerie rudimentaire et universelle des drapeaux, des podiums, des hymnes et des larmes, symbolisme simplet et reposant, je suis bercée par des transmissions et des passions mondialisées, au croisement d'autres regards que le mien. Pendant quelques jours, je suis happée par la binarité d'un monde, partagé entre la défaite et la victoire, l'or et le bronze, le travail et le don. Rendre fiers ses parents, gagner pour son pays, se « donner à fond », s'échauffer, se perfectionner, voilà des choses qu'à un moment j'aurais dû vouloir pour moi. Mais il faut, peut-être, aussi laisser sa chance au temps mort.
Murielle Joudet

*** Murielle Joudet est étudiante et journaliste pour Chronic'art. Aussi, surtout, dans la vie, c'est une amie.**

GRIGNOTAGE

Chez *Chronic'art*, parce que c'est ça aussi notre marque de fabrique, on ne va pas se gêner pour juger également la vie comme un film, un album, un livre ou un jeu vidéo, en toute subjectivité. Ici, l'auto-friction de Guy Mercier*.



« Je suis sans abri, j'ai 4 frères et je ne travaille pas ». Le type passe, il va revenir, je regarde mon téléphone. Apparemment j'écoute l'album *Fedayeen* de Muslimgauze, que j'ai téléchargé avec *Kabul*, *Salaam Alekum*, *Bastard*, *Zuriff Moussa* et *Vampire of Tehran*, peut-être encore autre chose, le tout écrit/joué/enregistré/mixé à Manchester par Bryn Jones, un type, je crois, bien seul avec ses machines, mort subitement en 1999, une centaine de disques produits dont la moitié posthume.
Je regarde la fille devant moi qui s'applique la touche finale, le rouge à lèvre qui lui donne immédiatement l'air dur, elle plisse les lèvres pour fixer le trait et la voilà si bizarrement commune. Parfois, j'ai le fantasme de l'échange entre elles et moi, Mademoiselle je vous propose de brancher vos écouteurs sur mon téléphone et pendant ce temps je brancherai les miens sur le vôtre, parfois je vois un battement de pied dans une sandale en cuir rouge qui correspond au rythme de ce que j'entends, sans doute une illusion, je ne sais pas ce que j'entendrais, je ne sais pas ce qu'elle entendrait et puis c'est vrai que j'écoute toujours beaucoup trop fort. Il y a la question du volume. La fille est pas mal, une autre fille non plus. Il y a la question du rythme et toutes ces machines qui produisent la séparation et l'engourdissement. Le morceau s'appelle maintenant *Cloud of Myrrh and Teargas Over Galilee*, je regarde par la fenêtre, la lumière de ce matin de juillet ravive les couleurs des graffitis sur les murs noirs de pierre, salis par le fuel et l'âge des transports de masse.
Je me dis qu'un jour tout cela sera détruit, par un promoteur ou un maire plutôt qu'une troupe de paysans acculturés, toute la mémoire des êtres humains qui prennent ces trains tous les jours sera anéantie et remplacée par le rêve d'une ville hyper-Disneyland avec ses nuits blanches si propres et ennuyeuses, ses voitures vertes et informes, branchées comme des batraciens mous dans le bitume, sous perfusion industrielle. La ville n'est plus qu'un showroom pour l'innovation déshumanisée. L'art officiel et la croissance, l'Etat contre moi. Je regarde ces graffitis et je les trouve beaux, je me demande ce qui m'autorise à les aimer, traces d'une culture mondialisée et par conséquent haïssable. Comme la musique de Muslimgauze dont l'engagement et la force tiennent à quelques images, un titre de morceau amusant et provocateur (la provocation est toujours amusante), qui fait qu'on se dit *« oui c'est vrai »* la vérité n'existe que dans le tenu du non-sens, et *« oui c'est nous »*, nous qui sommes déterminés à arracher la séparation de ce monde.
Je suis sans abri, j'ai 4 frères et je ne travaille pas. Le type reprend sa petite fiche, hier c'était un autre, chacun de nous fonctionne dans et contre le travail, ainsi lui, mon frère. *Dieu vous bénisse*, je ne ferai pas celui-ci, j'imagine l'organisation que cela représente, toutes ces fiches et toutes ces génuflexions pour déposer, reprendre.
La nuit dernière, je pensais qu'effectivement, oui cela m'est apparu comme une solution pour un individu contre la société, j'ai pensé au suicide d'un employé sur son lieu de travail et comment cela pouvait effectivement enrayer une machine technocratique de maximisation des profits. Le grain de sable de la mort. Zurif, un village palestinien, Moussa un martyr du Hamas. Mais non la mort n'est pas une solution pour l'opprimé, je me suis seulement surpris à enfin comprendre intimement en quoi cela pourrait l'être pour quelqu'un d'autre et à penser ce moment dans l'histoire de l'humanité où cette solution prend forme. Choisir un nouveau téléphone, toujours remplacer ses propres chaines, entretenir sa cage, toujours de nouveaux moyens d'incommunication. Toujours l'illusion de la présence de l'autre. Je rentre chez moi et je trouve un paquet, arrivé des USA en partie déchiré, les trois disques ont la pochette défoncée. J'écoute *Cities on flame* de Xwave, un groupe (quelques personnes) australien, quelques traits de marqueur pour une musique de grignotage pauvre qui part de tout en bas de la suie du monde, attaque tout ce qui existe, une musique qui sait qu'il n'y a toujours pas d'avenir. Non il n'y en a pas. On grignote votre monde tant qu'on est dedans.

Guy Mercier

* Guy Mercier est blogueur (*Le R*ck est m*rt* - hommemoderne.org/musique/carnet) et créateur du label Bruit Direct (bruit-direct.org). Aussi, surtout, dans la vie, c'est un ami.

Septembre 20WTF, *Chronic'art* vous propose aujourd'hui de noter La Vie et ses excroissances socio-culturelles, ethno-lyfestyle2merde, la tech-nono-logie-qui-coute-une-blinde, la bouffe, les événements, les fringues, l'actu, les people, le passé aussi et la plante verte du voisin ou le cul de ton ex. TOUT ce que vous voulez-et-pouvez. Tout ce qui tombe de vos mains, pleure de vos yeux, charme ou saccage vos oreilles. Si le cœur et les tripes vous en disent, vous allez pouvoir TOUT noter de 0 à 5. C'est clair ? TOUT ni plus, ni moins et ça nous fait donc six notes pour évaluer l'escroquerie, jauger le génie, révéler le médiocre, booster le « peut mieux faire ». Participer au WTF général. Démasquer la hype, couler par un zéro l'overdose me(r)diatique.

Vaste programme de notation, de démolition et peut-être de reconstruction. Je vais tenter de vous donner le mode d'emploi, libre à vous de le suivre, de le compléter, de le déconstruire, de le remixer et je vais aussi vous donner ma vision de cette œuvre collective médiatique qui commencera quand le premier lecteur-soldat collera une note/sticker sur quelque chose, quelqu'un. Breton rêvait d'un flingue, moi je bande pour un sticker *Chro*. Crosse en bois ou sticker en papier adhésif, la membrane psychologique <entre> est fine. Ca va « tuer ».

OUI, voilà venu le temps du panini-situ ! Les planches des notes-stickers sur 5 sont destinées aux fans, aux *haters*, aux gonzos hardcore, aux inconnus et à toi Nobody pour (te la) coller LA NOTE bien profond sur ces gueules, ces vitrines, ces couvertures, ces affiches, ces capots, ces culs, ces disques, ces livres, ces menus, ces pubs qui constituent chaque jour leur art, leur fion2commerce, leurs magnifiques mensonges, leurs hideux compromis, mais aussi leurs chef-d'œuvres inaboutis ou naissants mais dont personne ne parle dans la presse bobo sponsorisée par la merde.

Toi, moi, l'autre nerd là-bas, on va pouvoir défendre notre came ! Zombies-con-sommateurs de tous arrondissements et toutes les régions de *La fRance*, de toute



strate sociale, voici le moment de noter en (masse)stickant *leurre* VIE. Retribution (vengeance), redistribution, justice, bug, démocratie, chaos, violence ou bien paix, pardon... Simple jeu ? Les *villains* je leur colle sur le front un 5/5.

LA GUERRILA URBAINE DE LA NOTE [IN] JUSTE EST DÉCLARÉE

Fuck... noter La Vie ? Les medias notent souvent les produits culturels mais ces produits ne sont que les artefacts et parfois les substituts de l'Expérience, du Vécu dans le vrai contexte : l'existence et la sentence doit tomber. En bon pubard, ce gros malin de Wilde avait inversé les tendances de l'art pour diminuer, ridiculiser Les Choses de La Vie. Fallait bien épater la galerie. « *La vie imite l'art bien plus que l'art imite la vie* ». Ben voyons... 0/5 mon Oscar ! De nos jours, tu bosserais pour la pub, on va s'attaquer à La Vie autour de l'art GROS.

MEDIA KARMA PROCESS !

Et oui en 20WTF (comprendre année 2000-quelque-chose en attendant *la faim du monde* et *le jugement Dredd dernier*, toutes ces conneries...) vous allez pouvoir noter simplement tout et qui vous voulez à partir de stickers (autocollants) et çà, n'importe où, sur n'importe quel support du moment que la surface d'adhérence du support sera capable de recevoir *Votre Jugement*. Vous allez en collant la note-sticker pouvoir vous transformer en super-héros de la rétribution subjective dans ce que l'on pourra facilement taxer de BORDEL - un *bordel* est un lieu en perte de valeurs (dans un cloaque comportemental blindé de putes, on perd rapidement les valeurs de la fidélité par exemple...). Peut être que ce super pouvoir médiatique *in situ* va révéler votre état spirituel dans la vie, révéler ce que vos Grands Frères (ou parents) appelaient « karma » mais attention, l'affaire se corse : ce geste de notation sauvage, qu'il soit juste ou dans le ressentiment, va lui même vous noter en feed-back ! Creuse lecteur, creuse... Enfin note, stick et tu verras.

Thierry Théloler - Août 20WTF



INTO THE ABYSS
Werner Herzog
EN SALLES LE 11.10.12

Les corps souffrent beaucoup dans *Into the Abyss*. On ne s'en étonnera pas, venant d'un cinéaste dont l'expérimentation du monde n'est pas affaire de regard mais plutôt de brûlures et de plaies. Au fil des témoignages qui constituent la majeure partie du documentaire, Herzog dessine patiemment une galerie d'afflictions, de genoux qui tremblent, de chairs déchiquetées ou de corps écrasés par un train. Quand le film descend dans les abysses suggérés par son titre, se lève ainsi une ronde de morts et de sang qui semble n'avoir plus de fin. Arrivé à ce seuil extrême des peines racontées sans affectation par les protagonistes face à la caméra, le film ne distingue plus l'infinie émotion qu'il a fait surgir de l'outrance produite par cette accumulation d'images morbides. C'est qu'il faut prendre au sérieux son sous-titre : « *A tale of death, a tale of life* ». Comme souvent chez Herzog, la vie et son potentiel grotesque sont inextricablement noués au hiératisme pâle de la mort. En témoigne cette séquence où un des personnages raconte comment un coup de tournevis lui traverse la poitrine. Que faire ? Le retirer tranquillement et rentrer chez soi, sans un poing adressé à la terre ou au ciel. Encore plus tard, un homme lui tire dessus à bout portant mais le canon s'enraye. Voilà donc un survivant comme les affectionne le cinéaste allemand, un homme qui ne s'émeut qu'à peine d'avoir traversé un bout de mort, car les miracles sont ordinaires. L'horreur, chez Herzog, est toujours pétrie du même geste mêlant terreur, tristesse et l'éclat d'un rire rentré, ce que le film montre ici avec la rigueur et la simplicité de son dispositif. Les premiers échos donnaient pourtant le sentiment d'avoir affaire à un documentaire à thèse, centré sur la peine de mort aux Etats-Unis. Au final, si le sujet est bien présent, c'est à la manière d'un « fait social total » comme l'avait théorisé l'anthropologue Marcel Mauss : un morceau de réel prélevé dans le tissu social mais à travers lequel s'exprime tout un pan de la société qui le constitue. Partant d'un assassinat pour lequel un des deux jeunes coupables attend son heure dans le couloir de la mort, Herzog déploie un point de vue croisé sur l'événement, entre horizontalité sociale et verticalité métaphysique. Le montage élargit ainsi progressivement la retranscription du fait divers à l'ensemble des protagonistes impliqués : proches des victimes, simples témoins ou enquêteurs, parents des meurtriers, meurtriers eux-mêmes. Ce tissu dense de témoignages reliés par des plans de coupe sur la ville de Conroe, théâtre des événements, tresse la vision d'un territoire infecté par la misère sociale, affective et morale, comme le ferait à peine la plus forte des fictions. A cette aune, guère surprenant que le dernier film de fiction du cinéaste allemand (*My Son, My Son, What Have Ye Done*, inédit chez nous) ait été produit par Lynch : on songe par moments à *Twin Peaks* dans l'entrecroisement de ces personnages dessinant le tableau sinistre d'une ville gagnée en cercles concentriques par le mal. Herzog, résidant américain depuis une quinzaine d'années, filme ici une Amérique de déclassés et de victimes moins sous l'angle de l'anomie que d'une terrifiante banalité. Mais aux accents rageurs qui teintaient un film comme *La Balade de Bruno*, le cinéaste a désormais substitué une forme de raideur compassionnelle mêlant empathie de principe et réserve morale, à l'exact opposé du Truman Capote de *De sang froid*. Toute la mise en scène d'Herzog se déplie ainsi à partir de sa voix, qui reste avant tout celle d'un grand directeur d'acteurs. Sous sa partition de joueur de Hamelin, les témoins livrent des histoires personnelles comme autant de films possibles dont ils seraient de valables héros. Tout en départageant rigoureusement les victimes des coupables (Herzog les désignant devant l'un deux comme « *des pommes pourries* »), et c'est alors toute une humanité blessée que le maïeute allemand fait naître sous nos yeux. Une humanité de survivants et de miraculés aussi, tournant indéfiniment autour de ses fantômes, comme nous, spectateurs, finirons par tourner autour d'un jeune homme nommé Michael Perry, exécuté huit jours après sa rencontre avec le cinéaste. Film de chairs et de spectres, donc, et film immense.
Guillaume Orignac



THE WE AND THE I
Michel Gondry
EN SALLES LE 12.09.12

4/5

Difficile de suivre Gondry, qui enchaîne docu intime et sensible (*L'Epine dans le cœur*), gros projet américain un peu raté (*The Green Hornet*), et, avant une adaptation française de *L'Ecume de jour* dont les premières images font froid dans le dos, ce petit film à dispositif assez inattendu et tourné à New York pour une bouchée de pain. Ce dispositif (tout le film se passe à l'intérieur d'un bus, le temps du trajet qui ramène chez eux des ados métissés et forts en gueule) inquiète d'abord un peu, autant sur sa pente « naturelle » (les gosses jouent trop visiblement pour la caméra) que sociologique (du *flow* ininterrompu de la parole aux textos compulsifs, c'est un portrait de l'époque qui se joue). Mais le film révèle sa belle pertinence mélancolique à mesure qu'il se déplie. Lentement le bus se vide, en même temps que le jour tombe, et à chaque sortie de bus c'est la forme même de ce petit laboratoire qui se recompose et laisse remonter à sa surface une belle ampleur tragique. Sans doute l'un des meilleurs films de Gondry. **J.M.**

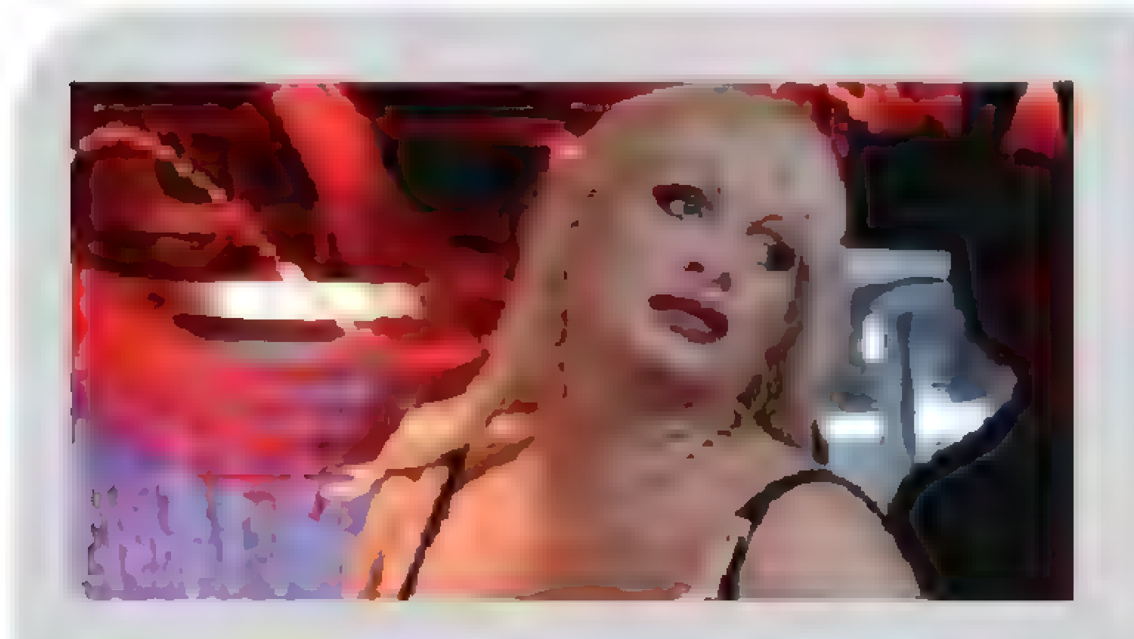
IN ANOTHER COUNTRY
Hong Sang-Soo
EN SALLES LE 17.10.12



5/5

Après l'hivernal et photographique *The Day he Arrives*, Hong Sang-Soo enchaîne avec un vaudevillesque et estival *In Another Country*, pendant lumineux de son précédent film où il s'agit encore de faire subir d'infimes variations à une même situation. Pour s'occuper, une française en vacances décide d'écrire des scénarios autour d'une image immuable : un homme et une femme qui se tournent autour, oublient leur idylle et recommencent. Entre amour courtois d'un maître-nageur pour une touriste et dialogues dans un anglais rudimentaire, HSS manie pour la première fois un sens de l'absurde, du comique de geste et de la saynète, qui poussent plus rapidement les scènes vers leur destination magnifique et bégayante : s'embrasser et faire l'amour, dans un autre pays. **M.J.**





LES MOUVEMENTS DU BASSIN
HPG
EN SALLES LE 26.09.12

3/5

Depuis *On ne devrait pas exister*, HPG n'a toujours pas passé la FEMIS, et il a bien fait. Quittant le cadre un peu trop confortable de l'autofiction (il joue ici un gardien de zoo viré parce qu'il fait déprimer les animaux), il tire un profit maximum du potentiel burlesque et bizarre de son corps de gros poupon obscène, clown glabre trépignant de virilité inquiète et errant dans une galerie de miroirs malaisants (Cantona et Jérôme le Banner) qui lui renvoient son impuissance. Boiteux mais inventif, glauque et drôle, *Les Mouvements du bassin* est une sorte de conte de la folie ordinaire des sous-sols, quelque part entre Mocky, Ferreri et John Waters. **J.M.**

KILLER JOE
William Friedkin
EN SALLES LE 05.09.12

4/5

Friedkin l'a bien compris : l'Amérique profonde et le *southern gothic* sont devenus parfaitement inoffensifs, dilués dans les imaginaires de fétichistes plus ou moins géniaux (de Tarantino à Wenders, des Coen à Rob Zombie, le redneck est désormais foncièrement aimable). Le vétéran du Nouvel Hollywood gratte donc la terre aride pour débusquer le monstre américain originel, celui de Boorman ou de Tobe Hooper. Mais s'il rend au péquenaud sa bestialité, Friedkin évite toute noirceur en grande pompe, donnant plutôt dans un grotesque huileux pour prolonger son exécration des rapports humains les plus primaires : après le couple dans *Bug*, avec lequel il forme presque un diptyque, *Killer Joe* s'en prend à une cellule familiale rongée par un égoïsme cupide, et soudée par d'étranges fluides incestueux. Le polar en stetson cède donc la place à une tension purement friedkinienne, contenue dans un huis clos suffocant où sont conviés tous les démons du sud déviant. **Y.S.**



TEODORA PÉCHERESSE

Anca Hirte EN SALLES LE 19.09.2012

4/5 Teodora est roumaine, elle a 24 ans et s'apprête à rentrer dans les ordres. La mise en scène de ce beau documentaire, d'une grande pudeur, parvient aussi bien à capter la beauté du rite, le mystère du culte, qu'à instiller par de subtils choix de cadrage la mélancolie du sacrifice et la réalité de la chair. Anca Hirte filme un corps de jeune femme très belle, exsangue, diaphane, indissociable des matières textiles qui la cintrent, et comme annulée dans la matière. Le film impressionne vraiment lorsque la caméra, à plusieurs reprises, s'abaisse lentement vers le sol : mouvement d'humilité tout autant que d'abattement et d'affliction. **V.G.**



VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU

Alain Resnais EN SALLE LE 26.09.12

4/5 Il faut passer outre la matière peu engageante dont est fait ce nouveau Resnais (Anouilh dit par Arditi, on a fait plus sexy), pour retrouver, dans ce complexe puzzle théâtral (une interprétation d'*Eurydice* diffractée sur plusieurs strates de jeu et de décors, passant de l'un à l'autre d'acteurs fétiches de Resnais réunis sous leurs vrais noms), la petite chimie, fulgurante et intacte, de sa mise en scène. Dans ce laboratoire de carton-pâte, bouillonne encore l'éternel sujet de Resnais : la Mort, son empire toujours plus lugubre, toujours plus ludique. Moins grand que *Les Herbes folles* ou *Cœurs*, mais admirable sans aucun doute. **J.M.**

AMOUR

Michael Haneke En salle le 24.10.12

3/5 Haneke range son martinet, et rentre de Cannes avec une deuxième palme après *Le Ruban blanc*. Difficile, il faut dire, de ne pas faire l'unanimité avec un sujet pareil. Soit : l'amour indéfectible que se porte au quotidien un couple de petits vieux, et que n'entame pas la maladie qui vient la frapper elle et la transforme doucement en légume. Pour la plus grande part du film, Haneke parvient à ne pas faire mentir son titre, n'en fait qu'à peine trop dans le sordide, et, avant de ressortir in extremis sa matraque, parvient même à rendre vraiment touchant ce long spot pour convention obsèques distinguée. **J.M.**





JASON BOURNE, L'HÉRITAGE

Tony Gilroy EN SALLES LE 19.09.2012

2/5 Le quatrième opus de la franchise Jason Bourne (réalisé par Tony Gilroy, scénariste des trois premiers) poursuit sur la lancée, moins créative que tout juste efficace et tendue, commencée par les suites de Greengrass. Assez dégénéré, le film souffre des défauts du *reborn* impossible : nouveau personnage (fini Jason Bourne, fini Matt Damon), nouvelles règles (le héros se pique régulièrement pour devenir de plus en plus fort). Quelques scènes de circonstance (fusillade du labo, entretien terrifiant avec une psy), vraiment belles, compensent un scénario tordu au possible, complètement essoré par la logique mercantile. **V.G.**



DES HOMMES DANS LOI
John Hillcoat
SORTIE LE 12 SEPTEMBRE

1/5

Le film, c'est le moins qu'on puisse dire, n'a pas suscité une grande euphorie à Cannes, et il n'y avait effectivement pas de quoi. Dommage, ce récit (scénarisé par Nick Cave) d'une fratrie *hardboiled* sur fond de prohibition, plus western que vrai film de gangster, avait tout pour lui, et avant tout un limon de pure mythologie américaine dont il ne tire au final qu'une coquille vide incroyablement dépourvue de souffle, où surnagent tant bien que mal d'excellents acteurs (LaBeouf et, surtout, Chastaing) livrés à eux-mêmes. **J.M.**

J'ENRAGE DE SON ABSENCE
Sandrine Bonnaire
EN SALLES LE 31.10.12



0/5

Après la mort de leur enfant, Max (William Hurt) et Mado (Alexandra Lamy) se séparent. Quelques années plus tard, Max retrouve Mado qui a refait sa vie avec un autre homme : le couple renoue un lien, mais Max, incapable d'oublier son bonheur avec Mado, commence à se faire encombrant. Après deux docus, Bonnaire se lance dans la fiction, et le simple choix de ce titre coup de poing situe assez bien la nouvelle place qu'elle campe dans le cinéma français : une Anna Gavalda qui écrirait pour la télé allemande. **M.J.**



GEBO ET L'OMBRE
Manoel de Oliveira
EN SALLES LE 26.09.12

2/5

S'ouvrant sur des plans sublimes de noirceur mystérieuse, le dernier film d'Oliveira perd ensuite beaucoup de sa puissance dans de longues séquences théâtrales mal jouées, où deux parents et leur bru attendent entre les murs de leur modeste habitation le retour d'un fils prodigue. Si le souvenir de ces premiers plans fait longtemps traîner sur ces scènes, éclairées de bougies vacillantes, une atmosphère de conte funèbre et ironique, le film peine finalement à se libérer du naturalisme social de son sujet. **G.O.**

BACHELORETTE
Leslye Headland
EN SALLES LE 17.10.12



0/5

Trois pimbêches célibataires sont invitées à jouer les demoiselles d'honneur au mariage d'une amie de lycée obèse, que son tour de taille ne prédisposait pas à se caser la première. Défoncée à la coke, les trois ruinent la robe de mariée : il leur faudra traverser une nuit-de-folie pour remettre les choses dans l'ordre. Dans ce canevas déjà usé jusqu'à l'os (le *chick flick* dopé au vomi), *Bachelorette*, vraiment nul, touille laborieusement les restes de l'ère Apatow – cf. *Bridesmaids*, quand même plus inspiré. **J.M.**

WISHLIST DVD / BLU-RAY

THE KING OF NEW YORK
Abel Ferrara (CARLOTTA)



Enfin une belle édition DVD-Blu-Ray pour ce qui restera probablement comme le chef d'oeuvre de Ferrara (en tout cas le film le plus dense, et classique à la fois) : l'épopée new-yorkaise du gangster Frank White (sublime Christopher Walken), ange du Mal qui cherche dans le crime la voie du Bien.

UNDERWORLD USA Samuel Fuller
(WILDSIDE, COLLECTION «LES INTROUVABLES »)



Un des plus grands Fuller, enfin disponible (il en reste beaucoup à exhumer, dont l'incroyable *Park Row*), plongée extrême, baroque, et d'une redoutable puissance expressive, dans ces bas-fonds du crime que Fuller connaissait bien pour les avoir arpenté pendant ses années de journalisme. Indispensable.

LA NUIT DU CHASSEUR
Charles Laughton (WILDSIDE)



Dans le genre collector, cette édition ultime du chef-d'œuvre de Laughton se pose là : tirage limitée à 5 000 ex., restauration HD Blu-Ray + double DVD, CD audio où Laughton lui-même raconte l'histoire pour les enfants, livre de 200 pages, suppléments en pagaille. A part le négatif d'origine, on ne voit pas trop ce qui manque.

BELLFLOWER
Evan Glodell (ZYLO)



Sans être génial, ce petit ovni venu du circuit Sundance est un drôle d'objet orphelin, plus bizarre et audacieux que ne le laissaient prévoir ses aires de bidule culte ; une sorte de vision d'apocalypse pour les déçus de l'amour, trempée dans un soleil poisseux et malade. A voir.

BULLHEAD
Michael R. Roskam (AD VITAM)



Le film a la main un peu lourde sur le folklore belge campagnard mais, sur un terrain voisin du *Prime Cut* de Michael Ritchie, cette série noire péquenaude a le mérite d'inventer un corps ahurissant, celui de Matthias Schoenaerts, homme-taureau dopé aux hormones. **J.M.**



DEERHOOF
Breakup Song
(POLYVINYL)

Un détail retient l'attention avec ce nouvel album de Deerhoof : il paraît simultanément en CD, vinyle et cassette. On entend déjà la meute hurler : voilà l'ultime pirouette d'un groupe décidément trop arty, incapable d'écrire *simplement* des chansons, et qui n'a rien trouvé d'autre qu'un tour de manche snob pour surfer sur la hype des labels *DIY*. En réalité, ce choix a quelque chose de vicieusement logique. C'est que, dans une chanson pop, le diable est dans les détails, mais aussi et surtout dans les plis de la matière sonore. Non seulement le format cassette et sa bande passante limitée est parfaitement adapté au son de *Breakup Song* (compression et emphase des fréquences moyennes) mais il est tout à fait raccord avec l'optique matérialiste de ce douzième album. Mot d'ordre pour les générations de formations pop à venir, à l'heure d'un fétichisme qui révère le caractère immarcescible des objets plutôt que leurs usages ou leur réalité : il n'y a pas d'album, il n'y que des copies d'album, avec leur souffle, leurs ratés, leurs bandes qui se démagnétisent ou qui cassent. C'est probablement le pied de nez le plus malin de l'année : enregistrer de la musique sur des supports périssables et se singulariser par un surcroît d'énergie déployée dans le temps même du disque (30 minutes tout pile, pas une seconde de plus). Car on dirait que le groupe brûle là ses derniers vaisseaux à force de choix étranges et de coudes dans une ligne déjà passablement brisée : qu'importe si la musique survit ou pas, qu'importe si elle passe le seuil de l'histoire immédiate (entre deux mois et trois ans sur l'échelle pop d'aujourd'hui), pourvu qu'elle soit *mémorable* dans l'instant. Et ce support cassette de retourner avec une insolence effarante le fétichisme du support contre lui-même. De la même façon qu'ils avaient distribué *Fresh Born* sous forme de partitions destinées aux fans pour qu'ils proposent leurs versions de la chanson avant que l'original ne se fasse entendre, le groupe se fout pas mal du caractère officiel associé à la musique écrite et figée sur support pérenne. Le geste dadaïste et rageur qui consiste à dilacérer, à l'aide de stratégies bancales, l'aura supposée éternelle de la musique écrite importe plus qu'une illusoire pérennité ou qu'un plan de carrière sur lequel construire quelque chose. Et de fait, Deerhoof n'amasse aucun butin glorieux et préfère couler par le fond ses ébauches d'hymnes pop avant qu'ils ne parviennent à maturité. *Breakup Song* est perpétuellement au bord de l'implosion et plus encore que n'importe lequel de leurs autres albums, il refuse la logique de la chanson pop bien troussée et du *earworm*, fût-il noisy. *Breakup Song* effectue un retour logique aux *edits* dada d'avant *Deerhoof vs. Evil*. Plus que jamais, le groupe empile ses lambeaux de morceaux dans la précipitation la plus féconde, ne s'appesantit sur rien, et surtout pas sur la propreté avec laquelle devrait sonner la musique, pas plus qu'il n'achève quoi que ce soit. Si on retrouve ici une logique vaguement familière, les choix de production écartent assez vite tout souvenir trop précis. Le disque suit donc tout de même la règle d'or du quartet : prendre la tangente à chaque nouvel album et s'éloigner bien vite du précédent d'un bon coup de propulseur lo-tech. On dirait que le son de Deerhoof s'est ici recroquevillé sur lui-même, comme une version ultra-dense d'un hérisson noisy pop qui courrait partout dans un inextinguible affolement mystique. La production dédouble les voix, compacte les guitares en crachotis titubants, met en avant les graves des percussions. De gros synthés qui roulent des mécaniques balancent leur arpégiateurs martiaux avant de battre en retraite devant quelques mesures discoïdes et de couler sans prévenir par le fond (*To fly or not to fly*) ; une rythmique de samba fournit le cadre *cheesy* d'une vicieuse ritournelle. *Breakup Song* est un album anguleux plein de pulsations extatiques, de déchirements électriques, d'instruments improbables, d'ambiances de manoirs hantés en toc qui nappent de sucre-glace leurs *dance songs* maboules (*Mario's Flaming Whiskers III*), d'élans joyeux et tristes qui font entendre le plaisir simple et sophistiqué de faire du boucan à plusieurs. En 2012, Deerhoof ose toujours tout, encore une fois. Et on ne les remerciera jamais assez du vent de folie furieuse qu'ils font souffler sur le rock.

Mathias Kusnierz



STEFAN GOLDMANN
17:50
(MACRO)

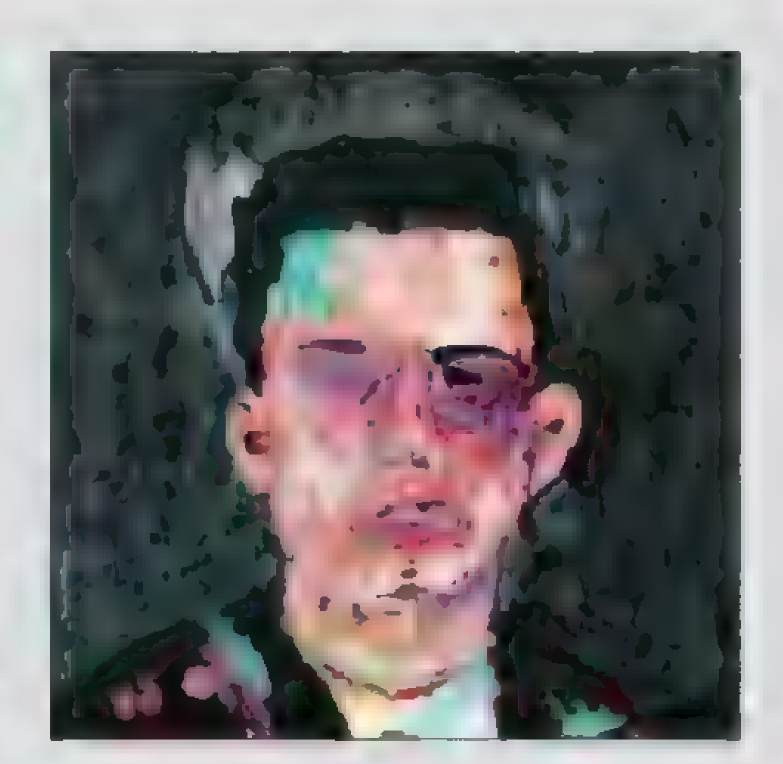
3/5

Go East. Très investi depuis le premier jour de sa carrière d'un sain désir de foutre le dawa dans le sacrosaint Empire techno-minimal-house berlinois, le Bulgaro-teuton Stefan Goldmann nous a déjà servi sur un plateau un album de *soundscapes* acousmatiques grandiose, de la tech house messiaen-ique, une collection de sillons fermés, une cassette d'impros à la guitare, un *edit* sépulcral de ses versions préférées du *Sacre du Printemps* et un documentaire dédié à sa propre gloire – tout ça sans quitter une seconde des yeux sa carrière de DJ-qui-fait-danser. Avec *17:50*, le *sympatische* casse-cou passe tout de même un cap puisqu'il accompagne le disque d'une sorte de profession de foi esthétique digne du dogme de Matthew Herbert en son temps : le dernier champ inexploré de la *house music* serait ce monde harmonique qui branle entre les demi-tons du système mélodique occidental, et son exploration systématique serait le premier concept mélodique à s'offrir à la *house* depuis l'invention du son *acid*. Si on est circonspect devant la componction de la déclaration, on adore l'histoire de l'épiphanie, survenue dans un restaurant à la jonction de la Bulgarie, de la Macédoine et de la Grèce, devant le claviériste d'un orchestre de tchalga et son usage incessant du *pitchbend*. Elevé entre l'Allemagne et les Balkans, Goldmann était déjà familier « *des danses göbek, des montées de mastika et de viande grillée* », mais sur *17:50*, il fait bien plus qu'opérer une greffe entre architectures *house* et harmonies de la *dance* moyen-orientale. Placé sous l'égide du *Bitches Brew* de Miles Davis, c'est un album où tout tremble et grésille tout le temps et ça nous met un sacré coup dans les dents. *Badass*, perturbant, irrésistible. **O.L.**

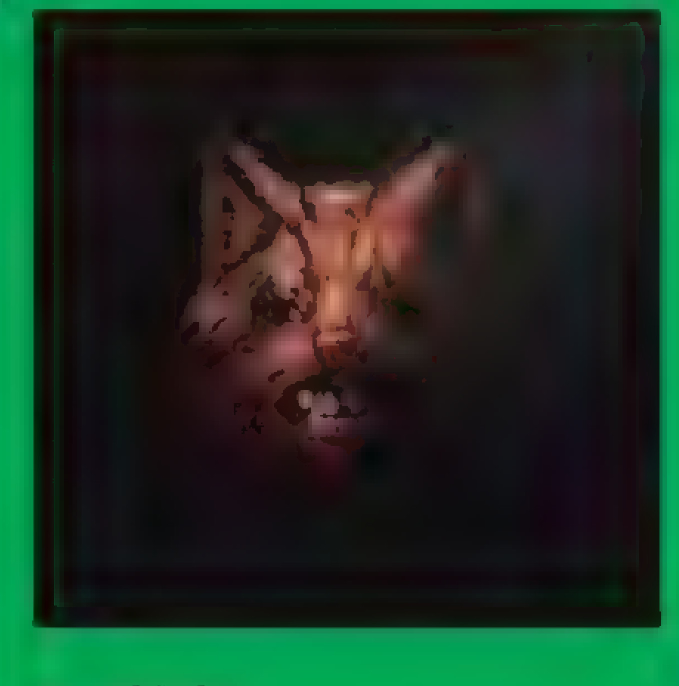
MATTHEW DEAR
BEAMS
(GHOSTLY INTERNATIONAL)

3/5

La réussite des morceaux de Matthew Dear se joue presque à l'unique équation de savoir comment lui va transformer sa voix de plomb en or. Sans se raconter à nouveau Audion et False, il n'y a plus le moindre doute sur son talent de *sound designer* : la question du disque pop reste donc sa voix de lézard, dont il cherche toujours que faire sur une discographie habitée de ce seul complexe. « *Am I the chrome man, am I not of great design ?* », interroge-t-il avec un brin trop d'assurance (*Her Fantasy*). Posée en ouverture, la question désarme tant le morceau donne chair à ce timbre en acier. Mais il faut en scruter le trompe-l'œil pour se rendre compte à quel point elle est loin d'être résolue : *Her Fantasy* doit beaucoup de son souffle à l'instrumental « Patty Duke » de Cloud One, dont les sifflets, chants d'oiseaux et congas peuplent tout l'espace – auxquels s'ajoutent la frappe lascive du groove d'Audion et ces gorgées d'hélium qui sèment fort le doute de savoir si on aime ou non. L'autre moment qui brille de la même réussite, *Headcage*, le doit à son tour aux coulées baléariques



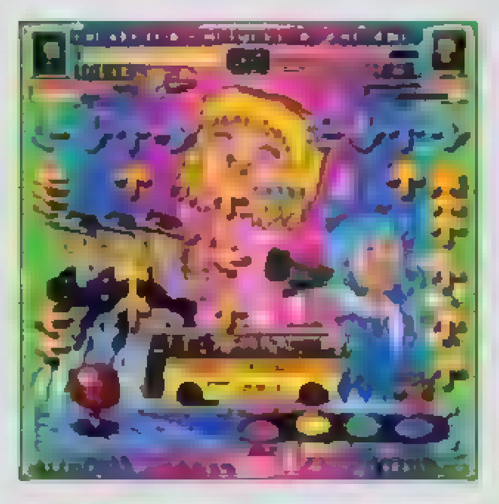
de Van Rivers & The Subliminal Kid (les mêmes oreilles à la production de Fever Ray, Roll The Dice et Glasser), qui reflètent les rayons (*Beams*) de ce baryton en ligne claire. Le reste est hélas en mal d'oxygène dès lors que Matthew Dear coupe les accès au monde extérieur : le motorik *Earthforms* tourne sur le même sillon maintes fois rebattu par Can, ailleurs Matthew s'essaie encore au funk blanc des Talking Heads (*Fighting is Futile*) et on n'a plus le temps d'aimer la stéréophonie en staccato d'*Up & Out*, qu'on guette l'ennui en fin de disque : on achève ainsi le tour de piste, en revenant au départ. **M.C.**



SWANS
THE SEER
(YOUNG GO[illegible])

0/5

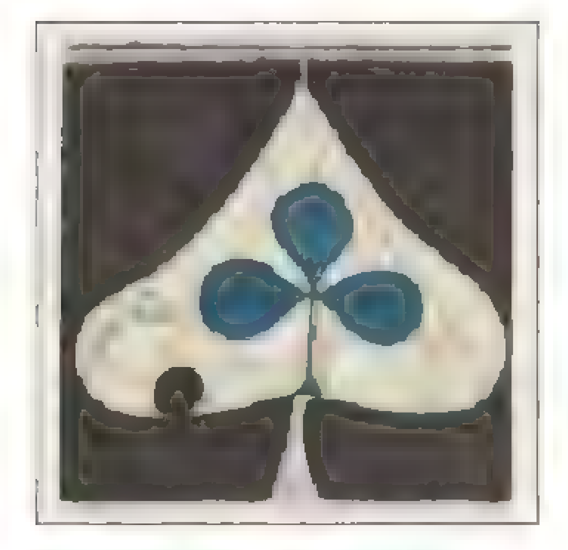
Culmination de tous les albums des Swans selon Michael Gira *himself*, *The Seer* met cette fois à contribution sa fidèle Jarboe, le compositeur Ben Frost et Grasshopper l'ex-guitariste de Mercury Rev. Emprunt d'un lyrisme faulknerien, la musique des Swans redouble d'intensité et se précise avec les années, trouvant la jonction idéale entre le noise primal de leurs débuts dans la *no wave* et le folk gothique mâtiné de drone que le groupe développa avec plus ou moins de réussite dans les années 1990-2000. Consécutif à un album en 2011 et une tournée dans la foulée qui avait mis K.O. plus d'un auditeur (120db, ça ébouriffe), les deux heures épiques de *The Seer* sont une invitation au voyage au-dessous du volcan, une expérience d'immersion qui redonne à la musique toute sa faculté de transcendance. Pas de place pour les fioritures, l'orchestration somptueuse, évoquant aussi bien les montées en puissance de Glenn Branca que les plaines désertiques des premiers Earth, vous emporte dans les méandres d'un blues tellurique poussé au paroxysme de sa puissance, avec en son cœur un morceau-titre de trente-deux minutes, où chaque déflagration rythmique est un uppercut. Alternant robustesse et moment de grâce (*Song for a Warrior*, chantée avec suavité par Jarboe), *The Seer* captive d'un bout à l'autre. D'une vigueur intacte après plus de trente ans d'existence, Swans remet les compteurs à zéro à chacune de ses incarnations et s'impose tranquillement comme un monument de la musique contemporaine. **J.B.**



V/A
Toho Overdrive #001
(PICHI PICHI UNDERGROUND)

4/5

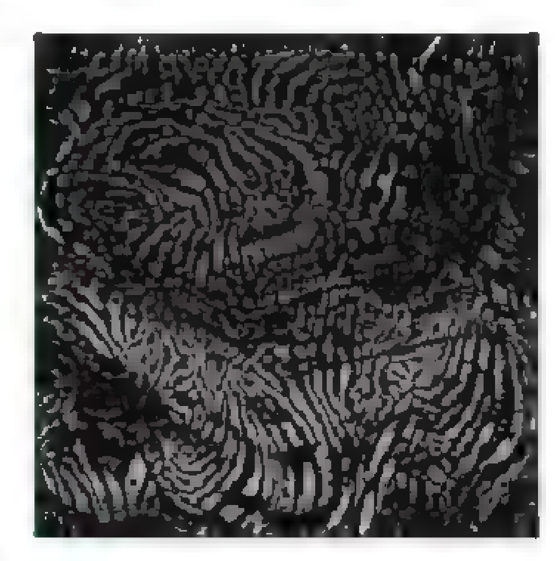
Produite au Japon par des armées d'otaku sémillants, la musique *dôjin* surpasse toute la concurrence en termes de frénésie et mélange sauvagerie speedcore, sampling dégénéré et sens de la vitesse, héritage de la *Shibuya-kei* et vocalises techno-pop dégoulinantes. En compilant le meilleur des artistes-phares IOSYS et t+pazolite, le français Loïc Penon nous ouvre les portes de ce genre méconnu. Et s'il souffre comme le Baile funk d'une réputation de gros business un peu sale, c'est avec le même arsenal qu'il nous retourne violemment la tête : terrifiant, outrancier et complètement jouissif. **S.Q.**



GRIZZLY BEAR
SHIELDS
(WARP)



Passons sur le communiqué de presse ultra-gogol signé Grayson Currin (Pitchfork) qui tente doctement de nous expliquer (étude d'IBM à l'appui, lol) que le « tsunami de données mondiales » nous aliène et que, grâce lui soit rendue, *Shields* y oppose une décélération salutaire. Et l'album de jouer la carte d'une authenticité décroissante faux-cul et bien reloue : lyrisme sur la brèche, textes conscients, chant soupeux et production tout ce qu'il faut de rêche. C'est au point qu'on se demande qui de Grizzly Bear ou de ses clones est cette fois coupable. Le comble pour une musique parfaitement inutile et destinée, c'est certain, à engorger un peu plus les coronaires malades du réseau et ses poubelles. **M.K.**



LV
SEBENZA
(HYPERDUB)



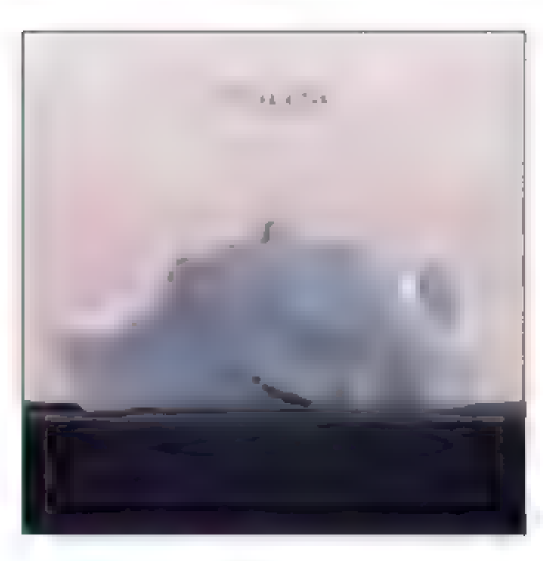
C'est de plus en plus la Zone dans le South London. Comme par hasard, les deux gros disques affiliés bass music de la rentrée sont des comptes-rendus de voyage. A Cuba, le vétéran Mala a fait un gros pâté *crossover* à peine digne d'un Gotan Project dark ; entre Croydon et Johannesbourg, le très doué trio LV tente le mariage entre ADN hardcore et *kwaito*, cette house *bleepy* assommée au soleil du ghetto afrikaan. Pour des raisons évidentes de proximité esthétique, LV réussissent exactement là où plonge Mala : dans l'émergence d'un groove dansable. Main dans la main avec une poignée de MCs sud-africains, ils font émerger une sorte de Grime re-tropicalisé et moins angoissé, naturel, pertinent. **O.L.**



CHRIS COHEN
OVERGROWN PATH
(POLYVINYL)



Chris Cohen a mis sur pied *Overgrown Path*, recueil de pop songs en marge de l'époque, dans la solitude du Vermont. L'exil confère à cette écriture candide une aura miraculeuse. *Rollercoaster* ou *Heart Beat* s'enfoncent dans une torpeur solaire et évoquent l'hypersensibilité des longues périodes de convalescence. A côté de ces moments anachroniques, Cohen déroule le fil d'un rock psyché marqué par les Beatles, les Floyd, les fantaisies sous acide de Wyatt ou joue la carte d'un perfectionnisme pop dans l'air du temps, dont la classe se fait rare dans l'indie rock US. La première échappée en solitaire de l'ex-Deerhoof prend aux tripes comme une brise glacée dissipe les stigmates d'un bad trip. **M.B.**

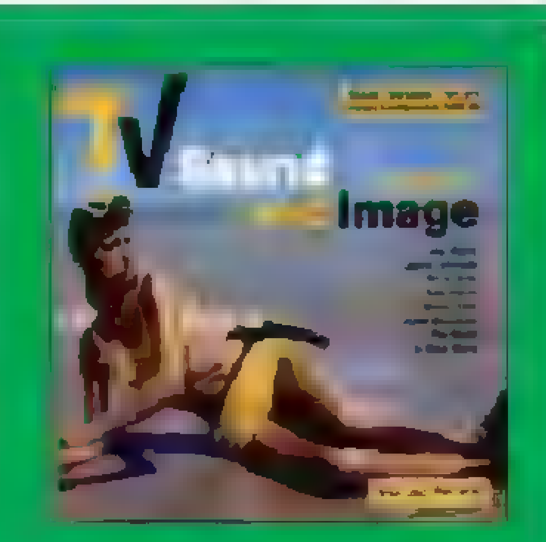


HOW TO DRESS WELL
TOTAL LOSS
(DOMINO)



Alors qu'aux tout débuts d'How To Dress Well, on pouvait juger très élégantes ces inflexions R&B égarées dans un brouillard de reverb glacée et de saturations involontaires, on s'offusque sur *Total Loss* de ces notes de piano mises sous cloche et du parfait nettoyage de sa voix, arrachée volontairement au pauvre micro intégré de son ordinateur pour se voir ici rasée de près par un cardioïde. La véritable perte totale de ce disque – celle qui nous blesse le plus fort – est bien celle des contours flous de sa musique qui, jadis, embrassaient l'espace entier, et se trouvent maintenant reprises pour le confin d'un défilé de mode. On ignore tout du mal qui l'a pris, mais on blâme James Blake. **M.C.**

V/A
TV Sound & Image: British Television, Film and Library Composers, 1956-80
([illegible]ULJAZZ RECORDS)



4/5

Cette compilation du meilleur de la *library music* a un [illegible] Avengers ou de Dr Who que celle du revival [illegible] qui frappa les années 9[illegible]. Cette élégante recension des compositeu[illegible] qui œuvraient dans l'ombre de John Barry dévoile musiques gén[illegible]riques et illustration[illegible]ores, orchestrales ou groovy, enregistrées avec les meilleurs micros. Ces deux galettes de nostalgie sont accompagnées d'un livret de 50 pages avec des textes de Jonny Trunk et Stuart Baker ainsi que des photos d'archives et biographies des [illegible] représentés. Un must-have. **W.P.**

V/A
INDONESIA POP NOSTALGIA
Pan-indonesian pop, folk, instrumentals & children's songs 1970's - 1980's

([illegible])



4/5

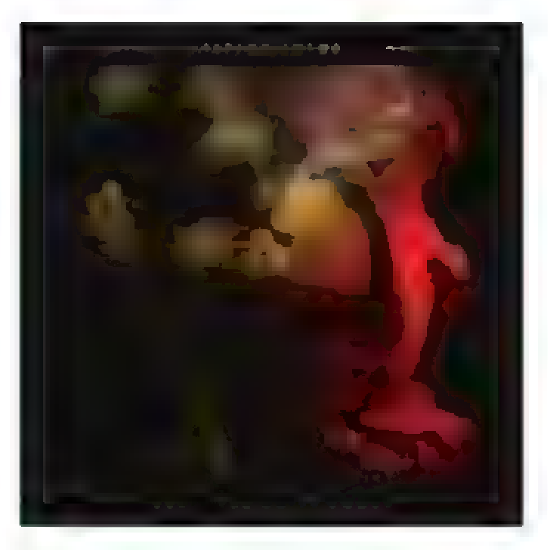
[illegible] label nous avait déjà soufflé avec sa redoutable compilation de dance syrienne poisseuse. Place à la pop vintage indonésienne dans toute sa force harmonique [illegible]n incongruité hybride. Vous saturez face à la surproduction de [illegible]ons mondo-funk ? Voilà l'antidote : un écrémage impeccable et émouvant, porté par une vraie sincérité, qui coiffe au poteau même les références du label voisin Sublime Frequencies en la matière. Plus fort les synthés, plus profond le son... Avec femmes et enfants, moustache et tablas, aller-simple garanti pour des destinations sonores d'une élégance intemporelle. **S.O.**



TAME IMPALA
LONERISM
(MODULAR)



La déclaration d'intention *Lonerism* confirme d'emblée tout le mal qu'on pense de ce fétichisme pauvrement incarné qui collectionne les coulées de fuzz de Clapton, les tourbillons synthétiques de Sonic Boom, les batteries cuvée 68 et les naïvetés de Ray Davies : si Dave Fridmann n'avait la profondeur d'esprit de traiter le jet onaniste avec tout l'espace que lui laisse le studio, dans ses écarts dub, compressions pour caisson de voiture et flanger appliqué à toutes les pistes – sauf faiblesse consumériste pour les sillons de vinyles et les têtes de lecture en diamant –, rien ne nous ferait obéir à l'injonction « *Endors-toi* ». Mais diable, ce disque fait plutôt crânement le job. **M.C.**



FLYING LOTUS
UNTIL THE QUIET COMES
(WARP)



Flying Lotus est-il le musicien archétypal des années 2010 ? Dans *Retromania*, Simon Reynolds décrivait *Cosmogramma* comme une cacophonie instable et ininterrompue d'où émergeaient seulement quelques rares îlots « idylliques » de « clarté et de résolution ». Sur cette suite immédiate et intitulée telle une concession contrainte au *zeitgeist* des premières années de l'Internet 2.0 « En attendant que le calme arrive », Steven Ellison concentre ses ambiances (la fusion black du milieu des 70's), peaufine sa *sound signature* (toujours les mêmes samples grassouillets et les mêmes beats précipités sur eux-mêmes) mais ne restreint rien. C'est toujours aussi frustrant, et toujours aussi fascinant. **O.L.**



SAZAMYZY & HYPE
GRAND BANDITISME, VOL. 2 & 3
(HAUTE COUTURE MUSICALE)

5/5

Il n'y pas eu d'équivalent dans le rap français à ce duo depuis Timide et Sans Complexe ou Tout Simplement Noir. Sazamyzy (MC et producteur de haut de gamme proche de Booba) et Hype (gros cerveau avec des cellules grises énormes) proposent une trilogie avec la crème du rap français déviant : Niro, Kaaris, Shone, Bolo, AP, Alpha520, Zesau, ZekweRamos ou les prodiges El Shefa et Seno. Les prods bien calibrées mêlent symphonies entraînantes et ambiances proches de Lex Luger et font pousser de nouvelles saveurs. Audacieux et précis, déjà classés dans notre top 2011, Saza & Hype placent une pierre angulaire incontournable pour l'Hexagone rapologique. En exclu sur gbparis-shop.com. Al Djazair ! **F.H.**



MARK FELL
SENTIELLE OBJECTIF ACTUALITÉ
(EDITIONS MEGO)



Quelle belle trajectoire que celle de Mark Fell. En se réappropriant progressivement les accessoires de la house, le musicien-chercheur n'a pas seulement ouvert grand la pluie de soleil sur les recherches les plus poussées en synthèse générative, il a créé le contrechamp le plus captivant que l'on pouvait imaginer à la minimal techno f(r)ange Max/MSP et lunettes carrées. Pendant que son ami Terre Thaemlitz continue de se demander s'il est la personne la plus ou la moins funky de la Terre, Fell brode le paradoxe. Sur ce *SOA* plutôt plus détendu, il se remixe en rêvant à l'Amérique et fait vibrer le fil de soie qui le lie aux héros garage 90's Kerri Chandler ou Chez Damier. Cherchez la soul. **O.L.**



CAT POWER
Sun
(MATADOR)

3/5

Précédé de pas mal de rumeurs et d'un gigantesque périple au coût exorbitant (une maison à Malibu avec home studio, le Dirty Delta Blues en backing band) pour tenter d'accoucher du chef-d'œuvre six ans après *The Greatest*, *Sun*, neuvième album de Chan Marshall produit par Philippe Zdar avec Iggy en *featuring* sur un titre (*Nothing but Time*), fait l'effet d'une toute petite chose molassonne et rabougrie, bien trop produite et montée en épingle. Ce n'est pas faute d'un certain savoir-faire : gros son, clarté des timbres, chansons pas forcément dégueulasses. Mais Dieu, qu'est-ce qu'on s'ennuie ! **M.K.**



PAPO & YO
Minority / SCE

Dès le début de *Papo & Yo*, son game designer Vander Caballero fait dédicace à sa famille, qui lui a «permis de survivre au monstre qui habitait [son] père ». Le témoignage est direct, presque gênant, tellement il parait inhabituel dans l'esprit du jeu vidéo et éloigné de sa vocation ludique. Il ne faut évidemment pas oublier combien le jeu vidéo sait émouvoir, ni qu'au moins depuis *Silent Hill 2* (et le personnage d'Angela), on le sait capable de convoquer pareils démons que ceux de la violence d'un père et d'une enfance meurtrie. Mais ce témoignage inaugural condamne *in fine* le joueur à porter un regard neuf sur le jeu de Minority, car ce n'est plus un simple monde à l'écran qui lui est donné, mais le double d'une réalité intime à explorer. Une dualité dans laquelle s'inscrit la première scène du jeu: un jeune garçon, effrayé par une ombre menaçante, quitte le placard dans lequel il est caché pour entrer dans le monde du jeu, une favela anonyme et dépeuplée, égayée ça et là par quelques fresques chatoyantes et des traces de craie laissant apparaitre les passages à emprunter. Dans cette favela habite « monstre », métaphore sans fard de ce père violent qui prend les traits d'un géant rougeoyant et cornu, attiré par les quelques fruits poussant ça et là, mais pris de fureur lorsqu'il ingère des grenouilles qui se présentent à lui. Pour le guérir de ce mal, le joueur doit le conduire à un chaman, en se frayant un chemin dans la ville, labyrinthe entre puzzle game et jeu de plate-forme dont il peut ré-agencer les blocs avec l'aide d'un petit robot et d'une jeune fille lui servant de guide. Influencé par les jeux de Fumito Ueda, explicitement cités, Caballero suit cette idée que l'espace du jeu vidéo n'est pas que le signe d'une progression. Il peut aussi révéler un enjeu sentimental, comme le château d'*Ico* ou la plaine de *Shadow of the Colossus* (héritiers des peintures métaphysiques de Chirico), sublimant dans leur immensité la fragilité du lien à l'autre, que ce soit par la main tenue d'une jeune fille, ou le colosse auquel on s'accroche désespérément. Si Caballero reprend cette idée pour tisser la relation père/fils, ce n'est pas tant pour jouer comme chez Ueda sur sa fragilité que sur son instabilité inhérente à l'alcoolisme du père. Le ré-agencement des blocs, l'apparition de failles ou le danger de voir le monstre se faire empoisonner au détour d'un passage peuvent briser subitement la complicité avec le monstre, qu'il faudra quand même incessamment ré-établir, pour atteindre des plateformes inaccessibles ou ouvrir certains passages. Si au gré de ses énigmes à résoudre et de cette interaction singulière avec le monstre, *Papo & Yo* témoigne ainsi d'une cohérence parfaite, il se révèle cependant moins fort que les chefs d'oeuvre de Ueda. Plus descriptif qu'évocateur (là où *Ico* parvenait à établir un lien intime, en deçà du langage), son regard sur une enfance douloureuse n'est que rarement sublimé ou mis en forme par la simplicité des mécaniques de jeu. Il n'en reste pas moins un final inoubliable, quand survient l'inévitable faillite d'un monde qui n'est pas sans rappeler celle des rêves d'*Inception*. Alors que les lois abolies de sa physique déplient la favela puis la déchirent, l'impossibilité de prolonger ce monde onirique signifie aussi le passage du jeune héros à l'âge adulte, qui comme dans *Ico* et *Shadow of the Colossus*, condamne à une perte (chez Ueda elle va jusqu'à toucher celle du joueur): la jeune fille doit être sacrifiée, jetée en pâture au monstre incurable, et le robot quitter le joueur, le suivant d'un dernier regard alors qu'il le pousse vers une ultime plateforme. En ce lieu cathartique, le héros se confronte à ses souvenirs, et le jeu de rejoindre son propre auteur. A cet instant, le joueur peut alors poser sa manette, et quitter ce monde avec le sentiment d'avoir pu accompagner Caballero au bout d'un long voyage, personnel et émouvant.

Khanh Dao Duc





INVERSION

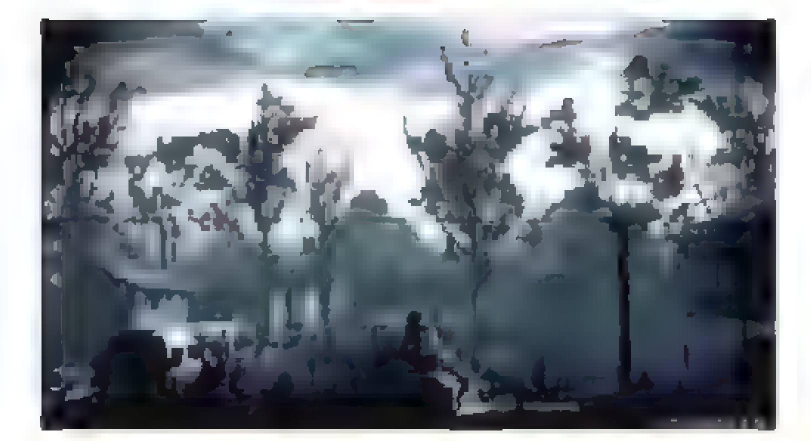
Gears of War like pur jus, *Inversion* n'a pas peur du recyclage. C'est grave ? Non, c'est aussi ça l'histoire du jeu vidéo. En dépit de son look de 2007 et d'un manque d'originalité à peine contrebalancée par son gimmick maison (jouer avec la gravité, rien de fou), ce jeu de tirs des familles se révèle un copycat étonnement plaisant. Fluide, sans accrocs, truffés d'idées sous-exploitées mais pas moins distrayantes et plutôt rythmé, le titre de Saber Interactive rappelle qu'on aime aussi le jeu vidéo pour ses copies. *Gears of War* version série B (tout y est, des aliens de secondes mains à canarder, au casting à deux balles), *Inversion* compense ses faiblesses avec le talent et l'allure d'un bon *direct-to-video*. Pas de quoi réinventer la roue du genre, ni même de lui redonner un peu de vitesse, mais on ne s'en plaindra pas. Malgré une réputation désastreuse, qu'on renie bien évidemment, *Inversion* dit aux blasés, et avec une certaine modestie, de quoi les jeux sont aussi faits. **J.D.**

RISEN 2 : DARK WATERS

Risen 2 est prisonnier d'une fatalité : son charme, masquant crapuleusement son défaut d'innovation, le condamne à diviser. En marge de son cadre exotique – une réplique imaginaire des Caraïbes du XVIIe siècle, régie par la chasse au trésor et le vaudouisme –, le jeu se contente parfois trop d'être un décalqué, plus ou moins branlant, du RPG. Fort buggé (éviter les versions consoles), le jeu souffre aussi de raideurs de jouabilité incompréhensibles, tristement anachroniques à l'heure du *free roaming*. Peu importe, sa réussite se hisse à un autre niveau, bien plus émotionnel : sa nature même de jeu de pirate, genre à haute teneur proustienne. A ce titre, Piranha Bytes a mis le paquet. Chaque texture, chaque ambiance, chaque réplique enrhumée se consomme comme une madeleine des lectures de Stevenson, d'un plan de *Moonfleet*, d'une partie sur *Monkey Island*. Pour certains, *Risen 2* ne reste qu'un pâle concurrent à l'indétrônable *Pirates* de Sid Meier. Pour d'autres, c'est un rêve de gosse qui se prolonge avec grande classe. **Y.F.**

NEW SUPER MARIO BROS. 2

DEADLIGHT



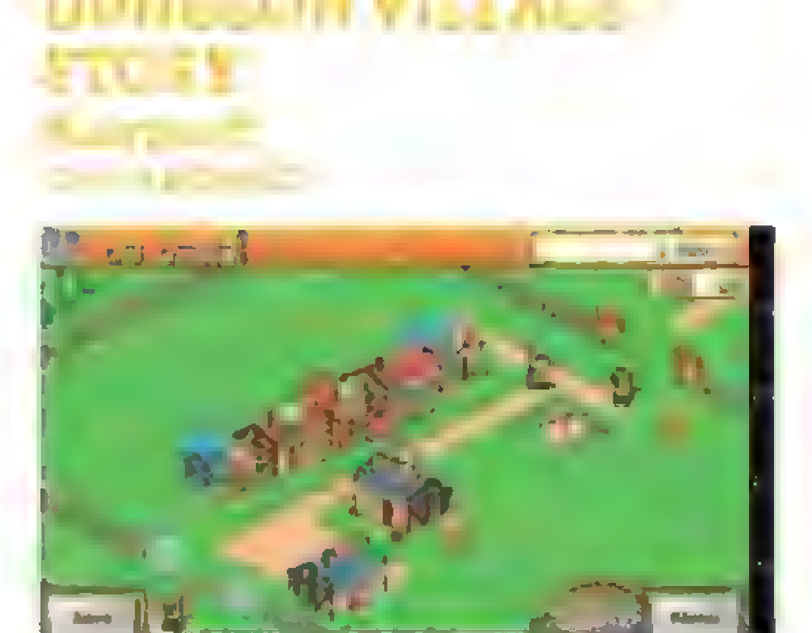
Il bande encore ! Après *Day Z*, l'impitoyable et fascinant MMO survivaliste, le zombie montre encore un bel appétit en envahissant ici le genre plateforme-exploration 2D. Dans l'imparfait mais rafraîchissant *Deadlight*, il est une présence au second plan menaçant sans cesse le premier où se meut Wayne, héros isolé cherchant femme et enfant dans un Seattle en ruine. Court mais prenant, *Deadlight* demeure avant tout une belle course d'obstacle, une fuite en avant presque *casual* où le zombie fait le lien entre l'air de jeu désolée et la solitude d'un héros amnésique mais convalescent de la condition du joueur - n'avoir plus rien à perdre **C.L.**



SPIRIT CAMERA : LE MÉMOIRE MAUDIT

DUNGEON VILLAGE STORY

Grand gourou du jeu de gestion capitaliste et addictif, Kairosoft renouvelle son serment d'allégeance à la mythologie du *core gaming* (après l'éblouissant *Game Dev Story*), en vous érigeant gérant d'un village de RPG. Au joueur donc d'agencer armureries, pharmacies et bonnes auberges, de façon à y attirer le plus de héros possibles. Hélas, la belle mécanique qui, dans les autres titres de Kairosoft absorbait sans cesse le joueur vers de nouvelles possibilités et une spirale de la victoire, est ici grippée par une illisibilité d'ensemble des moyens offerts et de leur priorité. Aveu d'échec cuisant pour un jeu démat' : bien jouer à *DVS* nécessiterait d'y adjoindre une notice. La honte ! **C.L.**





HYBRID

SPELUNKY

Où va le rétrogaming, qui depuis 10 ans s'est popularisé grâce au téléchargement sur consoles et PC ? Cette passion pour le passé que *Spelunky* illustre encore au travers d'une solide relecture de *Spelunker* et *Rick Dangerous* (jeux de plateforme à l'ambiance Indiana Jones), semble n'avoir plus que sa nostalgie à vendre. Malgré tout son talent de jeu érudit et malin, Spelunky répète toujours ce même fantasme d'un premier et indépassable âge d'or du jeu vidéo qu'il faudrait ressusciter sans cesse. Il serait temps de tourner la page et réactualiser vraiment la force des jeux d'antan aujourd'hui. **J.D.**



KINGDOM HEARTS 3D : DREAM DROP DISTANCE



Pas de doute, l'équipe de Tetsuya Nomura a fourni un travail considérable pour améliorer, enrichir ou assouplir les mécaniques de sa série d'Action RPG. Mais ces efforts ne suffisent pas à dissiper l'équation, toujours problématique (malgré l'excellent et indépassable (?) volet *Birth by Sleep* sur PSP) de l'intégration de l'univers disneyien à celui japonais pop de l'éditeur. Pire encore sur cet épisode, le mode de création d'esprit façon Pokémon vient franchement jurer avec Mickey et les mondes chatoyants de Fantasia et cie, que le jeu se contente d'exhiber par quelques clins d'œil et chichis, témoins d'un regard trop lointain. **K.D.D.**



DARKSIDERS 2
Vigil Games / THQ
PC, X360, PS3

Succès surprise, malencontreusement taxé d'opportunisme à l'époque où le *beat'em-all* mythologique revenait à la mode, *Darksiders* n'a pourtant rien d'un clone de *God of War* comme pouvait l'être le pénible *Dante Inferno*. Cette révision ubuesque de *L'Ancien Testament* et ses Cavaliers de l'Apocalypse, avec ses donjons labyrinthiques, ses énigmes architecturales et ses allers-retours incessants, doit bien plus à l'héritage d'un *Zelda* qu'à celui du *beat'em-all*. Attendu comme le Messie par un éditeur (THQ) en perte de vitesse depuis quelque mois, ce second volet est aussi conquérant que timoré. Codé aux *stéroïds*, le jeu se targue d'une aventure doublement plus longue, graphiquement sublime, augmentée de phases de plateforme et de tactiques RPG plutôt bienvenues. Dantesque, le spectacle l'est assurément. Mais il respire aussi le *roller-coaster* sur rail, s'acquittant doctement de son office à contenter ses fans. L'Apocalypse biblique n'avait pas encore de mascotte légitime. On se rabattra par défaut sur Death, Cavalier au masque mortuaire maniant aussi bien la faucille géante que le colt, drôle d'accouplement entre un Grindhouse et un *comics* gothique (Joe Madureira, dessinateur pour *X Men*, est à la direction artistique). Autant d'excentricités bigarrées qui font de *Darksiders II* le plaisir coupable le moins écervelés de ces derniers mois. **Y.F.**



SLEEPING DOGS

Ex *True Crime Hong Kong* rebaptisé en cours de développement, *Sleeping Dogs* a gardé de sa licence d'origine tout ce qui faisait d'elle un bon gros clone de *GTA*. Si on a rien contre le recyclage, difficile de ne pas tiquer un peu tant le jeu s'acharne à faire dans la citation : *GTA IV*, *Yakuza*, *Uncharted*, *Stranglehold* et on en passe, *Sleeping Dogs* est un pot pourri de la dernière décennie. Ce côté désuet, que confirme la B.O. avec ses radios Ninja Tune et Warp, fait l'effet d'un voyage dans le temps qui aurait pu se faire oublier, si le jeu n'était pas si pauvre en challenge et riche en missions copier/coller. Si on pestera encore sur une intrigue déjà vue et le manque de charisme des personnages, *Sleeping Dogs* fini malgré tout par avoir son charme. Pour une balade à moto dans les vastes et bordéliques rues de Hong Kong, avec à l'arrière une jeune touriste blonde doublée par Emma Stone (la voix la plus sexy du monde), le jeu de United Front explose toute la concurrence. Haut la main ! **J.D.**



BEAT THE BEAT : RHYTHM PARADISE
Nintendo

Depuis le lancement des *Rhythm Tengoku* (le paradis du rythme) en 2006, aucune version n'a su atteindre celle sur Gameboy Advance. La première mouture du jeu musical de Nintendo reste un chef-d'œuvre, sans doute parce que la fusion entre la simplicité du gameplay (deux boutons maximum), associé au minimalisme du graphisme, se coordonnaient parfaitement avec la machine. Aujourd'hui le jeu arrive sur Wii, améliorant une version DS inégale. Reprenant au pied de la lettre son concept, *Beat the Beat* fait du mini jeu musical ultra basique (appuyer en rythme) une expérience drôle et géniale. Faire danser un phoque, rattraper des petits pois avec une fourchette, aider un samouraï à découper des fantômes, chaque jeu est prétexte à une scène absurde et décalée où, entre musique concrète et épreuve pour mélomane, Nintendo poursuit sa quête de l'éveil métronimique. Rigoureux, *Beat the Beat* demande plus qu'aucun autre jeu musical de prêter l'oreille. On a vu pire leçon de solfège. **J.D.**



Un corps déchiqueté, aux membres mutilés, les entrailles apparentes dans un maelström de sang et de chair : cette quatrième saison fait honneur à la tradition d'*Engrenages* en ouvrant sur une mort horriblement violente, flirtant avec ce voyeurisme gore qui est généralement l'apanage des films de genre. Le but ici n'est toutefois pas de satisfaire des perversions enfouies mais de retranscrire avec honnêteté : le souffle d'une explosion de C4 produit non pas quelques égratignures comme dans *24 heures chrono* mais ... de la bouillie d'être humain. Abandonné en pleine forêt par deux silhouettes furtives au beau milieu de la nuit, le cadavre est le point de départ d'une intrigue bien plus vaste, dont les rouages se mettent en place par petites touches, à mesure que les arches narratives des protagonistes s'esquissent. Le groupe du capitaine de police Laure Berthaud est chargé d'élucider l'affaire du cadavre déchiqueté, tandis que la vénéneuse avocate Joséphine Karlsson prend la défense de sans-papiers sur le point d'être expulsés pour faire survivre son cabinet vacillant. Au cours d'une première partie de saison qui prend son temps, les deux affaires se développent jusqu'à se confondre : défense des droits de l'homme, activisme d'extrême-gauche, trafic d'armes dans les banlieues et lutte armée contre l'Etat/terrorisme (selon le point de vue) s'entrechoquent alors dans un scénario où le politique et le policier s'allient et s'affrontent tour à tour. Dans des intrigues secondaires, Pierre Clément devient l'avocat d'un patron de la pègre tandis que le juge d'instruction Roban fera tout pour sortir du placard. La lumière froide qui domine *Engrenages* reflète le prisme glauque à travers lequel la série voit le monde d'aujourd'hui : sordide, empli de désespoir et de violence soudaine. Jamais Paris n'aura été aussi laide à l'écran. Les dialogues sont directs, vrais : pas de traits d'humour superflus destinés à détendre l'atmosphère, on est au contraire mis sous tension permanente par le réalisme des situations. Si les personnages ont été créés avec des personnalités très fortes et linéaires dans les premières saisons, ils évoluent désormais vers des zones plus troubles et complexes. Les rapports au pouvoir, à la justice, la morale et à l'éthique sont abordés à travers leurs arches. Le fascinant juge Roban cristallise la plupart de ces problématiques, tandis qu'on découvre les origines de la haine du pouvoir policier qui caractérise l'avocate Karlsson. *Engrenages* est décrit un peu partout comme le pendant français de *The Wire*, l'intrigue policière étant prise comme prétexte pour montrer de façon réaliste, quasi journalistique, des pans de notre société et leurs travers. C'est partiellement le cas, et *Engrenages* est sans doute la meilleure série produite en France actuellement. Le statut de commissaire de police d'Eric de Barahir, le coscénariste, renvoie d'ailleurs au passé de journaliste de la section policière du *Baltimore Sun* de David Simon. Mais l'une des différences fondamentales entre les deux séries réside dans le traitement accordé aux adversaires du couple police/justice, véritables antagonistes aux arches développées dans *The Wire* (jusqu'à devenir les véritables héros de la série ou, en tout cas, les personnages les plus marquants, comme Stringer Bell ou Omar Little, dont on explore les parcours, les ressorts psychologiques, les systèmes de croyance, les considérations morales et les motivations en détail), alors qu'ils ne sont abordés que trop superficiellement dans *Engrenages* où le couple police/justice est clairement le barycentre de l'univers. D'où vient la haine profonde du « système » et de la police qui anime Thomas Riffaut, l'activiste d'extrême-gauche qui est l'antagoniste principal de cette saison ? Qu'est ce qui a poussé sa compagne, la fragile Sophie Mazerat, à abandonner ses études brillantes et couper tout lien avec sa famille pour se lancer dans la lutte armée ? La série ne nous le dit pas. Les trafiquants fournissant les armes des caïds de banlieue sont une famille de kurdes membres du PKK, finançant ainsi leur combat contre le régime turc. Si le manque de repères identitaires du petit frère du clan est admirablement mis en avant, on reste sur notre faim concernant la dimension politique du problème. Jusqu'à quel point la fin justifie les moyens ? Quels sont les dommages collatéraux acceptables ? Ce sera finalement à nous d'y répondre.
Hossein Adibi



THE NEWSROOM

Saison 1 – 10 épisodes de 60 mn

(HBO AUX USA/INEDITE EN FRANCE)

0/5 Après une série de hits ciné/TV imposant sa griffe de *wunderkind* des personnages souffrant de diarrhée verbale (*The West Wing, The Social Network, Moneyball*), Aaron Sorkin était attendu comme le messie pour *The Newsroom*. La série, qui suit la rédaction d'une chaîne d'informations en continu, est une telle catastrophe que sa conception aurait du être filmée par Roland Emmerich. Will McAvoy, le présentateur vedette, pète les plombs dès le pilote et revient après une petite dépression, bien décidé à présenter les « Infos 2.0 » où il « dira la Vérité aux (masses) stupides ». Qui est-il pour décider de celle-ci ? « L'Elite des Média ». Oui, les personnages de *The Newsroom* prononcent les majuscules de chaque mot, préoccupés de démontrer leur intelligence en communiquant par monologues aberrants qu'ils assènent avec une arrogance qui serait bienvenue si la série était une comédie. Problème : c'est un cauchemar. **H.A.**

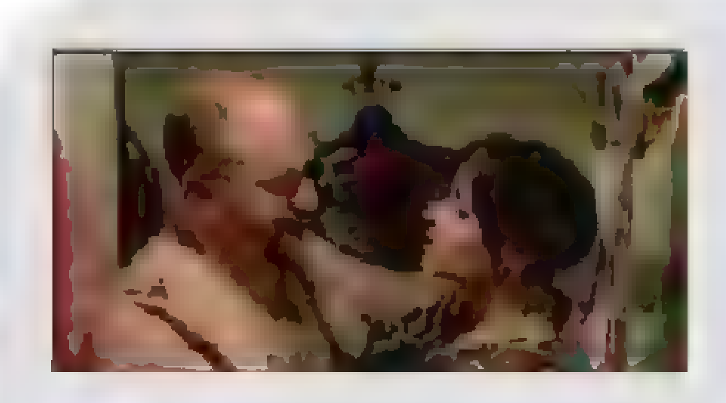


GIRLS

Saison 1 – 10 épisodes de 30 mn

(HBO AUX USA/ORANGE CINEMAX EN FRANCE)

3/5 Il suffit parfois d'une réplique anodine pour illuminer et donner un sens à une dizaine d'heures de programme. En l'occurrence entendre parler de Jemima Kirke comme de « *la tête de Brigitte Bardot et le cul de Rihanna* » suffit à reconnaitre le talent d'auteur de Lena Dunham, 25 ans, actrice principale et créatrice de cette série produite par Judd Apatow. *Girls* est conçu comme l'anti *Sex and the City* : quatre jeunes new-yorkaises vivant difficilement aux crochets de leurs parents entre petits copains et jobs de merde. Outre une sexualité aussi réaliste qu'un film de Christopher Nolan, on y parle de tampons, de MST, d'avortements et de capotes qui trainent sur le parquet : *Girls* vaut pour l'hyperventilation de l'intimité des personnages. Comme si cette génération de jeunes adultes se sentait obligée de garder le curseur sur « Partager », sur la Toile comme dans la vie. **B.T.**



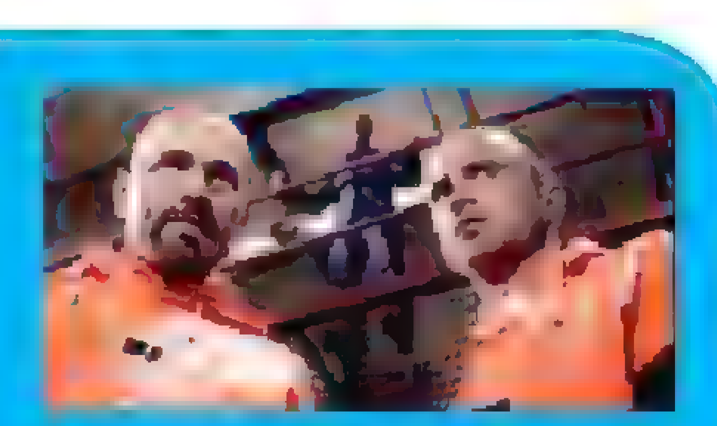
LOUIE

Saison 3 – 13 épisodes de 23 mn

(FX AUX USA/INEDITE EN FRANCE)



Louis C.K. synthétise dix ans de comédie anglo-saxonne : acidité sans pitié d'un Ricky Gervais, sociabilité détraquée d'un Larry David, corps inadapté d'un Danny McBride. Sa sitcom éponyme mêle extraits de stand-up et scènes de vie fictives, le tout dressant le portrait grinçant et hilarant d'un quadra papa-poule et érotomane. Après trois saisons, la mécanique est bien huilée : mise en scène précise, distillation savante du malaise, *guests* impeccables (Melissa Leo, Parker Posey), et malgré tout, derrière le rire, un jeu sur les sentiments tout en nuances, façon Apatow. La crème de la crème. **P.J.**

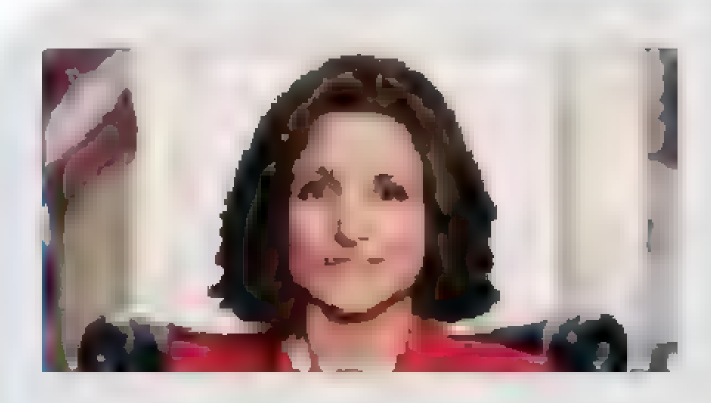


BREAKING BAD

[illegible]



[illegible] **P.J.**



VEEP

Saison 1 – 8 épisodes de 30 mn

(HBO AUX USA/ORANGE CINEMAX EN FRANCE)



A Hollywood comme à Washington, le rôle de vice-président des Etats-Unis est un job ingrat. De ce postulat, Armando Lannucci adapte à la sauce ketchup son « *Thick of It* » développé pour la BBC en 2005. D'un bon mockumentary acide sur un conseiller de Tony Blair, il régurgite une version douce du quotidien d'une vice-présidente incarnée par Julia Louis-Dreyfus. Difficile de ne pas penser au rôle d'Elaine Benes dans *Seinfeld*. Sa présence dans *Veep*, moins cynique, plus fragile, laisse songeur sur le choix de Lannucci de vouloir donner des leçons de morale en politique quand son héroïne a été le symbole de la permissivité des 90's. **B.T.**



DAVID FOSTER WALLACE

Le Roi pâle

De feu David Foster Wallace (1962-2008), le lecteur français attend toujours *Infinite Jest*, balise fabuleuse de la littérature américaine des années 1990 dont on espère bientôt une traduction digne de ce nom (après plusieurs changements de main, la chose est finalement annoncée pour l'horizon 2013). En attendant, le fosterwallaçophile va précocement pouvoir se coltiner le contrechamp inachevé de cette baleine blanche, et le bruit de fond de la raison du suicide de l'écrivain à l'âge de 42 ans. La question est : va-t-il y capter quelque chose ? Car *Le Roi pâle* est miné de partout par son gigantesque prédécesseur, simultanément hanté par l'impossibilité de l'égaler en importance et le désir d'être complètement autre. La tension incommensurable qui tient et contraint ce roman n'a pas fini de tourmenter Michael Pietsch, éditeur fidèle choisi comme artisan de son assemblage : comment coordonner les oripeaux d'une œuvre obnubilée par le désir d'être autre, et ne pas trahir le désir de l'écrivain de ne pas se répéter et de grandir ? Heureusement pour Pietsch, la mort a fait son office. Comme l'explique Laura Miller, journaliste à *Salon Magazine* et intervieweuse régulière de DFW, l'immense « succès » de sa disparition aura fait disparaître jusqu'aux raisons profondes de son affliction : « *De son vivant, les accusations à son encontre martelaient que son œuvre n'était que cervelle et jongleries postmodernes sans cœur ; mais depuis son suicide en 2008, on a refondu sa statue comme un mélange paradoxal de Kurt Cobain et Khalil Gibran, un distributeur de leçons de vie attrayantes qui était seulement trop investi du rôle de l'artiste hypersensible pour continuer à vivre* ». Mais on a beau tourner autour des détails hagiographiques, impossible d'imaginer qu'un fragment de roman à ce point scarifié par la douleur de l'enfantement n'ait rien à voir avec le suicide de son créateur. Et si ce roman-bataille (que DFW décrivit à Pietsch comme « *une lutte avec des planches de balsa par grand vent* ») nous rend d'abord empathiquement si tristes, c'est que DFW y échoue largement à être autre que lui même. Ou plutôt qu'il n'est jamais aussi bon, aussi puissant que quand il est totalement et librement lui-même. *Le Roi pâle* fonctionne d'abord, du moins dans sa forme tronquée, comme une redondance. Comme dans *Infinite Jest*, des grumeaux d'autobiographie (les années 1980 et le Midwest, deux territoires investis de nostalgie) flottent un peu partout ; comme dans *Infinite Jest*, la dissémination des sujets, des formes et des points de vue atteint une échelle métaphysique ; comme dans *Infinite Jest*, les personnages souffrent d'une mélancolie aiguë face au désordre du monde. Etonnamment, tout dans le projet, nœud compact d'intrigues déroulé dans le contexte mortel d'un centre de l'*Internal Revenue Service* (le fisc américain) paumé dans le cauchemar hypermoderne infini du Midwest, promettait une œuvre Némésis : après le Grand roman sur le Plein, une tornade sur l'abîme et l'ennui. Dès 1997, DFW a pris des cours de comptabilité pour aborder cet envers abyssal en connaissance de cause. Mais en chemin, il est tombé sur un os : scruté à l'échelle de Planck, même la « *stase sisyphéenne* » se remplit comme un torrent, même les experts comptables (qui découvrent leur vocation de manière mystique, comme Buddha ou Batman) deviennent passionnants. De fait, *Le Roi pâle* est le contraire d'un roman ennuyeux. Ce que DFW nous refait, les deux pieds dans sa zone de confort envers et contre tout, c'est ce vieil exercice du premier modernisme – celui de Joyce et Svevo – qui consiste à coller à la réalité en temps réel par le seul biais où elle peut exister dans un texte, c'est-à-dire vue et tordue par des esprits obsessionnels. A ce jeu-là, il reste l'athlète indépassé de sa génération. Même au tiers de sa taille prévue, miné par l'échec et l'*hubris* (tout porte à croire que n'importe quelle fin aurait été, à l'instar de celle de *Tristram Shandy*, absurde et arbitraire), *Le Roi pâle* est resplendissant. Et la bonne nouvelle, c'est que celui qui n'a pas encore lu *Infinite Jest* n'a encore rien vu. **O.L.**



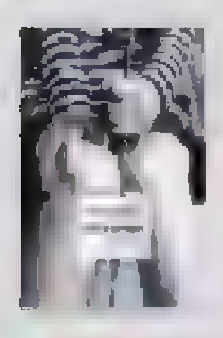
SANTIAGO H. AMIGORENA
La Première Défaite
(P.O.L)

4/5 Cinquième volet de l'entreprise proustienne et autofictive de Santiago H. Amigorena, *La Première Défaite* raconte les quatre années d'écriture et de souffrance, d'errances et d'expériences qui ont suivi la rupture du héros avec Philippine, son premier amour. Retiré en ermite dans son studio de l'Ile Saint-Louis, le jeune poète à l'aube de ses 20 ans se met à écrire tout le temps et sonde jusqu'à l'écœurement et la folie ce qu'il a vécu et est en train de vivre. Les quelques balades fantomatiques dans Paris sont animées par les vacances familiales à Patmos, les escapades à Rome et à Londres, et le premier retour en Argentine et en Uruguay depuis l'exil. Le héros comprend progressivement comment arpenter son passé et ses souvenirs va lui permettre d'oublier et d'aller vers autre chose. Une fois encore, Amigorena touche par son style qui mêle envolées proustiennes (parfois malheureuses) et écriture concise et sidérante de justesse. On regrette que l'exégèse de l'exégèse des écrits d'Amigorena prenne un espace dont le lecteur aurait besoin pour accompagner pleinement l'auteur dans son voyage intérieur/extérieur. Car ces années sont celles de l'affirmation d'une vocation sublime : devenir « *un homme dont l'avenir est d'inventer son passé* ». **G.M.**



THIERRY HESSE
L'Inconscience
(L'OLIVIER)

3/5 Il y a quelque chose de pourri dans l'atmosphère provinciale décrite par Thierry Hesse. Circulant parmi les morts dans le décor de carton-pâte des centre-villes, quartiers d'affaires et campus de Metz et Roubaix, ces héros avancent, porteurs d'une vérité sèche dont ils n'ont pas conscience. Assureur âgé de 49 ans, Carl est dans le coma après une chute. Son frère Marcus, la cinquantaine, est venu à son chevet à Metz, leur ville d'origine. Pour lui qui couche avec ses étudiantes du campus de Roubaix, son frère, père de famille dans la même boîte depuis vingt ans, est un modèle de stabilité. Mais il va apprendre qu'il ne savait en réalité rien de lui, ni du sulfureux Stern qui l'avait entraîné dans une aventure commerciale risquée doublée d'une aventure sentimentale. Ce sont deux frères rivaux qui ne se sont jamais confiés, instrumentalisés par un père orgueilleux qui a choisi de n'aimer que l'un d'eux. Confronté à l'idée de la mort de son frère, Marcus revisite leurs vies, si éloignées : la fugue en Espagne et l'aventure rock pour lui ; le mariage avec une jeune fille de bonne famille et les notables de Metz pour Carl. Peut-on s'extraire de ce qui apparemment nous condamne ou doit-on vivre de palliatifs ? Thierry Hesse nous laisse bien peu d'espoir dans ce roman sobre et terrifiant. **G.M.**



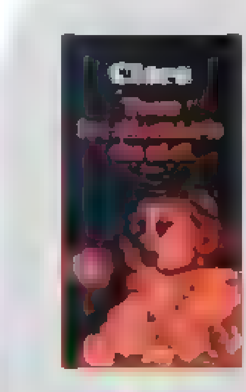
JÉRÔME NOIREZ
120 journées
(CALMANN-LÉVY)

3/5 Choisir pour patron le roman le plus trash de notre patrimoine ressemble à une gageure que l'on sentait Noirez, sorte de Brian Evenson français (voir le bizarre et dérangeant *Féerie pour les ténèbres*), capable de relever. A partir d'un dispositif semblable à celui de Sade, Noirez quitte pourtant le registre de l'horreur pour écrire un roman de la puberté plutôt tendre, plein de rêveries et de contes dans le conte. Chez ces adolescents captifs qui hésitent entre le confort de l'enfance et le passage à la maturité, c'est le langage lui-même qui devient un champ de bataille... Dans une veine carnavalesque où l'immonde côtoie le touchant, Noirez dévoile un aspect moins sombre de son œuvre, qui fait la part belle aux émotions de l'enfance. Parfois brouillon, mais toujours juste. **P.J.**

PACÔME THIELLEMENT

Soap Apocryphe
(INCULTE)

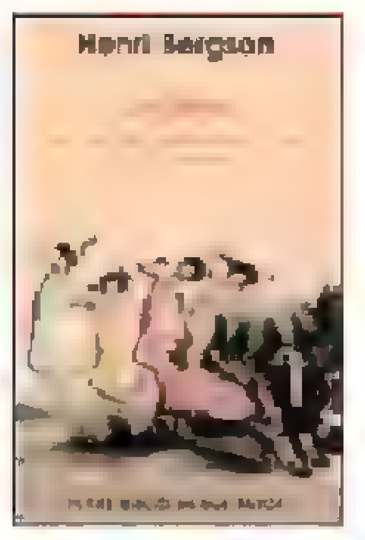
3/5 Comment parler du livre d'un confrère sans verser dans le passage de pommade suspect ? Impossible, sauf peut-être à dire qu'il faut, sans doute, être déjà conquis par le style de PT pour apprécier *Soap Apocryphe*. Les sceptiques lui reprocheront les défauts de ses qualités : une érudition un peu tape-à-l'œil, l'éternel retour des mêmes thèmes gnostiques, une symbolique obscure. Les fidèles y trouveront leur compte : un savoir communicatif, des sentences définitives sur la fausse réalité de notre monde, une symbolique lumineuse. Les nombreux clins d'œil de ce qui ressemble à une autobiographie déguisée et critique raviront encore les *happy few*, qui déploreront toutefois la concision de l'ensemble. Pour les autres, vous êtes prévenus : c'est du Thiellement dans le texte. **P.J.**



CLARO
Tous les diamants du ciel
(ACTES SUD)

4/5 Après une opulente traversée de la moitié sépulcrale du XXᵉ siècle avec les *freaks* du Magicien d'Oz (*CosmoZ*), Claro continue son archéologie à rebours de la modernité avec une histoire occulte de la Reine du psychédélisme, Dame LSD. Par là, son geste est double : ausculter le chambardement onirique qu'elle a engrangé derrière Lewis Carroll et profiter du prétexte pour voir ce qu'elle pourrait bien avoir à voir avec sa propre langue, prodigieuse et tentaculaire. Car n'en déplaise aux béni-oui-oui largués de l'écriture blanche, Claro est l'un de nos tailleurs de français les plus dérangeants et puissants ; non seulement il nous fait mieux voir, mais il modifie notre appétence pour « *l'épave réalité* ». *Tous les diamants du ciel* est un pur ballet. **O.L.**





HENRI BERGSON
Le Rêve
(PAYOT)

5/5

Bergson : la réalité est image. J'ouvre les yeux, la rétine porte une image à l'envers que le cerveau va rétablir. Toute la matière qui nous touche et nous émeut est une image. Et ces images habituelles ne sont pas les seules ressenties. Le cinéma propose des images nouvelles, aussi réelles que celles de la rue. Il y a donc d'autres images que celles du quotidien, de curieuses images dédoublées entre art, rêve et souvenir. Selon l'auteur de *Matière et mémoire*, il y a une réalité des images diurnes pas moins que du rêve ou du souvenir. Mais où se trouve stocké ce matériau ? Ne puis-je pas, en rêvant, pénétrer une région faite d'images que je n'ai pas encore vécues ? Ne peut-on pas les retrouver par le rêve ? Que « voit-on » en rêvant ? A-t-on des sensations physiques comme en plein jour ? Et même, peut-on avoir des idées extraordinaires, créer des mondes plus vastes que ceux du réveil trop plat ? Le texte de Bergson, republié par Jean-Jacques Guinchard, s'accompagne d'un bel écrit de Stevenson, *Un Chapitre sur les rêves* (1888). Il y a un rapport entre l'image de Bergson et le monde halluciné de Stevenson. La vie du jour laisse place au monde imaginaire vécu la nuit. Nous voici devant un miroir, face à des doubles : un cristal avec plusieurs facettes. Ces images éclatées, on n'a « *aucun moyen de prouver qu'elles soient fausses* ». Dans ce dédoublement cristallin, le miroir noir fait voir d'étranges ectoplasmes que Stevenson appelle ses « *brownies* », des pépites de lui-même, des faces qui le déforment. Ce sont nos démons qui nouent autrement les images de nos vies, un montage surprenant, recollé « *morceau par morceau* » comme s'effectue le fondu de Jekyll et Hyde. A minuit, le collage des images se pratique différemment sur le théâtre de la conscience... **Jean-Clet Martin**



HENRI BERGSON
Le Souvenir et la fausse reconnaissance
(PUF)

5/5

Bergson sait bien que toutes les images ne se déchaînent pas seulement de nuit. Sur la place Saint Marc, où je viens pour la première fois, j'ai l'impression que le visage du serveur m'est connu. Parfois, c'est pire : j'ai déjà vécu cette scène des dizaines de fois. Où ? Quand ? Comment est-ce possible ? De quoi est fait ce rêve éveillé, ce *brownie* ? Elie During, en préface, tente de reprendre cette question dans la réédition de l'essai de Bergson sur *la fausse reconnaissance*. La réponse de Bergson ressemble peut-être à celle de Picasso lorsqu'il fait un portrait – de face et de profil – d'un visage saisi au même instant, devenu divergent. On dirait qu'on louche dans le temps, que les images se chevauchent pour montrer un espace cubique. Nous voici reconduits au bord du rêve qui fait de *Mister Jekill* un double de *Hyde*. Mais le philosophe nous fait comprendre ce faisant que le présent était déjà une image, rien qu'une image... C'est là le véritable *choc de Bergson* : la matière est d'abord de l'image. **J.-C.M.**

CLÉLIA ZERNIK
L'Oeil et l'objectif
(VRIN)

3/5

Il n'y a que des images partout, dans l'œil naturel mais encore dans les objectifs mécaniques au cinéma qui nous donnent accès à un autre corps, à des prothèses ouvrant d'autres vitesses quand la caméra est sur des rails, des drones. Et les dispositifs techniques de l'image sont innombrables lorsque l'ordinateur les ventile de façon virtuelle. Clélia Zernik analyse la différence des cadres, des champs, des montages propres à l'œil naturel et à l'œil de l'objectif. Son étude montre bien que le cinéma peut faire évoluer les conceptions de l'acte perceptif, donnant aux images de Bergson beaucoup plus d'objectivité dans un drame qui tantôt assimile et tantôt distingue l'œil de l'objectif technique. Entre le droit au rêve et la contrainte de la réalité dure, le cinéma cherche son autonomie. **J.-C.M.**

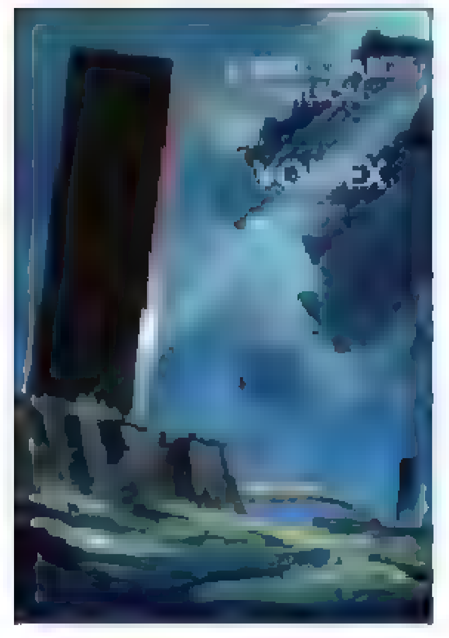




CHRISTIAN RUBY
L'Archipel des spectateurs
(EDITIONS NESSY)

3/5

Dans nos chambres comme au cinéma, nous sommes des spectateurs. Rien que des images sur tous les fronts. Un débat oppose ceux qui vouent le spectateur à la consommation passive d'images illusoires et ceux qui voient en lui des possibilités d'émancipation. Faut-il mépriser les spectateurs, la société du spectacle bafouant l'idéal classique de la représentation ou y voir une nouvelle image et de nouveaux rêves ? Christian Ruby dessine ici un « devenir spectateur » qui ne se confond pas avec l'esclave de Platon prisonnier de sa caverne ou avec le consommateur idiot qui croule sous les spots publicitaires. On ne naît pas spectateur au fond du trou, on le devient en suivant une trajectoire patiente où chacun ouvre dans la sphère publique une place à des visions nouvelles et des régimes inédits. **J.-C.M.**



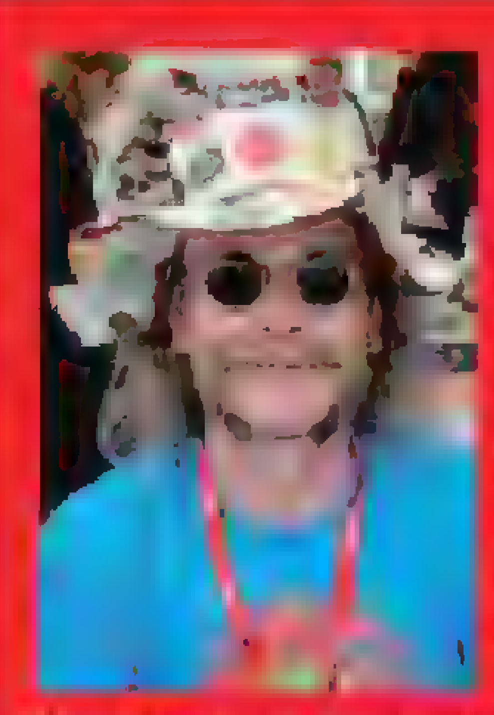
ROBERT CHARLES WILSON

Vortex

(DENOEL)

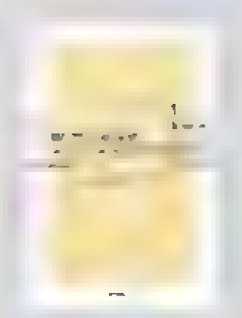
2/5

Suite et fin de la trilogie du *Spin*, cette barrière jetée autour de la Terre sous laquelle le temps s'écoule beaucoup moins vite que dans l'univers. Soit la SF dans ce qu'elle a de meilleur, sensible aux sciences (les biotechnologies) et pleine d'une poésie inquiète, celle de la quête de sens d'un individu bien seul face à son ignorance. *Spin* ne répondait à rien : qui sont ces « Hypothétiques » (les aliens à l'origine du Spin) ? Pourquoi le Spin ? *Axis* préparait la réponse, pour un second roman d'aventures qui se traînait, faute de personnages à la hauteur. *Vortex* sauve deux de ces derniers, Turk et Isaac, projetés dans le futur par les Hypothétiques. S'y ajoutent une psy et un flic, qui s'intéressent à un enfant dont les carnets racontent ce qui arrive à Turk et Isaac accueillis dans une société future nommée « Vox ». Wilson avait avec Vox, monde où l'individu est intégré par réseau à une forme de conscience unique, l'occasion de creuser ses problématiques politiques et le thème de l'identité personnelle. Las... *Spin* mettait en scène l'homme face à la certitude de sa fin individuelle et collective. C'était l'affrontement jouissif des forces déchaînées par l'idée de la fin du monde. Les religions ravivées par le millénarisme, la science devenue quête vitale et épique. *Vortex* n'apporte pas grand chose d'autre que le fin mot de l'histoire. Soit la satisfaction d'une pulsion infantile du lecteur, bien contraire à l'esprit de *Spin* dont le fond était la dénonciation des réponses trop faciles que l'humanité trouve souvent à ses problèmes. **Matthieu Bennet**



ROLAND C. WAGNER R.I.P.

[illegible] **M-P.B.**



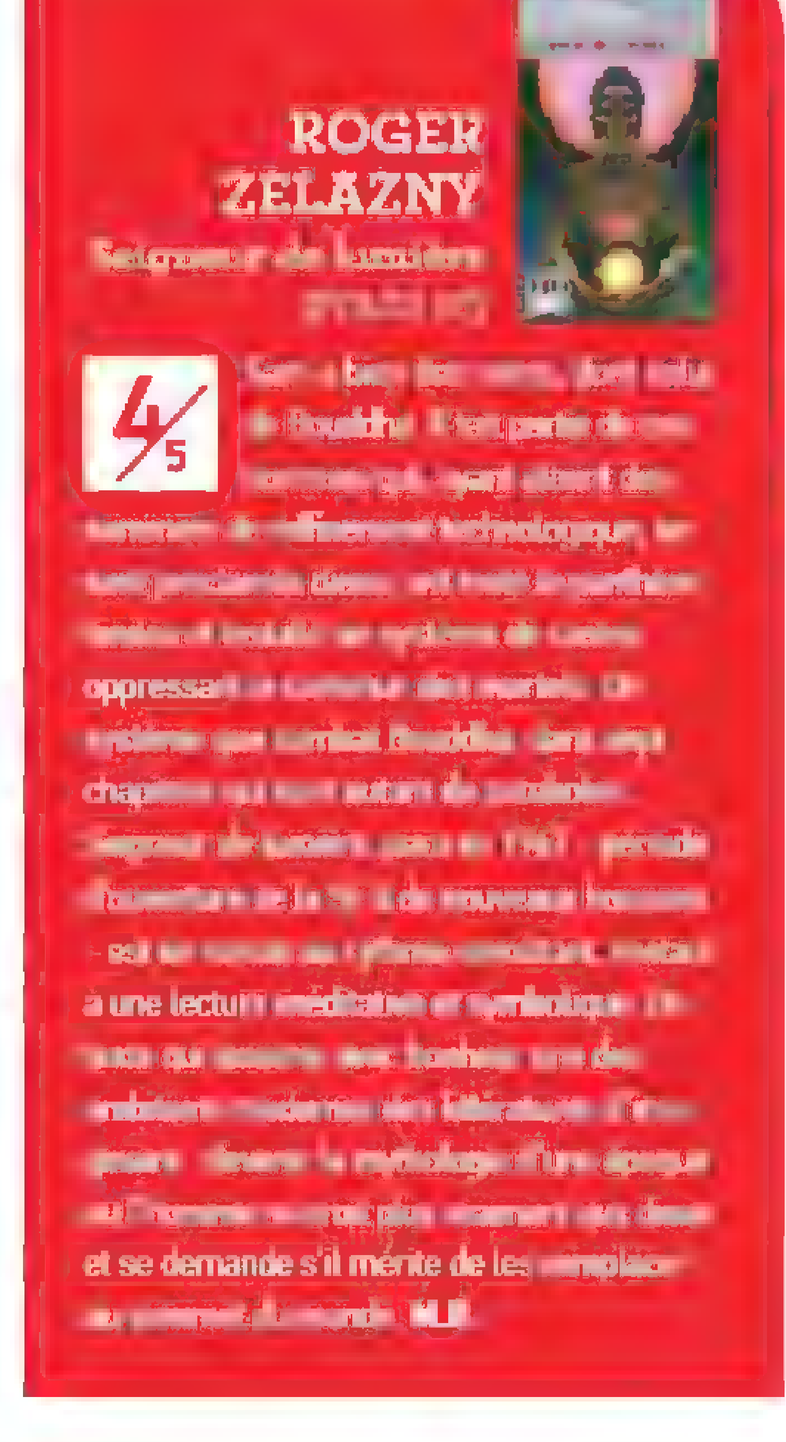
IAN MCDONALD

La Maison des Derviches

(DENOEL)

5/5

On ne s'attarde pas sur l'auteur du *Fleuve des Dieux*, déjà loué abondamment dans ces pages. Roman après roman, Ian McDonald bâtit une œuvre de SF à l'image de l'époque, foisonnante, chaotique, étourdissante, dont *La Maison des Derviches* est un superbe jalon. Cinq ans après l'adhésion de la Turquie à l'U.E. (attention, postulat !), Istanbul bout sous la canicule : l'agitation de ses particules humaines entre en phase d'accélération, et c'est le roman entier qui défile en mode supersonique. McDonald multiplie les morceaux de bravoure, pour faire entendre et sentir la ville comme jamais, réussit la synthèse improbable de champs de connaissance extrêmement éloignés (haute-finance, soufisme, nanotechnologie, histoire ottomane), et nous laisse sur le carreau, abrutis et ravis. **P.J.**



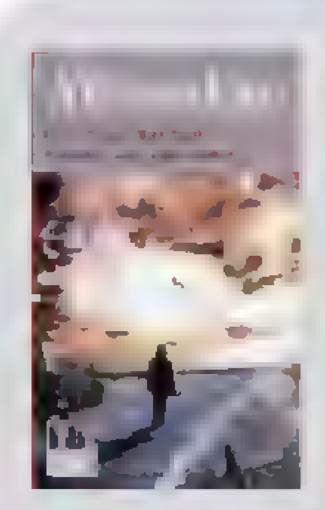
ROGER ZELAZNY

Seigneur de lumière

[illegible]

4/5

[illegible]



STEVEN AMSTERDAM

Ces choses que nous n'avons pas vues venir

(FOLIO SF)

3/5

« L'avenir est un hôpital bourré de malades, de blessés, de gens sur des civières dans les couloirs, et soudain la lumière s'éteint, l'eau est coupée, et tu sais au fond de ton cœur que ça ne reviendra pas. Voilà l'avenir, mon ami... ». Le premier roman de Steven Amsterdam, *Things We Didn't See Coming* (2009) dresse le tableau d'une apocalypse proche : dérèglement climatique, conflits frontaliers, cancers pour tous et les réfugiés en quarantaine qui crèvent de faim sous leur tente. L'auteur est pourtant moins lacrymale que Cormac McCarthy, puisqu'on ne manquera pas de comparer le roman de cet américain émigré en Australie avec *La Route*. **M-P.B.**



CREEPY & EERIE
Collectif
(DELIRIUM / ÇA [illegible] MEDIA PE[illegible]

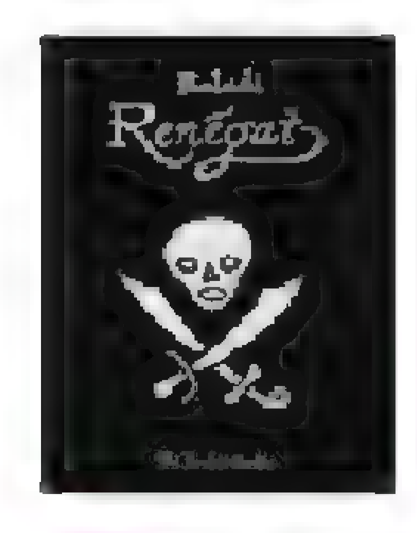
« Bienvenue dans les pages du magazine le plus innovant, le plus excitant et le plus imaginatif du siècle dernier ! C'est moi, Oncle Creepy, votre hôte nauséabond ! J'ai fouillé de fond en comble les recoins les plus crapuleux que l'on puisse trouver pour en extirper les dessinateurs les plus atroces qui soient ! Leurs dessins délirants, accompagnés de scénarios déments écrits par les malades mentaux, devraient vous valoir des instants de lecture aussi agréables que vos esprits dérangés peuvent l'avoir souhaité ! ». Sacré programme concocté de mains de maître par un sacré bonhomme, un tout jeune éditeur indépendant du nom de James Warren. En 1958, il avait déjà créé le magazine *Famous Monsters of Filmland*, avec le regretté Forrest J. Ackerman - Forry pour les intimes –, le premier et le plus grand *fan boy* des monstres classiques hollywoodiens. Warren veut renouer avec l'esprit des *EC comics* en relançant la BD d'horreur auprès d'un public de gamins privés de monstres depuis 1954 avec l'instauration de l'infâme *Comics Code Authority*. L'idée de Warren est de faire un magazine d'horreur en noir et blanc, non soumis au *CCA* parce que d'un format plus grand que celui des *comic books*, sa présentation en faisait une publication pour adultes, tout comme *Mad*, ce qui ne manquerait sûrement pas aujourd'hui de plaire aux tenants intelligents de la « nouvelle bédé » qui ne jurent plus que par le noir et blanc et les formats pas possibles. Mais là où Warren est vraiment génial, c'est en choisissant, plutôt que de recommencer avec d'autres ce que William Gaines avait fait avant lui, d'aller puiser directement à la source parmi les artistes orphelins de l'écurie EC. Le premier numéro de *Creepy* paraît en 1964 (*Eerie* l'année suivante, puis *Vampirella* en 1969), et il s'agit d'un véritable revival puisque, hormis l'illustrateur de science-fiction Gray Morrow, tous les dessinateurs sont issus de l'aventure EC : Joe Orlando, Al Williamson, Reed Crandall, Frank Frazetta, Jack Davis, Angelo Torres et le magnifique John Severin (mort en février dernier). D'autres artistes illustres viendront les rejoindre : Gene Colan, Steve Ditko qui s'essayait au lavis, le géant Alex Toth... Et plus tard encore, Richard Corben, aux hallucinantes couvertures, Bruce Jones, Neal Adams, Jeff Jones, Pepe Moreno et Bernie Wrightson firent également partie de la jeune génération lancée par Warren. Un tel casting laisse rêveur. *« Un nombre étonnant d'auteurs doivent leur succès à Jim Warren »*, explique Fershid Bharucha, vétéran du *comic books* en France (*L'Echo des Savanes Spécial USA* et *USA Magazine*, c'est lui !), car pour la première fois dans l'industrie, un éditeur mettait en avant leur travail artistique et les créditait pour leurs créations. La plupart des histoires étaient écrites par Archie Goodwin, qui sut tirer le meilleur profit de cette concentration de talents et assura en tant que rédacteur en chef (y compris sur *Blazing Combat*) le véritable âge d'or de tous les magazines Warren. Pendant plus de vingt ans, aucune autre publication n'est allée aussi loin dans la (re)création et l'exploration d'une horreur graphique aussi délirante et moderne, en cela parfaitement contemporaine du renouveau de l'horreur au cinéma opéré par les productions Hammer et les adaptations d'Edgar Poe de Roger Corman. Le découpage de Gene Colan sur l'histoire *Hatchet Man* fait même ouvertement référence aux tueurs anonymes du *giallo* italien ! C'en est trop. Une anecdote encore : les publications Warren ont également connu une édition française à partir de 1969, fameuse car, pour éviter la censure de la commission paritaire chargée d'appliquer la loi de 1949 sur les « publications destinées à la jeunesse » (Bernard Joubert raconte tout cela très bien dans sa postface à *Creepy*), elle contenait 50% de rédactionnel axé sur le cinéma de genre et rédigé par des anciens de la revue *Midi-Minuit Fantastique* (Alain Petit, Michel Caen, Jean-Claude Romer et l'ami Jean-Pierre Bouyxou). Des deux côtés de l'Atlantique, *Creepy* marque ainsi le début d'un monde nouveau et merveilleux, un monde de divertissements répugnants réservés seulement à l'élite des lecteurs éclairés capables d'apprécier ce qu'il y a de plus beau dans les comics et le cinéma. Christophe Gans n'a pas tort, tout était déjà inscrit dans *Creepy* : la nostalgie et ses fétiches. Merci James Warren. Totalement inédits depuis plus de vingt-cinq ans, ces chefs-d'œuvres de la bande dessinée sont enfin réunis en anthologie sous l'étiquette du label Delirium. Allez-y sans crainte, l'éditeur n'a gardé que *le meilleur du meilleur*, impossible de se tromper ! **Martin-Pierre Baudry**



CHARLES BURNS
La Ruche
(CORNÉLIUS)

5/5

Dans cet album qui suit l'excellent *Toxic* se poursuivent les déambulations hallucinées de Doug, jeune homme mentalement instable, au faciès à la Tintin et qui évolue dans un univers inspiré par Burroughs – double hommage assumé par l'auteur dès le premier tome. Dans *La Ruche*, au découpage et aux plans toujours aussi cinématographiques, les frontières entre fiction et réalité se font de plus en plus troubles : les récits se mêlent, les temporalités se croisent et Burns multiplie les mises en abyme tout en parsemant son récit d'indices. A mesure que l'intrigue avance et que l'on s'enfonce davantage dans le cauchemar angoissant du héros, l'univers organique où il évolue fascine et dégoûte jusqu'à la nausée. Il s'en dégage pourtant quelque chose de profondément poétique à travers les souvenirs fragiles des temps heureux : les troubles et les émois de l'adolescence, thèmes chers à Burns. Macabre, étrange, et tout simplement exquis. **M.S.**



RENÉGAT
Alex Baladi
(THE HOOCHIE COOCHIE)

3/5

Nouvelle variation sur le thème du pirate, *Renégat* du Suisse Alex Baladi écume les clichés tout en prenant soin de s'en distancier. Enfermé dans une geôle poisseuse, un pirate anonyme est sondé par un homme de lettres au regard biaisé, prêt à gober bêtement tous les mythes. Trésor, monstre marin, abordages et île déserte, le renégat lui sert une soupe à laquelle le lecteur est aussi obligé de goûter, et peut-être que si ce livre déçoit un peu, c'est qu'à l'image de notre homme de lettres, on attend déjà trop des clichés que celui-ci est prêt à nous servir. Tout cela s'achève par une morale inutile sur fond de tolérance religieuse, que les quelques notes flibustières rassemblées par l'auteur ne parviennent pas à sauver. On retrouve néanmoins l'élégante souplesse du dessin de Baladi et sa belle mise en espace, le tout servi par une excellente maquette, et c'est déjà pas mal. **S.K.**



CROMHEECKE & LETZER
Tom Carbone (Intégrale, vol.1)
(GLÉNAT)

5/5

Voir renaître Tom Carbone presque trente ans après sa création dans les pages de *Spirou* est un plaisir indicible. Ce bijou d'intelligence et d'humour flamand met en scène un Oncle Paul facétieux, conteur hors-pair qui distrait son neveu avec des fables édifiantes rythmées par des jeux de mots omniprésents. Ces histoires courtes mettent en scène dans les premiers albums un bestiaire anthropomorphe, qui s'effacera peu à peu alors que la série évolue vers la forme plus classique du gag en une page et vers un comique essentiellement visuel. Reste le dessin, efficace et sans manière, et l'humour absurde de Cromheecke et Letzer, futurs auteurs du génial *Plunk* et inspirateurs dans les années 2000 d'autres Flamands notables comme Nix (Kinky & Cosy) ou Pieter de Poortere (Dickie). **V.M.**



LÉON MARET
Course de bagnole
(LES REQUINS MARTEAUX)



Une course hallucinée à travers le désert égyptien. Mohamed-Michel, éminent pilote de l'équipage français, sort ses bottes secrètes pour maraver ses concurrents chinois, gagner la course et le cœur de Channel, la séduisante Juive Rousse. Le narrateur omniscient, espèce indéfinie de souris blanche effrontée, navigue au niveau de l'action sur un nuage supersonique et multiplie flashbacks et interludes, apportant une distance feinte qui renforce cette impression d'un récit fou, plus improvisé que cadré par un scénario. En apparence dépouillé, entièrement mis au service de la vitesse et des enchaînements ultra-rapides, le dessin révèle des décors entêtants et d'audacieux jeux de perspectives. Rattrapage obligatoire pour cette petite bombe parue au printemps que ne renierait pas un Riad Sattouf. **V.M.**



DORA
Minaverry
(L'AGRUME)

5/5

Berlin, fin des années 50. Dora Bardavid est employée aux archives allemandes. Un père juif assassiné par les nazis, une mère absente et une amie, Lotte, au passé familial trouble, l'ombre du troisième Reich plane sur ce roman graphique profond, stylisé et ambitieux. Sur fond de chasse au Docteur Mengele, le tristement célèbre « médecin » d'Auschwitz, Dora quitte Berlin pour l'Argentine de la dictature militaire, en passant par une France en proie à ses propres démons algériens. Derrière l'épopée, il y a la quête identitaire et l'expérience du renoncement comme passage à l'âge adulte. On ne peut que remercier les jeunes éditions *L'Agrume* pour cette excellente publication qui a rencontré en Argentine un succès public et critique. Et bonne nouvelle, ce n'est qu'un premier tome, les autres devraient suivre prochainement. **S.K.**



C'EST LA CRISE, ON A ENCORE FAIM. TOUS LES DEUX MOIS, UN PROFESSIONNEL DE LA «CULTURE» NOUS RACONTE SON MÉTIER PAR LE MENU DÉTAIL, À SA MANIÈRE ET SANS CONCESSION.

MÉTIER DE FOU

Vingt-deux ans après la naissance de L'Association, Jean-Christophe Menu lance en ce mois de septembre L'Apocalypse, une maison d'édition de bande dessinée également ouverte aux textes – Roland Topor et Delfeil de Ton font partie des premiers auteurs publiés. Quelques éclaircissements sur le métier d'éditeur ne seront pas inutiles...

Par Jean-Christophe Menu

Photo : Stéphane Beaujean

En gros, vu que je fonde une nouvelle maison d'édition en 2012, on me demande pourquoi et comment, bon sang de bonsoir, faire une chose pareille, si ce n'est pas pure folie. Bon. Que ce soit bien clair : l'édition a toujours été un métier de fou. La question est de savoir si ça l'est plus en 2012 qu'à d'autres époques. La réponse est bien évidemment oui. Essayons d'étudier pourquoi. Enfin, quand je dis étudier, disons plutôt survoler, entrebâiller des portes, nous n'aurons même pas le temps d'ouvrir des fenêtres. Et d'ailleurs, méfiance, y a des tas de cons qui guettent aux fenêtres.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'être face à un interlocuteur qui ne comprenait Grands Dieux pas ce que c'était qu'être « éditeur ». Non, je n'ai pas les machines pour fabriquer les livres. Ça c'est un autre métier qui s'appelle imprimeur. L'auteur, on comprend, il écrit, l'imprimeur aussi, il fabrique. Mais l'éditeur ? Il est entre les deux. Ah d'accord, l'auteur il a pas les sous alors toi tu payes le livre, t'es le business entre les deux en fait. Bien. On essaie d'expliquer. Un éditeur ça fait des choix. Ça fait pas n'importe quel livre. Ça a un Catalogue.

Un Catalogue ça essaye d'être cohérent. Ça se positionne, parce que des éditeurs y en a plein. Ça va le chercher, l'auteur. Ça le suit, ça l'oriente, des fois. Ça a une image, aussi, un éditeur. Ça s'appelle le Graphisme. C'est important, ça doit pas ressembler à celui de mon camarade l'autre éditeur qui est d'ailleurs rarement un camarade et souvent un gros enfoiré. Parce qu'il y a les gros et les petits tu comprends. Et chez les petits y a des nazes aussi. Être éditeur c'est aussi politique, tu vois. C'est pas les machines de l'imprimeur qui sont politiques, c'est le Catalogue de l'éditeur. C'est là que se passe l'histoire, tu vois. Là, l'interlocuteur me regarde désormais avec torvitude à travers le rebord de sa pinte et attend le début de la phrase suivante pour me déclarer que c'est super intéressant mais qu'il faut d'abord qu'il aille pisser.

ÊTRE ÉDITEUR C'EST AUSSI POLITIQUE, TU VOIS. C'EST PAS LES MACHINES DE L'IMPRIMEUR QUI SONT POLITIQUES, C'EST LE CATALOGUE DE L'ÉDITEUR. C'EST LÀ QUE SE PASSE L'HISTOIRE

Effectivement, l'éditeur est entre les deux. D'un côté, il y a l'Auteur. Quand tout se passe bien avec l'Auteur, de tous les détails des discussions préliminaires jusqu'à la satisfaction partagée d'avoir fait ensemble le plus beau livre du monde, c'est l'épiphanie, et le toast porté au nouveau-né en papier justifie tout. De l'autre côté, il y a l'industrie. Quand l'imprimeur est bon, qu'il a tout compris, qu'on fait « *Aaoh* » au cul de la machine quand sort la première feuille, ça justifie tout aussi. Quand toute la chaîne marche, on est content d'être au milieu (on peut ajouter qu'on peut aussi être l'auteur et son propre imprimeur, au moyen de la sérigraphie, par exemple, là on peut faire « *Aaoh* » tout du long, et c'est fabuleux, mais ce n'est pas tout à fait pareil). Ne compliquons pas tout et restons au fait d'être au milieu. Ça ne marche pas tout le temps non plus.

Il y a l'imprimeur qui rate le boulot. Négociations poussives en perspective. C'est encore plus embêtant quand c'est raté par ta faute à toi l'éditeur. Si t'as un peu de conscience professionnelle, tu recommences tout, et tu repayes. Les librairies sont pleines d'ouvrages ratés que l'éditeur n'a pas refait par manque de conscience professionnelle, mais personne ne le remarque. La conscience professionnelle est donc, sous un certain angle, assimilable à de la bêtise. On a oublié de parler de la partie scan, maquette et ordinateur aussi. La phase finale, les PDF et tout ça. Ça c'est hyper rare que ça marche sans encombre et qu'il n'y ait pas d'embrouille. Me demandez pas pourquoi.

Et puis il y a les egos des auteurs, qui sont parfois très difficiles à gérer. Moi en plus je suis un éditeur-auteur, pour qui éditer est une pratique artistique personnelle, donc avec son ego aussi, il faut donc qu'on soit bien d'accord. Et comme je veux être aussi heureux du livre que l'Auteur, que je veux que mes choix et que les choix de l'Auteur fassent l'objet de noces de diamant, ça représente parfois des kilomètres d'e-mails.

Mais les soucis peuvent se situer ailleurs. Moi, par exemple, avec cette Apocalypse, je viens de passer un an à susciter et engranger les projets. Rien de plus excitant que de bâtir un Catalogue dans l'imaginaire. Y a que le meilleur, pas les emmerdes ; les couacs et la routine sont encore pour le futur. Quelle belle année c'était ! Mais maintenant que les mains sont dans le cambouis (et tant mieux, faut bien que ça devienne réel, un jour), je me rends compte que j'en ai trop promis, des projets : alors tous ces auteurs ils veulent leur ouvrage vite, vite, vite, et comprennent pas (même s'ils ont raison) que si je fais tout en même temps, en admettant que ce soit humainement possible, eh bien la structure elle s'arrête tout de suite.

Parce que si c'est un métier de taré, c'est surtout que c'est une économie de taré. Moi qui me lance, je vais dépenser une partie bien conséquente de mon fric de base bien avant de rentrer un seul euro. Parce que le diffuseur me paiera les premiers livres vendus trois mois après leur mise en place en librairie, alors que j'aurai déjà payé les auteurs, les imprimeurs, les photograveurs, et tout un tas de trucs. Et le plus rigolo, c'est que je ne sais pas ce que je vais vendre, parce qu'il y a les fameux retours. Le diffuseur, il me dit « 900 » de mise en place, mais si ça se trouve dans les mois suivants il me dira « *Ah ben finalement il y a 400 retours* ». Donc j'en vends que 500 et sur les 900 qu'il m'a payés, je dois lui en repayer 400. Mais peut-être aussi qu'il va me dire « *Finalement, on en a vendu 2500* » ! Des fois ça arrive ce genre de surprise. On tire à deux mille et on en vend un million. Enfin ça n'arrive qu'une fois.

Donc, là, moi qui commence, vu qu'avec ma petite expérience passée, j'ai la chance de ne pas commencer dans le vide, je débute avec une tonne de projets, magnifiques. Le futur Catalogue il est là, mais je ne sais absolument pas où je vais. Entre faire son trou dans le petit monde de la librairie, en trouvant son identité (ce qui n'est pas gagné puisque je veux être « transversal » : ras-le-bol de la seule bande dessinée, donc il y aura du dessin seul, du texte et même du disque vinyle ! – rien que ce genre de patchwork, y un certain nombre de libraires qui comprennent pas : mais où y veut en venir ?), tenir ses promesses vis-à-vis des auteurs ; et d'un autre côté entrevoir économiquement où ça va, si ça peut se développer le minimum suffisant pour que ça s'équilibre dans pas trop longtemps... Oui, là on peut dire qu'il faut être taré.

Pourquoi c'est encore plus chiant en 2012 ? Évidemment parce que les livres se vendent moins, crise oblige. Les libraires indépendants en chient pas mal, tout le monde en chie dans la chaîne du livre en fait, à part ceux qui font de la grosse artillerie. Pourquoi on fait pas dans la grosse artillerie, d'abord ? Ce serait tellement plus simple. Celle-là aussi, combien de fois je l'ai entendue : « *Ça se vend pas ? Mais pourquoi tu le fais, alors ?* ». Donc, sauf exception, on en chie. Sauf belle surprise, je suis parti pour en chier. Moi qui sais faire autre chose, de la bande dessinée par exemple, pourquoi après vingt ans d'édition, je rempile là-dedans plutôt que de me la couler douce à dessiner ? Parce que ça m'emmerde moins. J'aime bien être un maillon de la chaîne. J'aime bien rendre un Auteur heureux en lui fabriquant son livre. J'aime bien dénicher le truc qui me rend fou à l'étranger, que ce sera un honneur de le traduire et de l'éditer en français. Ou bien le jeune inconnu dans un fanzine ou dans un jury de diplôme. Et ce truc du « patrimoine » que c'est un scandale que ce ne soit plus disponible. Et ça fait très vite dix fois plus de livres qu'on ne pourra en éditer. Ce qui est à la fois très bien et très chiant.

Bien. Sinon, en 2012, tout est pire qu'avant, donc il n'y a pas de raison que l'édition échappe à la règle. Quant au livre électronique, c'est de la merde, on lui dit merde, et le Livre lui ricane au nez pour les siècles des siècles.

L'ANTICHAMBRE

L'ANTICHAMBRE EST CONSACRÉE À LA DÉMONOLOGIE, SOIT LA POSSIBILITÉ DE DÉMONTRER LA PRÉSENCE CONCRÈTE DES DÉMONS, DE CONNAÎTRE LEURS TRAITS DISTINCTIFS ET D'APPRENDRE À LES COMBATTRE. AUJOURD'HUI, NOUS TRAITERONS DU DÉMON LE PLUS TAPAGEUR DE L'ACTUEL GOUVERNEMENT : MANUEL VALLS.

Par Pacôme Thiellement - Illustration : Thomas Bertay

Meshuggah le dit : *The Demons Name is Surveillance*. Manuel Valls, c'est Malphas, mentionné en 39e position dans le *Legemeton* : mi-homme mi-corbeau, il bâtit des citadelles et des tours inexpugnables ; les satanistes lui demandent de l'aide lorsqu'ils cherchent des hommes à asservir. C'est aussi Valefor, un lion à tête d'âne, qui pousse les hommes à voler pour mieux les mener à la potence.

Un démon jouit dans l'espace public d'un pouvoir qui ne s'explique ni par la compétence ni par la popularité. Lors des primaires, Malphas est arrivé derrière Mme Foldingue avec 5,7% des voix. Valefor a néanmoins été choisi comme chef de campagne du conditionnel Hollande, et se retrouve aujourd'hui ministre de l'intérieur : un poste à partir duquel il pourra, comme naguère un autre individu éminemment détesté, préparer sa présidence. Il y a de fortes chances que la prochaine élection oppose J.F. Copé à Manuel Valls, soit deux hommes que TOUT réunit – même si le premier ressemble surtout à un homme qui s'enfonce des cafards dans le cul et le second à le sourire des amateurs distingués de tartines de merde. Lors du dîner organisé par Julien Dray entre les deux tours des élections, confrontant, dans un ancien sex shop nommé *J'ose*, les soutiens de Hollande à DSK, Valls est le seul éléphant à s'être joyeusement assis à la table du King-Kong du viol. Bateleur raté – *J'ose* est, selon l'auteur des *Méditations sur les arcanes majeurs du Tarot*, la parole de la 1ère Arcane – Dray a été immédiatement blackboulé, ce qui fait plaisir mais ne sert à rien ; Valls a bénéficié d'une exceptionnelle clémence. Valls s'est en outre déclaré « blairiste », estimant sans doute que le paillasson anglais a fait du mensonge un art tel qu'on ne puit le pratiquer sans lui en attribuer le copyright.

Un démon n'agit jamais que pour son intérêt, même si celui-ci se confond avec celui de l'Enfer. Obsédé par la securité, Malphas aimerait pouvoir se hisser en haut d'une citadelle pour connaître nos moindres gestes. Pour autant, Valefor parle peu de l'ancienne Mme Valls, Nathalie Soulié, mère de ses quatre enfants et secrétaire de Alain Bauer à AB Conseils – oui : Bauer, l'homme à la moustache filasse et au costume mal coupé de vendeur de conventions obsèques ; celui qui avait mis 40 exemplaires de *L'Insurrection qui vient* entre les pattes de la DCRI entraînant la comédie policière de Tarnac ; Bauer l'éternel VRP des machines de surveillance pour tous les gouvernements depuis plus de 20 ans. Et il omet également de préciser que le criminologue farceur est le parrain de son 2e enfant. La politique comme annexe du Lions Club, ce n'est ni Valls ni Bauer qui l'ont inventé – mais le premier pousse celle-ci a un tel degré qu'on devra plus tard se déclarer « vallsien » si le seul enjeu d'un ministère est de faire acheter par l'état les machines malfoutues de notre gros copain.

Un démon s'acharne principalement contre ceux qui lui rappellent ce qu'il a abandonné pour devenir démon. Valls n'a désormais qu'une besogne : la chasse aux Roms. Sport pratiqué à fond sous Sarkozy, autre métèque aux probables origines gitanes, le barcelonais laïcard – étranger à la spiritualité authentique comme tous les fans de corrida – l'a repris pour lui. Parce qu'ils s'en prennent au peuple de la Grande Note, porteur de la Tradition primordiale, ceux qui s'attaquent aux Roms sont les plus enténébrés des hommes.

Un démon a un goût de chiottes. Dans un entretien de 2010, Manuel Valls affirme avoir été ébloui par *La Barbarie à visage humain* de Biytach Hell très tôt, à 16 ans. A 16 ans, on est ébloui par Rimbaud et Lautréamont ; pas par Biyatch Hell ! La suite de sa vie sordide et sa descente parmi les démons s'expliquent alors facilement.

L'ÉCHO DE LA VALLEE PERDUE

TOUS LES DEUX MOIS, CHRONIC'ART LAISSE LA PAROLE AUX ZANIMIOS, HABITANTS DE LA VALLÉE PERDUE QUI, DE LEUR MONDE, ET TOTALEMENT AFFLIGÉS PAR LA SOUFFISANCE DES ZOUM1 COURANT INÉLOUCTABLEMENT À LEUR PERTE, COMMENTENT LE NÔÔÔTRE.

PAR JEAN-PIERRE THÉOLIER

« Ôu Grand Créateur, Toi l'Ami des pitits ! Inspire Racounius afin qu'il délivre encoure di boux, bons et vrays enseigniments oux zabitants di laVallée Perdue et oux Zum1 oussi ! », s'écrie Speedycureuil.





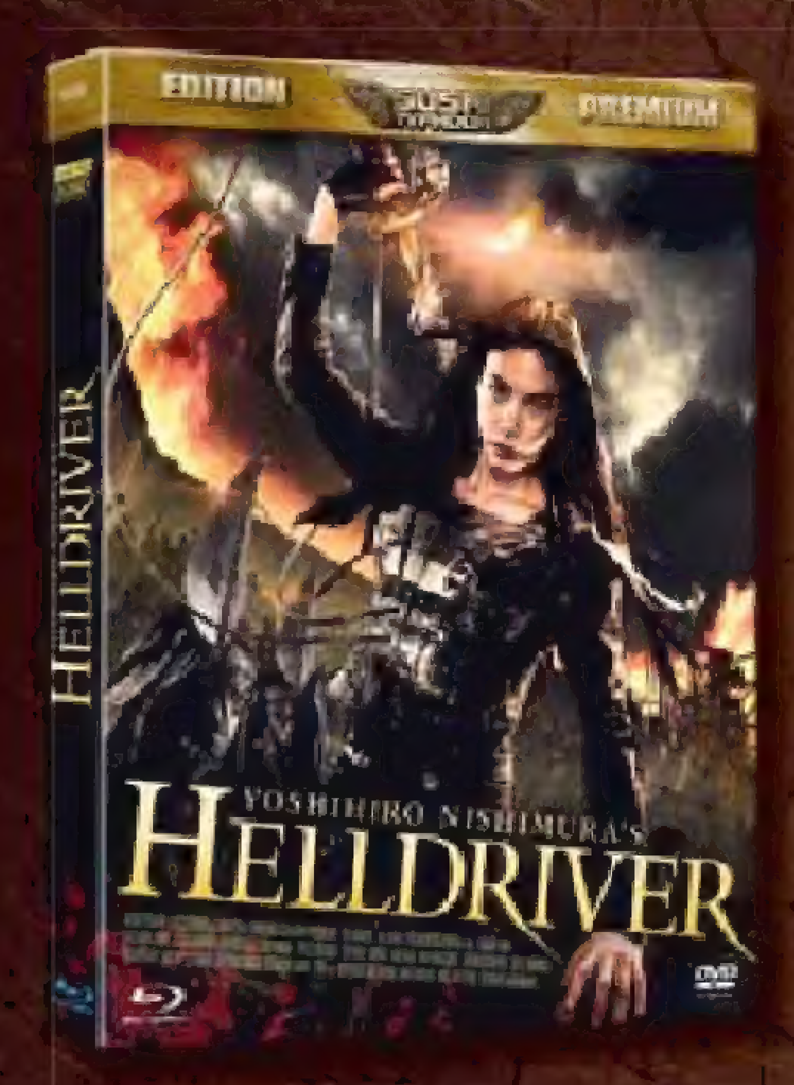
Les Chinapans arrivent tout frais le matin à l'Ecole de la Vallée Perdue. Ils s'assoient. Racounius les regarde vec son bon sourire. Un des Chinapans demande : *« On apprend kwa jourd'hui ? »*. Racounius répond : *« On va étudier tous ensemble la dériffe des tabous... »*. Les Chinapans s'regardent moitié loucedé rigolards : *« Heu ! c'est kwa ça déjà les tabous ? »*.



P R É S E N T E

Pour la première fois en version longue non censurée, les 2 chefs-d'œuvre du studio qui a révolutionné le genre Grindhouse !

YOSHIHIRO NISHIMURA'S
HELLDRIVER



DISPONIBLE
DÈS LE 23 AOÛT 2012

en DVD et Combo
Série Limitée
BLU RAY + DVD

"Hilarant et totalement malade !"
New York Times

"Le paradis du surréalisme"
Mad Movies

"Taré et jouissif !"
Horreur.net

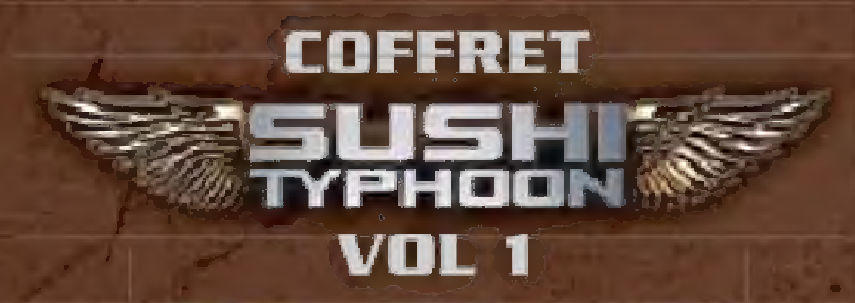
"Un grand moment de bonheur déviant"
East Asia



DISPONIBLE
DÈS LE 4 SEPTEMBRE 2012

en DVD et Combo
Série Limitée
BLU RAY + DVD

COFFRET



VOL 1



LE 18 SEPTEMBRE 2012 ne manquez pas le coffret SUSHI TYPHOON VOL.1
Machine Girl, Tokyo Gore Police, Vampire Girl vs Frankenstein Girl, Robogeisha...
Les 5 premiers films incontournables du label dans un coffret collector limité
5 Blu Ray + 8 DVD et son livret de 16 pages.

Avant-premières, concours, places de ciné à gagner sur Facebook  :
www.facebook.com/ElephantFilms



Distinctions obtenues à Paris : Médaille d'Or en 1875 et Grand Prix à l'Exposition Universelle en 1889. *Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.